

de l'huile, par opposition à *candēla*, gr. *λόχος*; 2<sup>o</sup> poison lumineux (? Plin. 9, 82). Dérivés : *lucernula*; *lucernāris*, *-rius*, *-tus*; *lucernifer*. Les formes romanes supposent \**lūcerna* avec ū, d'après *lūceō*, M. L. 5137. Passé en germanique : got. *lukarn*, etc., et en celtique : v. irl. *lōcharn*, gall. *lugorn*. *Lucerna*, *lanterna* vont ensemble; aussi sont-ils souvent confondus; il est difficile de dire si l'ū de *lucerna* représente le degré zéro de la racine, qui n'existe pas ailleurs; et *lūcerna* représente peut-être une adaptation de *λόχος* d'après *lanterna*. Pour la forme, cf. *nassiterna*, *cauerna*, *taberna*.

La racine indo-européenne \**leuk-* « briller » semble n'avoir fourni aucun présent radical. Mais il y avait un thème nominal radical/que représentent véd. *ruce* (datif) « pour briller » et lat. *lūx*. Got. *liuhap* « lumière », v. isl. *loge* « flamme », arm. *loys* (génitif *lusoy*) « lumière », v. sl. *lučī* « lumière », *luča* « rayon » en sont les dérivés; cf. aussi irl. *lōche* « éclair », gaul. *Leucetios* (épithète du dieu de la guerre). lat. et osq. *Lūcētius*. L'adjectif, sûrement ancien, skr. *rokāb*, gr. *λευκός* « blanc », irl. *luach* et gall. *llug* « brillant », et lit. *lūkās* (dit d'animaux qui ont une tache blanche sur le front), n'est pas représenté en latin. Pour la forme, lat. *lūna*, prén. *losna* répondent à v. *raozšna-* « brillant », tokh. A *lukšanu*, v. pruss. *laušnos* « Gestirne »; même mot dans irl. *luan* et v. sl. *luna*; pour le sens, cf. skr. *candrāmas* « lune » (v. *mēn-sis*) et gr. *σελήνη* (litt. « brillante », de *σελας* « éclat »), tous mots féminins; autre formation dans arm. *lusin* « lune »; ces dénominations de même type proviennent de l'usage d'éviter le nom propre de la « lune » (v. sous *mēnsis*), astre dont l'action est puissante et dangereuse, en le remplaçant par une épithète se rapportant à une force interne de l'astre. A en juger par *lūzi*, le présent *lūceō* n'est pas dénominal; le sanskrit a *rocāyati*, l'Avesta *raocāyēiti* « il éclaire ». Le substantif *lūmen*, de \**leuksmen*, rappelle la forme (différente) de v. sax. *liomo* « éclat ». — V. aussi *lūcus*.

**luxus**, **-a**, **-um** : luxé, disloqué, déboîté. *Luxa membra a suis locis mota et soluta, a quo luxuriosus* : in re familiari solutus, P. F. 106, 25. Ancien (Caton); technique. Substantif : *luxus*, **-ūs** : luxation. Dénominalif : *luxō*, **-ās** et ses dérivés de basse époque *luxātio*, *luxātūra*; \**eluxāre*, M. L. 3021.

Comme *fluxus*, *luxus*, adjectif tiré d'un type désidératif. La racine est une forme élargie de celle de gr. *λύω*, lat. *lūō*. On a ainsi arm. *lucanem* « je délire, je détruis »; v. BSL 36, p. 4. V. aussi *lūgeō*.

**luxus**, **-ūs** m. : excès; et spécialement « excès dans la façon de vivre; luxe, faste, débauche ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *luxor*, **-āris**, cf. Plt., Ps. 1107, *luxantur*, *lustrantur*, *comedunt quod habent*, glossé par P. F. 107, 21 : *luxantur a luxu dictum, i. e. luxuriantur*; *luxuria* (souvent écrit *luxoria*); *luxuriēs* f. : surabondance, excès, luxe; d'où *luxurior*, **-āris** (*luxuriō*) : être en

excès, être luxuriant, se livrer aux excès; *luxuriōsus*, *luxuriātor* (S<sup>t</sup> Aug., comme *scortātor*).

*Luxus* est peut-être le substantif correspondant à l'adjectif *luxus* « luxé, mis de travers ». Le premier sens du substantif a dû être « fait de pousser de travers » et, par suite, « fait de pousser avec excès ». Si *luxus* n'a plus que le sens de « excès » en général, le sens technique est bien conservé dans *luxuria* et ses dérivés. C'est un terme qui s'est appliqué d'abord à la végétation; cf. Vg., G. 1, 112, *luxuriam segetum tenera depascit in herbis* et *luxuria foliorum*, ibid. 191; Col. 5, 6, 36, *uitis ualida et luxuriosa*; Plin. 17, 181, *si uitis luxuria se consumpserit*; Col. Arb. 11, *cacumina uirgarum ne luxurientur*. Il s'est dit ensuite des animaux : *luxurians equus*, dit Vg., Ae. 11, 497, où le participe doit sans doute se traduire par « faisant des écarts » : *tandem liber equus campoque potitus aperto* | ... | *emicat, arrectisque fremi ceruicibus alte* | *luxurians, luduntque iuabae per colla, per arcos*.

*Luxuriāns* s'est enfin appliqué aux hommes. *Luxuriēs* (**-ia**) est de même type que *ēsuriēs*; c'est une formation désidérative.

**lymphā**, **-ae** f. : synonyme poétique de *aqua*, surtout employé au pluriel (cf. l'emploi de *aquae, undae*). Personnifié et divinisé. *Lymphā, Lymphāe* : déesse(s) des eaux. Cf. P. F. 107, 17, *lymphāe dictae sunt a nymphis*. *Vulgo autem memoriae proditum est, quicumque speciem quandam e fonte, i. e. effigiem nymphāe uiderint, iurandi non fecisse finem; quos Graeci νυμφόληπτους uocant, Latini lymphaticos appellant*.

*Lymphā* peut être l'hellénisation d'une forme ancienne *lumpā* (et *limpa*, cf. Wackernagel, ALLG 15, 218) conservée dans la glose *lumpae : aquae uel undae*, CGL IV 362, 20 (cf. CIL IV 815), sans doute d'origine dialectale (cf. osq. Dium pais « Lymphis » et peut-être *limpidus*), et qui a été rapprochée de gr. *νύμφη* par les poètes; cf. *Lymphieis Νύμφαις*, CIL I<sup>2</sup> 1624, et l'emploi indifférent de *Nymphā* et *Lymfā*, CIL III 1395 et XIV 3911. On peut admettre aussi que *lumpā* est un ancien emprunt populaire et représente une forme de *νύμφη* avec dissimilation de la nasale initiale; cf. les formes populaires *leptis, molimentum* pour *neptis, monimentum*. Les dérivés *lymphātus, lymphaticus* sont des adaptations du gr. *νυμφόληπτος*; le verbe *lymphor*, **-āris** semble refait sur *lymphātus*. Sur *lymphātus* ont été créés des dérivés tardifs : *lymphātus*, **-ūs** (Plin.), *lymphātio* (id.), *lymphāceus* « crystallinus » (Mart. Cap., ou *lymphaseus*, d'après *carbaceus*, selon J. B. Hofmann), et un actif *lymphō*, **-ās** « mouiller avec de l'eau » (Cael. Aur.). Non. 212, 4 cite, en outre, un substantif *lymphor*, de Lucilius, fait sur *liquor*; un composé *lymphiger* est dans Corippus.

**lynx**, **-eīs** f. : lynx. Emprunt poétique (Vg., Hor.) au gr. *λύξ*. Dérivé populaire \**lunceā*, passé dans quelques langues romanes (jt. *lonza*, fr. *once* de \**lonce*). M. L. 5192. De *lynxem* provient le v. h. a. *link*.

**ma** : onomatopée; cf. *mu*.

**macēis**, **-idis** f. : fleur de muscade? Plt., Pseud. 832. Mot de sens contesté, qu'on a supposé forgé par Plaute; cf. J. B. Hofmann, Festschr. Kretschmer, p. 70; le latin tardif *macis*, issu sans doute d'une mélecture de *macir*, transcription du gr. *μάκιρ* (cf. Plin. HN 12, 32), semble sans rapport avec le mot plautinien. V. B. W.; André, *Lex.*, et Du Cange, s. u.

**macēus**, **-i** m. : sans doute adjectif osque; in *Atellana Oscanae personae inducuntur, ut Maccus*, Diom., GLK I 490, 20. Joint à *buccō* par Apulée, Mag., p. 325, 30, ce qui incline à le rapprocher de *māla*; *macēus* serait l'homme aux grosses mâchoires. Même formation expressive que dans *lippus, broccus*, etc., qui désignent des difformités physiques. Mais on peut songer aussi à un emprunt venu par la Sicile à un mot grec apparenté à *μακρόσωτος* « être idiot », *Μακρόσωτος* (cf. Schol. Arist. Equ. 62).

Dérivé : *Maccius*, osq. *Makkiiis*.

Le sardo logudorien a *makkū* « fou », M. L. 5197. Sur la glose *maccum, κοκκολάχανον*, v. Graur, *Mél. ling.*, 20.

**macellum**, **-i** (*macellis*, Mart. 10, 96, 9) n. : marché, halle; spécialement « marché aux viandes, boucherie », et même « abattoir »; cf. les gloses *macellum* : *κρεοπωλείον*; — *ubi occiduntur animalia, carnificina*, et *macellare, i. e. occidere*. Ancien, usuel.

Dérivés : *macellārius*; *a taberna*; *macellārius* m. : marchand de comestibles; *κρεοπώλης, lanista qui carnes ferro laniat*; *macellēnsis* « qui habite autour du macellum » (Inscr. Gloss.); *Macellinus*, sobriquet de l'empereur *Opilius Macrinus*. Le groupe est demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 5201, 5200; 5199, *macellāre* (dont l'astérisque est à supprimer, le verbe étant attesté dans les gloses). Cf. aussi les emprunts germaniques m. h. a. *Metzler*, all. *Metsler, Metzger* (toutefois, ce dernier peut provenir du latin médiéval : *matūriūs*). Étymologie populaire dans P. F. 112, 14 : — *dictum a Macello quodam, qui exercebat in Vrbe latrocinium* : *quo damnato censors Aemilius et Fuluius stauerunt ut in domo eius obsonia uenderentur*. Varon, L. L. 5, 146, indique que le mot était usité à Lacédémone et en Ionie : ... *antiquum macellum, ubi olerum copia*; *ea loca etiamnunc Lacedaemonii uocant macellum, sed Iones* [h]ostia [h]ortorum † *macellictas* [h]ortorum et castelli † *macelli*; cf. Goetz-Schoell et Collart, ad loc.

Emprunt ancien au grec. Hésychius donne *μακέλα* : *πράγματα, δρόφακτοι; μάκελος* : *δρόφακτος et μάκελλον* [λος] est attesté épigraphiquement. Le mot grec est lui-même emprunté au sémitique.

**macer**, **-era** (*-tera*, Ital.), **-erum** : maigre. Ancien,

M

usuel. Sert aussi de cognomen; de même *Macrinus*. Panroman (et germanique?). M. L. 5202.

Dérivés : *maceō*, **-ēs** « macié infestāri » (Plt.; rare); *macor*, **-ōris** m. (Pacūvius); *maciēs* (classique), *macilentus* (archaïque et postclassique), sans doute d'après transcription du gr. *μάκίος* (cf. Plin. HN 12, 32), semble sans rapport avec le mot plautinien. V. B. W.; André, *Lex.*, et Du Cange, s. u.

Il n'y a pas d'adjectif *macidus*; *macor* est à peine attesté, de même le diminutif *macellus*; le substantif usité est *maciēs*, qui a triomphé, peut-être grâce à l'appui de *tābes*, de sens voisin. Les Latins établissaient une parenté entre *mācer* et *mācerō*, comme on le voit par les gloses : *macer*; *λεπτός* et *mācerō*, *λεπτόνω* (à côté de *μαρῆνω*). La parenté n'existe pas plus qu'elle n'existe entre *cārus* et *cāreō*.

Cf. hitt. *maklant* « mince » (v. Benveniste, BSL XXXIII, p. 140); gr. *μακρός* « long », où l'α représente i.-e. ε, comme on le voit par le substantif dor. *μάκος*, ion.-att. *μήκος* « longueur »; pour le sens, cf. *μακεδνός* « long, svelte, élevé ». L'adjectif germanique v. isl. *magr*, v. h. a. *magar* concorde si exactement avec lat. *macer* qu'on le suspecte d'être un emprunt.

**mācerō** (sur *mācerō* dans Symm., v. Havet, *Man.*, § 265), **-ās**, **-ātum**, **-āre** : attendrir par macération; *brassicam in aquam*, Cat., Agr. 156, 5; *grana in oleo*, Plin. 25, 135; faire macérer, détremper; et par suite « énerver, affaiblir, épuiser, mortifier », e. g. Plt., Cap. 928, *et cura sati me et lacrumis maceraui*; 133, *tuo macerare mācerō* | *mācesco consenesco et tabesco miser*, ici rapproché intentionnellement de *mācescō*. Ancien, usuel; toutefois n'est ni dans Cicéron ni dans César. M. L. 5203.

Dérivés : *māceriēs*, **-ei** (et *māceria*, Afran. ap. Non. 138, 10) f. : affliction. Un seul exemple. N'a pas subsisté dans ce sens parce que *māceria*, *māceriēs* avait un sens technique, celui de « mur de clôture », brut et sans revêtement, à l'origine fait de pisé et de torchis (c'est-à-dire de terre détrempe; cf. Don. ad Ter. Ad. 908, *māceries dicitur paries non altus de materia macerata*), puis de toute espèce de matériaux; cf. Varr., R. R. 1, 14, 4, ... *māceria* : *huius ferē species quatuor : quod fuit e lapide, ut in agro Tusculano, quod e lateribus crudis, ut in agro Gallico, quod e lateribus crudis, ut in agro Sabino, quod ex terra et lapillis compositis in formis, ut in Hispania et agro Tarentino*. Cf. M. L. 5204; irl. *macre*; gall. *magwyr* « mur », bret. *mācoer* « uallum ». Dérivés : *māceriātus* : clos de murs; *māceriātio* : *θρήγκωσις* (Gloss. Philox.); *māceriola* (Inscr.).

Au sens de « macérer » se rattachent *mācerātiō*, *mācerātūrā* (Novell.), *mācerēscō* (Cat.), *com-*, *per-*, *prae-mācerō* (Vitr.), *ēmācerātus* (Sén.).

Cf. gr. *μαγίς* « pâte pétrie », *μάγειρος* « cuisinier » ; v. sax. *makōn* « bâtir » (littéralement « façonner la terre pour une construction en torchis »), « faire » ; v. sl. *ma-zati* « oindre, enduire » ; arm. *macanin* « je me colle », le tout d'une racine de forme \**mag-*, \**mæg-*, alternant avec la forme \**māk-* que suppose gr. *μάσσω* « je pétris » en face d'aor. *μαγῖναι*.

**machaera**, -ae f. : épée. Emprunt au gr. *μάχαρα* (lui-même emprunté au sémitique ?), attesté depuis Ennius et Plaute et demeuré dans la latinité impériale ; fréquent dans la langue de l'Église.

**māchina**, -ae f. : 1° invention, machination ; 2° avec un sens concret « machine, engin ». Spécialisé diversement dans les langues techniques : machine de guerre ; échafaudage ; plate-forme où l'on exposait les esclaves ; machine à soulever ou à remuer des objets pesants, colonnes, vaisseaux, etc. — Le sens moral est en grec le sens initial ; le latin a fixé plutôt le sens matériel, en raison de l'existence de *dolus*. Emprunt ancien et latinisé au gr. dorien *μαχινά* « moyen ingénieux employé pour obtenir un résultat, machine ». Usuel, classique. M. L. 5205.

Dénominateur : *māchinor*, -āris (= *μαχινόρομαι* ; et *māchinō*, M. L. 5206), dont sont issus de nombreux dérivés : *māchinātor*, -tiō (classique) ; -tus, -ūs ; -tūius, -men, -mentum ; -ālis, -ārius, -ōsus ; *māchinula* ; ceux-ci de l'époque impériale.

Cf. aussi M. L. 5207, \**machineus*. Le verbe *māchinor* conserve le sens moral du verbe grec.

**machiō**, -ōnis (*maciō*, *matiō*) m. : maçon ; *machiones dicti a machinis quibus insistent propter altitudinem parietum*, Isid., Or. 19, 8, 2. Étymologie populaire ; le mot, très tardif, est un emprunt au germanique. M. L. 5208 ; B. W. s. u.

**macia** : v. *mecia*.

**maciēs** : v. *macer*.

**macis** : v. *maccis*.

**macius**, **maectus**, **maectus** : mot du langage religieux, qui s'emploie dans la prière accompagnant une offrande ou un sacrifice, dans la formule *macius sies, esto, ou maectus esto* ; cf. Cat., Agr. 134, 2, 3, *Iuppiter te... bonas preces precor uti sies uolens propitius mihi liberisque meis domo familiaeque meae macius hoc ferto... Iane pater... maectus uino inferio esto*. Le rapport entre *macius* et *maectus* est obscur. On a rapproché (cf. Wunsch, Rh. Mus. 69, 127 sqq.) le type *maectus esto* de la tournure grecque *ἔδωκε κῶρε γένοιο* Théocr. 17, 66. (= *ἔδωκε, κῶρε, γένοιο*), avec attraction du vocatif sur l'attribut. Cette construction étant devenue inintelligible en latin, *maectus* aurait été considéré comme une sorte d'adverbe invariable. De là, dans T.-L. 7, 36, 5, *maectus uirtute... este* ; 2, 12, 14, *iuberem* (scil. te) *maectus uirtute esse*. La construction avec le génitif *maectus animi* (e. g. Stace, Theb. 2, 495) est analogique du type *felix animi*.

*Maectus* était expliqué par les anciens comme formé de *magis auctus*, *magmentum*, de *magis augmentatum*,

cf. P. F. 112, 13 et 113, 8, et Serv. ad Ae. 9, 641, toutes « étymologies populaires ». Dans la langue commune, *maectus esto* est devenu une formule d'encouragement, par exemple T.-L. 10, 40, 11 *maectus uirtute diligentiaque esto*, qu'il faut interpréter par « sois grand (honore) par ta valeur ». Ensuite *maectus* a été employé absolument, comme formule de salutation, au même titre que (*hauē saluē*, et considéré comme une sorte d'impératif, e. g. Vg., Ae. 9, 641, *maectus noua uirtute puer* ; Val. Fl. 6, 547, *maectus, aū, o nostrum genus*. On trouve même, à basse époque, *maectus* suivi d'un accusatif, avec le sens à peu près de « Gloire à », ainsi Flor. 2, 18, 16, *maectus fortissimam et meo iudicio beatissimam in ipsis malis ciuitatem!* et *maectus quod*.

Dérivés appartenant tous au vocabulaire de la religion : *magmentum* « offrande [supplémentaire, sens développé sous l'influence de *magis* ; cf. Varr., L. L. 5, 112 ; Cornutus définit justement le mot « *quicquid maectatur* », cf. Thes. Gloss. emend., s. u.] offerte aux dieux », *magmentarius* (Varr., L. L. 5, 112).

A *maectus* se rattache aussi le dénominateur : *maectō*, -ās (opt. *maectassint*, Enn.) : 1° honorer [les dieux] ; 2° immoler (une victime), sacrifier, d'où : mettre à mort.

Les étymologistes modernes y voient deux verbes différents, le premier, « honorer », étant le dénominateur de *maectus* ; le second se rattachant à une racine qui aurait fourni got. *mekeis*, v. h. a. *māki* « épée ». Mais il est vraisemblable que le sens de « immoler » est issu secondairement du sens de « honorer les dieux ». De « honorer par un sacrifice » à « offrir un sacrifice », le passage est facile. On a dit d'abord *maectare Iouem pulle, hostiā*, puis *maectare pullem, hostiam Ioui* ; cf. Cic. Vat. 6, 14, *puerorum estis deos manes maectare*, et Varr., ap. Non. 341, 34, *pullem dicit maectant*. Il y a des changements de construction tout à fait semblables dans *circumdāre, donāre, suffundere*, etc.

*Maectare*, interprété comme *magis auctare*, est devenu dans la langue commune synonyme de *officere, donāre* et s'est dit indifféremment en bonne ou en mauvaise part : *maectare honore, triumphō*, comme *maectare malū, infortuniō* ; cf. Enn., Sc. 373, *qui illum di deaeque magno maectassint malo*. Ces expressions appartiennent à la langue de l'époque républicaine ; à l'époque impériale, le verbe ne se rencontre plus guère que dans la langue poétique, avec le sens de « sacrifier, immoler » ; et plus généralement « tuer, détruire » (esp. *matar*).

Dérivés (rares) : *maectatus*, -ūs ; *maectabilis*, -e (tous deux ḍ. λ. de Lucr.) ; *maectator* (Sén., Troa. 1002) ; *maectatiō* (Arn., Isid.).

Aucune étymologie claire. L'irl. *machtaim* « maectō » est emprunté au latin.

**macula**, -ae f. : 1° tache sur la peau ; puis « tache » en général (sens physique et moral, cf. *nota*) ; 2° maille d'un filet (dont le dessin et la disposition rappellent la tacheture de certains animaux). Ancien, usuel. M. L. 5212 ; B. W. *maille* I. Celtique : v. irl. *mocol*, britt. *magl*.

Dérivés : *maculō*, -ās, M. L. 5213, et *commaculō* ; *maculātiō*, -bilis ; *maculosus* « tacheté » et « taché » ; à l'époque impériale, *immaculātus* (= *ἄσπιλος, ἀσπιλωτός*, etc.) ; *ēmaculō* : enlever les taches ; *immaculō* ; *macella* (Not. Tir.). Cf. aussi M. L. 5214, \**maculētāre*, qui suppose un adjectif \**maculentus* non attesté,

éviter peut-être à cause de l'existence de *macilentus* ; \**maculaculum*, M. L. 8875.

Aucune étymologie sûre.

**maecia**, **perimadecia** : sorte de refrain accompagnant une danse, dans Pétrone, 52, 9. Origine et sens inconnus.

**maedō**, -ēs, -uī, -ēre : être mouillé, imprégné, imbu de (sens physique et moral). Souvent employé dans la langue familière, au sens de *ebrius esse*, et par une nouvelle extension, à l'époque impériale, au sens de *satur esse, plenus esse, abundāre* ; cf. Prop. 4, 4, 76, *madent percula diuinitis* (var. *deliciis*). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *madidus* (et dans les gloses *maedus, madidus*) : mouillé, imprégné, ivre ; gâté par l'eau, cuit à l'eau ; *madidō*, -ās (depuis Arn.) ; *immadidō* et *immadidus* (Avien) ; *mador*, -ōris (rare, ni dans Cic. ni dans Cés.), cf. M. L. 5217 ; *maderātus* : *umefactus* (Gloss.), peut-être corruption de *madidātus* ; *maedescō* ; *dē-, ē-, im-, per-maedescō* ; *maedesciō*, -factō, *per-maedesciō*. Cf. peut-être aussi *matus*, \**mattus*, M. L. 5428 ; *madulsa*, -ae f. : mot de Plt., Ps. 1252 (*de ebrio*), *ego nunc probe habeo madulsam* « j'ai maintenant une belle cuite », abstrait formé plaisamment sur *repulsa*, ou avec un suffixe vulgaire (étrusque ?) analogue à celui de *gemursa*. N'est pas, comme le dit faussement l'abrégié de Festus, 113, 9, l'équivalent de *madidus*.

Le sens rappelle celui de gr. *μαδάω* « je suis humide, je coule, je tombe (en parlant des poils, notamment) », et la forme est la même que celle de irl. *maidid* « il se répand, il fait irruption, il est vaincu » (v. Pedersen, V. G. d. k. Spr., II, p. 574. Pour le sens, cf. peut-être irl. *ind-maid* « il se lave (les mains) » ; v. ib. Ann.). — La forme et le sens de skr. *mdāti* « il est ivre » excluent un rapprochement avec le verbe latin.

**madulsa** : v. *maedō*.

**maena** (*mēna*, Plt.), -ae f. : sorte de petit poisson, mendole. Emprunt au gr. *μαῆνη*. M. L. 5219 et 5220 a, \**maenula*.

**maeniānum**, -ī n. : -a appellata sunt a Maenio censore, qui primus in foro ultra columnasigna proiecit quo ampliarentur superiora spectacula, F. 120, 1. Ancien (Cic.) ; conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5220. Cf. *Maenia columnna, Maenium atrium*.

**maereō**, -ēs, **maeruī** (à peine attesté), **maestus**, **maerere** : être affligé. Ancien (Enn.), classique. Le participe *maestus*, dont la parenté avec *maereō* n'était plus sentie, a été traité comme un adjectif et muni d'un comparatif, d'un superlatif et d'adverbes : *maestē, maestiter*. Il a été de bonne heure concurrencé par *tristis*, surtout en prose ; cf. Thes. VIII 46, l. 7 sqq.

Dérivés et composés : 1° *maeror*, -ōris m. : — *est aegritudo flebilis*, Cic., Tu. 4, 8, 18 ; cf. l'emploi dans Att. 12, 28, 2 : *maerorem minui* ; *dolorem nec potui, nec, si possem, uellem* ; 2° de *maestus* : *maestō*, -ās (Accius, Labérius) ; *maestitia* (rare à l'époque impériale) ; *maestitiō* (archaïque et repris par les archaïsants) ; *maestificus*, -ficō (tardif) ; *permaestus* (Dict. Cret.) ; *submaestus* ; *commareō* (Ital.), d'après *σολλωρετό*.

*Maereō* est un terme expressif, usité surtout en poésie à l'époque impériale. Non roman. Peut-être a-t-on évité la quasi-homonymie avec *mareō*.

On rapproche souvent *miser*, dont le vocalisme est autre et qui lui-même est sans étymologie. Pour la diphtongue, v. *aeger* ; pour l'alternance *ae/i*, cf. *aculus* et *imūtor* ?

\***mafortis** (Gloss.) ; variantes : *mafortēs, mafortia, ma-uors, mauortia* : *matronale operimentum quod in capite inponitur. Alibi per u inueni, mauortem*, lib. Gloss. ; cf. Thes. gl. emend., s. u. Attesté seulement à basse époque.

Sans doute d'origine sémitique ; cf. hébr. *ma'aforet* « vêtement de lin », peut-être par un intermédiaire grec.

**māgālia**, -um n. pl. (le singulier *māgāle* ne semble pas attesté en dehors des gloses) : huttes. *Quasi magaria, quia mager punica lingua uilla dicitur : erit ergo una litera commutata l pro r, magalia, tuguria, i. e. rotunda aedificiolla in furnorum modum parua, quas alii casas uocant*, Plac., CGL V 82, 18. Mot punique ; cf. Plt., Poe., Prol. 86 ; v. Edw. Müller-Graupa, Philologus 85 (1930), 303 sqq. Cf. *map(p)ālia*.

**magdalia** (-liō, -lium), -ae f. : sorte d'emplâtre ronde. Terme tardif, tiré de gr. *μαγδαλία*, issu de *ἀπομαγδαλία*.

**magida**, -ae f. : grand plat pour servir à table. Emprunt au gr. *μαγίδα*, accusatif de *μαγίς* ; déjà dans Varr., L. L. 5, 120. Spécialisé dans les langues romanes au sens de « pétrin », fr. dial. « maie », M. L. 5227 ; B. W. sous *pétrin*. Un doublet savant *magis*, -idēs se trouve avec le sens de « pétrin » chez Marcellus Empiricus 1, 38 : *rasamen pastae quod in magide adhaeret*.

**magira**, -ae f. : art du cuisinier (Cat., Or. 84). De *μάγειρος* ; *magrisicum* : marmiton = \**μαγειρισκίον* (Plin.) ; *archimagirus*.

**magister** : v. *magis*, sous *magnus*.

**magmentum** : v. *macie*.

\***mag-** ; **magnus**, -a, -um ; comparatif *māior*, c'est-à-dire *māior*, de \**māg-yō-s*, superlatif *māximus*, -a, -um, *māximus* (fal. *mazomo*), de \**mag-som-os* (l'a est bref dans *magnus* ; dans *māximus*, l'a à la même origine que dans *actus*) : « grand » (sens physique et moral), souvent avec idée accessoire de force, de puissance (cf. Suenning, *Unters. zu Palladius*, 486), de noblesse qui n'est pas à l'origine dans *grandis*, ce qui fait de *magnus* une épithète honorifique ou laudative de la langue « noble » : cf. Cic., *N. D.* 2, 66, 167, *magna di curant, parua neglegunt*. Même sens dans les dérivés et composés (ceux-ci imités du grec) : *magnanimus* (= *μεγαλόθυμος, -φυχος*) ; *magnificus* ; *magniloquus* (= *μεγαλόφωνος*) ; *maiestās*, etc. Le neutre *magnum*, comme gr. *μέγα*, sert d'adverbe : *magnum clamāre*, mais rarement. *Magnus* s'emploie en parlant des mesures, poids, quantités, prix : *maximum pondus auri, magnum numerum frumenti, uim mellis maximam exportasse*, Cic., *Verr.* 2, 2, 72, § 176 ; de là l'emploi de *magnū, magnō* avec les verbes d'estime ou de prix : *magnū aestimāre, magnō uendere, emere, cōstāre*, etc. — Se dit aussi du temps : *homo magnus* ; *māior nātū* ; *māior* « l'aîné » ; *māiorēs* « les



ainés », cf. Varr., L. L. 9, 16, et surtout « les ancêtres ». Dans des expressions analogues au fr. « grand-père, grand'mère » : *magnus socer, magna socrus, magna matera, maior patruus, avonculus*, etc. *Magnus* est rare dans les langues romanes, où il a été supplanté par l'adjectif plus concret *grandis*, que la langue familière a préféré de bonne heure (ainsi l'auteur du Bell. Afric.). M. L. 5231 ; *maior* est conservé comme substantif. M. L. 5247 ; B. W. *maire* ; irl. *britt. maer* ; cf. *senior*.

Dérivés et composés : 1° *magnus* : *magnitudo*, -inis f. (un exemple de *magnitudo* dans Accius ; un exemple, tardif, de *magnitudo*) ; *magnarius* (époque impériale) « en gros » ou « en grand », *magnarius negotiator* ; *magnas-atis* ; *magnatus*, -i (tardif, Vulg.) ; cf. *μεγαλοτατες*, (Sept.) : *magnat* ; *magnalia*, -ium : grandes choses, miracles (Tert., d'après *μεγαλεα* ; cf. *minutus*, *minutalia*). Pas de verbe dénomiatif ; pas d'adverbe \**magnē*, que supplée un juxtaposé *magnopere*, de *magnō opere*, proprement « avec grand travail, de toutes ses forces », dont le sens, comme celui de *ualdē, uementer*, s'est rapidement affaibli ; *magnaeus* : *ἀρχαγωγέρος* (Gloss. Philox.) ; la forme employée est *grandaeus*) ; *magnanimus* (-mis) et *magnanimitas*, d'après *μεγαθυμος, μεγαλοφρονα* (Cic.) ; *magnidicus* (Plt.) ; *magnificus* et ses dérivés, M. L. 5230 a ; *magniloquus* et ses dérivés ; *magnipotencia* (tardif) ; *magnisonus*, -sonāns.

2° de *mai(i)or* : *maiestas* (formé sans doute d'après *honor/honestas* ; toutefois, peut représenter une alternance ancienne, cf. *maiestas* s. u. *maia*), qui s'emploie au sens moral et avec valeur laudative, M. L. 5246 (britt. *maestawd*), sur *maiestas*, v. Dumézil, Rev. Phil., 1952, 7 sqq. ; *maiusculus* : diminutif ; cf. *plusculus* ; *maiorinus* (époque impériale) : de la plus grosse espèce ou de la plus grande dimension ; *maiorinus*, *maiorarius* (cf. *magnarius* et *minuscularius*). *Maiores* est demeuré, dans les langues hispaniques, au sens de « juge de district », M. L. 5249 ; *maiorō* (Gl.) ; *maioratus*, -ūs. Cf. aussi *Māiorica* (et *Minōrica*), Isid. 15, 6, 44. L'a initial est bref, si la syllabe est longue par « position », comme dans *aiō*, etc.

3° de *māximus* : *māximē* : au plus haut degré, d'où « surtout, particulièrement », etc. Dans la conversation, s'emploie pour répondre affirmativement, comme *minimē* pour répondre négativement ; *māximitas* (sans doute créé par Lucr. 2, 498 et repris par Arn. 6, 204) ; *māximatus*, -ūs (Inscr.) : dignité de la *Vestālīs māxima*. M. L. 5445-5460.

Composés en *per-* : *permagnus* (classique, mais rare ; non attesté à l'époque impériale) ; *permagnificus* (Vulg.) ; *permaiximus*.

*magis* adv. (et, avec chute de s final, *mage*) : plus, plutôt. Diffère de *pius* en ce que celui-ci s'emploie surtout pour exprimer le nombre ou la quantité (*pius* sert de comparatif à *multum*) ; cf. Cic., Leg. 3, 32, *uirtiosi principes plus exemplo quam peccato nocent* « les mauvais princes nuisent davantage (causent plus de mal) par leur exemple que par leurs fautes » ; *magis* signifierait « nuisent par leur exemple plutôt que par leurs fautes ». Mais la distinction, assez subtile, n'est pas strictement observée : on trouve *magis* ou *pius diligō*, comme aussi *māximē* ou *plūrimum*. — *Magis* est l'ad-

verbe employé normalement en latin classique pour former les comparatifs périphrastiques, comme *māximē* adjectifs, dont le comparatif était inusité (type *strēnuus idōneus*), il s'est étendu à tous les autres, se substituant au comparatif en -ior, dont la valeur n'était pas nette et allait s'affaiblissant. Dès Plaute, on trouve *magis oportūnus* (Mo. 574) ; *magis similis* (Am. 654) et même *maior magis* (Au. 422). Cicéron emploie *magis quam cilis et obscura*. Mais, dans cet emploi, a subi la concurrence de *pius*.

*Magis* est joint à *sed* avec le sens de « mais plutôt », pour indiquer une action qui s'accomplit de préférence à une autre ; Enn., A. 272, *non ex iure manum conserutum, sed magis ferro / rem repetunt*. Il est arrivé ainsi à s'employer seul, avec cette valeur adversative ; cf. Sall., Iu. 85, 49 (c'est Marius qui parle à la plèbe) : *neque quisquam patris liberis uti aeterni forent optant, magis uti boni honestique uitam exigerent*. — *Magis* est venu à remplacer *sed* dans la langue parlée et est passé dans les langues romanes avec ce double sens de « plus » (partiel) et de « mais » (général). M. L. 5228 ; B. W. s. u. Au sens de « plus », l'aire centrale du roman a passé à *pius*, tandis que la région ibérique et la région dace demeureraient fidèles à *magis* (v. Bartoli, dans *Breviario di neolinguitica*, p. 114 sqq.). *Magis* peut être renforcé par un préfixe : *dēmagis* « ualdē magis », conservé en provençal et dans les langues hispaniques. M. L. 2546.

Dérivé : *magister*, -trī m., sans doute de \**magistero-s*. L'étrusque a *macstr(na)*, *macstrev(a)*, que Deecke et Cortsen ont rapproché de *magister* ; cf. Leifer, *Stud. z. antiken Aemterwesen*, I, p. 136 et 242 sqq., et Mazzarino, *Dalla monarchia allo stato repubblicano*, 1945. Si le rapprochement est exact, il peut s'agir d'un mot d'emprunt, *m. populī*, *m. equitum* ; cf. Varr., L. L. 5, 14, 82, *magister equitum, quod summa potestas huius in equites et accensos, ut est summa populī dictator, a quo is quoque magister populī appellatus*, et les rapprochements indiqués par Goetz-Schoell, ad loc. Le mot, dont le sens général est « maître, chef », appartient d'abord à la langue du droit et de la religion : *m. sacrorum*, *m. Arualium*, etc., et a pris toute sorte d'acceptations suivant les catégories auxquelles il s'appliquait, armée, marine, magistratures civiles, école, vie privée, etc. Cf. *m. uiciorum*, *m. conuuii*, *m. ludi*, et tout simplement *magister* « maître d'école », et par suite « professeur qui enseigne » ; et, de là, « instigateur » (comme *actor*). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5229. Celtique : irl. *magister*, gall. *meistr*, etc., et germanique : v. h. a. *meistar*.

Dérivés : *magistra* f. : maîtresse, directrice ; *magisterium* n., M. L. 5230 ; *magist(e)rō*, -ās (rare), « *regere et temperare est* », P. F. 139 ; 5, peut-être formé sur *ministrare*, dérivé usuel et classique de *minister* (cf. *administrare*, etc.) ; *magistratus*, -ūs (*magisteratus* de Lucérie, CIL I<sup>2</sup> 401) m. : proprement la « maîtrise » du peuple (*m. populī*) et, par suite : 1° charge de magistrat ; 2° le magistrat lui-même (cf. *exercitus*) ; *magistrālis*, -e (tardif) ; *magistrānus* (d'après *praetorianus*, etc.) ; *magistrās*, -ānis (tardif, d'après *optimās*)

*magisterium*, -riālis (tardifs), ce dernier d'après δαμασκαλιός.  
Composés : *com-*, *ex-*, *pro-*, *sub-magister* ; *choromagister* ; *ludi-*, *pseudo-magister* ; *uico-magister* ; *magistromilitaris*, tous tardifs, en partie faits sur des modèles grecs.

La formation de *magis* est étonnante. On attendrait *maius* (c'est-à-dire *maius*), de \**mag-yō-s*. Le degré réduit -is- de comparatif qu'on a dans les superlatifs *gr. πλεονεξος*, got. *maists*, n'existe ailleurs que s'il y a un autre suffixe. *Magis* doit donc être une adaptation, sous l'influence de *magnus*, d'un ancien \**mais* correspondant à osq. *mais* « magis » de la table de Bantia ; l'explication de osq. *mais* par un ancien \**magyos*, cf. lat. *mail(i)us*, est exclue par le superlatif osq. *maimas* « maxime » et par ombr. *mestru* (féminin) « maior », qui supposent d'anciens \**mais*. Il y avait sans doute en indo-européen occidental supplétisme entre un ancien postif du groupe de \**meg'-o* et un « comparatif » du groupe de \**mē-*, \**mō* (irl. *már*, gall. *mawr* « grand », comparatif v. irl. *móa* « plus grand »), à en juger par le type germanique de got. *mikils* « μέγας », *mais* « μάλλον ».

Lat. *magister* est formé comme ombr. *mestru* (« maior »), de même que *minister* est à rapprocher de osq. *minstreis* « minōris ». L'accumulation des suffixes est pareille à celle qu'on observe dans le type *interior*, *exterior*, mais en succession inverse. Toutefois, cette étymologie est contestée ; et l'existence de la forme étrusque citée plus haut est troublante. Accommodation latine d'un mot d'emprunt ?

Quant à la forme *magnus*, elle résulte, comme *mikils* en gotique et comme *μεγάλη, μεγάληα* en grec, d'un élargissement de l'adjectif radical conservé dans : hitt. *mekkti* « nombreux » (nominatif pluriel *meqqaes*), gr. *μέγας* (sur quoi a été fait *μέγας*), v. isl. *mjök* « beaucoup », arm. *mec* « grand » (instrumental *mecaw*), alb. *mað* « grand », tokh. *Imakā*. L'addition d'un suffixe secondaire \**no-* a entraîné le vocalisme radical zéro, d'où \**m<sup>g</sup>*. En védique, *mahā, mahi*, d'accord avec arm. *mecaw* (instrumental, a issu de *ā*) et gr. *μέγας*, montrent le caractère dissyllabique de la racine ; le *h* est une innovation que ne présente, du reste, pas skr. *majmān* « grandeur ».

V. aussi l'article *Māia*.

*magnēs*, -ētis adj. et subst. m. : emprunt attesté depuis Cicéron, Lucrèce, Varron au gr. *μάγνης*, latinisé partiellement (acc. *magnētem* dans Cic.).

\**magulus*, -lum : *Peribomius nomen archigalli cinaedi, quem magulum conspurcatum dicimus, qui publice impudicitiam professus est*, Schol. Iu. 2, 16. Pas d'autre exemple du mot, dont le sens est douteux ; certains en font un masculin *magulus* diminutif de *magus* ; d'autres, un neutre *magulum* et rapprochent la glose : *γνώθος, τὸ μάγουλον* (Gloss.). Mais les formes dialectales italiennes qu'on invoque à l'appui de ce dernier sens peuvent s'expliquer autrement que par un primitif \**magulum* ; cf. M. L. 5235.

*magus*, -i m. ; *maga* f. : mage. Emprunt attesté depuis Cicéron au gr. *μάγος*. Conservé dans le composé *ags. dyrmaga*. Employé aussi comme adjectif.

Dérivés : *magicus* = *μαγικός*, M. L. 5237 et 5226 ; *magia* = *μαγεία*, M. L. 5225.

*maia* : *medica uel obstetrix*, CGL III 9, 33. Transcription du gr. *μαία* (cf. *iātrōmēa*). Demeuré en roumain. M. L. 5244.

*Māia* (= *Maia*) ; *Māius* : *Maium mensem Romani a Maia, Mercurii matre, quam deam uolunt, uel a maioribus... uocauerunt*, Plac., CGL V 82, 83 ; cf. Varr., L. L. 6, 33, et les témoignages réunis par Goetz-Schoell, ad loc. *Māia*, qui est dite aussi *Māiestra* (Piso ap. Macr. 1, 12, 18, forme « étymologique » forgée pour expliquer *Māia*), est une vieille divinité italique, fille de Faunus et femme de Vulcain, cf. Macr. 1, 12, identifiée plus tard à la divinité grecque de même nom, fille d'Atlas et de Pléioné, mère d'Hermès, qui est une des Pléiades ; cf. Vg., Ae. 1, 297 et G. 1, 225. C'est elle qui a donné son nom au mois de mai, *māius* (cf. osq. *Mais* *Mais*), conservé dans les langues romanes. M. L. 5250 ; en celtique : irl. *mái*, etc., et en germanique : v. h. a. *meio*, all. *Mai*. *Māius*, *Māia* peuvent représenter \**magio-s*, *magia* (cf. *aiō*) et s'apparenter à *magnus*, comme, du reste, les Latins l'avaient déjà vu ; cf. Cornelius Labo ap. Macr. 1, 12, 19, *Maiam... terram esse hoc adeptam nomen a magnitudine sicut et Mater magna in sacris uocatur*. Le rapport de *Māius* avec *maesius* « *lingua osca mensis maius* », P. F. 121, 4, est obscur.

*māialis* (= *maialis*) : porc châté, porc gras ; cf. Varr., R. R. 2, 4, 21, et : *porcus pinguis quod deae Maiae sacrificabatur quasi matri Mercurii*, Isid., Lib. Gloss. 473, et Scal., CGL V 604, 44. Étymologie populaire ? Attesté depuis Titinius ; rare. M. L. 5245.

Dérivé : *māialina* (sc. *carō*), Gloss.

*maiestas* ; *māior* : v. *magnus*.

*maiuma*, -ae f. : sorte de jeux spéciaux aux provinces orientales de l'Empire. Tardif (Lydus, De Mens. 4, 80, p. 133, 1, et Cod. Theod.). Cf. *Μαίτουμας*, « appellatio urbium maritimarum Syriae ». Mot syriaque.

*Māius* : v. *Māia*.

*māla*, -ae f. (usité surtout au pluriel *mālae*) : mâchoire (supérieure) et « parties supérieures des joues » ; la mâchoire inférieure se disant *maxilla*. Cf. Celse 8, 1, *maxilla est mobile os, malae cum toto osse, quod superiores dentes excipiunt, immobiles sunt* ; et Plin. 11, 157, *infra oculos malae homini tantum, quas prisci genus uocabant*. Mais la distinction entre *māla* et *maxilla* n'est pas observée ; et *maxilla* s'est dit également de la mâchoire supérieure : *maxillae superiores*, Plin. 11, 159, et s'est substitué à *māla* à partir de Celse lui-même. De *maxilla* dérivent *maxillaris* : -ēs *dentēs*, et *maxillō* glosé *στοματοκορῶ* (sans exemple).

*Māla* (Enn., Plt.) est plus anciennement attesté que *maxilla* (Cic.), mais n'est pas représenté en roman, où sont demeurés *maxilla*, -āris. M. L. 5443, 5444. De *māla* : *mālatūs*, glosé *maxillātūs*, CGL II 126, 25.

Pour la forme, cf. *āla* : *axilla*. Aucune étymologie sûre.

*malaeus*, -a, -um : emprunt au gr. *μαλακός* (Naev., Plt.). Dérivé : *malacissō*, -ās. Les langues techniques ont

aussi emprunté *μαλακία* dans le sens de « calme plat » (de la mer) et de « inertie, atonie » (de l'estomac). M. L. 5254. Cf. *malaxō*.

**malandria, -ae f.** : abcès au cou des bêtes de somme (Plin., Chir., Marc.).

Dérivé : *malandriōsus*, M. L. 5255. Déformation populaire de *μελάνδρον* « cœur du chêne »? (Keller).

**malaxō, -ās** : emprunt au gr. *μαλάσσω*, formé sur l'aoriste (comme *campō*; v. ce mot). Rare et populaire; cf. Gell. 16, 7, 7. Premier exemple dans Labérius; *malaxātō* (tardif); *commalaxō*.

**malignus** : v. *malus*.

\***malina, -ae f.** : flot montant (Marcel.). Gaulois?

**malleus, -i m.** : 1° maillet (= gr. σφόρα déjà dans Plt., Cat.), marteau; 2° morve, maladie du cheval (Végèce). Dans ce dernier sens, *malleus* semble une adaptation populaire du gr. *μάλος*; cf. aussi *mallō*. Panroman. M. L. 5268; B. W. *mail*. Diminutif : *malleolus* : 1° petit maillet; 2° projectile, en forme de maillet, destiné à mettre le feu aux vaisseaux, aux ouvrages de l'ennemi, etc.; cf. P. F. 119, 12; 3° crossette de vigne ou de tout autre arbre (d'où *malleolaris* dans Colum.). M. L. 5267 et 5267 a. Autres dérivés : *malleātus, malleātor, commalleō, -iōlō* (Grom.). — V. l'article *marcus*.

Mot technique de forme populaire, à geminée intérieure, qui rappelle v. sl. *mlatiŭ*, r. *mōlot* « marteau » (v. Niedermann, IF 15, 116); on cite aussi v. isl. *miplnir* « marteau de Thor ».

**mallō, -ōnis m.** : 1° tige sèche des oignons; 2° tumeur au genou des chevaux. Le mot ne se trouve que dans les auteurs vétérinaires, avec les deux sens. Cf. CGL V 307, 5, *mallon* : *inflatus tuber sine dolore*. L'emprunt au gr. *μαλλός* « touffe de laine » qu'on trouve dans Caton sous la forme *mallus* ne se justifie guère ni pour la forme, ni pour le sens. V. le précédent.

\***mallus, -i m.** : jugement. Mot germanique latinisé (Lex Sal.). De là : *mallō, -ās, mallobergus*. M. L. 5268 a. Cf. *manñō*. V. h. a. *mahal*.

**malluuium, -i n.** (*malluuiæ, -ārum f.*) : cuvette, bassin pour se laver les mains, gr. *χειρόπλυντρον*. Cf. P. F. 153, 13, *malluuium dicitur quo manus lauantur*; *malluuiæ quibus manus sunt lotæ; pelluuiæ quibus pedes*. Certains différencient *malluuium* « bassin » de *malluuiæ [aquæ]* « eau du bassin », mais la distinction ne semble pas fondée. Cf. *balneum* et *balineæ*. Composé ancien qui n'est pas attesté en dehors de Festus; cf. *mantēle*.

De \**man-lauuium*. V. *manus* et *lauō*.

**mālō** : v. *uolō*.

**mālobathrum** : malobathre. Transcription du mot grec, lui-même venu du sanskrit. V. André, s. u.

**maltha** : Non. 37, 6, *-as ueteres molles appellari uoluerunt, a graeco, quasi μαλακός*. Lucilius lib. XXVII (38) :

*insanum uocant quem maltham ac feminam dici † uidet*, Sans doute emprunté au gr. *μάθηα*, qui désigne un enduit mou (cf., dans ce sens, Plin. 2, 235 et 36, 181),

d'où *malu(h)ō, -ās*; et aussi un poisson de mer à chair molle. M. L. 5271.

**malua, -ae f.** : mauve. M. L. 5274; et germanique : v. angl. *mealwe*, etc.; celtique : britt. *malu*.

Dérivés : *maluāceus, -a, -um*, attesté depuis Cic. : *maluella* : molochina, Isid. 19, 22, 12; *maluauiscus* « guimauve » (Ps.-Ap., Isid., Gl.); v. Sofer, p. 130, et M. L. 5275, *malua hibiscus*.

Cf. gr. *μαλάχη, μαλόχη* et, chez Épicharme, *μολόχη*. On ne saurait poser un original indo-européen en partant de ces formes. Comme beaucoup d'autres noms de plantes (v. *laurus, menta*, etc.), sans doute mot pris à une langue méditerranéenne.

**malus, -a, -um** : mauvais, méchant. Usité de tout temps. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à une autre racine; v. *peior*. Substantivé, *malum* n. : le mal (physique ou moral); et spécialement « le châtiement, la correction » : *dabunt malum Metelli Naevio poetae*. *Malum* sert aussi de juron ou d'injure. Adverbe : *mālē*. S'oppose à *bonus, bonum, bene*.

Dérivés et composés : *malitia f. (-tiēs, Ital.)* : *uersuta et fallax nocendi ratio*, Cic., N. D. 3, 30, 75. Correspond plutôt à *κακογυγία* qu'à *κακία*, cf. Cic., Tu. 4, 15, 34; *malitiōsus*; et *malitiōsitas* (Tert.); *malitiās, -ātis* (Dig. 4, 2, 5?; lecture douteuse). Ne semble pas autrement employé, malgré l'existence de *bonitiās*; par contre, \**bonitiā* n'existe pas; *malūsus* (Gl., cf. *bonāsus*); *malignus* : d'un mauvais naturel (de *mali-gno-s*, cf. *benignus, priuignus*), « méchant »; et, comme notre mot « méchant », s'emploie au sens de « chiche, avare »; cf. Vg., Ae. 6, 270, *sub luce maligna*; 11, 525, *angustaeque ferunt fauces maligni*. Substantivé dans la langue de l'Église : *malignus = diabolus*. Dérivés : *maligniūs* et *malignō, -ās* (-gnor), langue de l'Église.

*male* sert de premier terme à de nombreux composés, qui sont d'anciens juxta-posités : *maledictus = κακήγορος, maledictō, -is* (et *remaledictō*, Suét.); *maleficus, -ficus, -ficō* = *κακοῦργος, -γία*; *malesuādus, etc.*; *maleuolus, -uolēns = κακόβουλος; malicordis, glosē πονηροκάριος*, etc. Il se joint aussi, comme le grec *κακός*, à des adjectifs dans le sens du préfixe négatif : *male sānus = insānus, male fidus = infidus, perfidus*. Virgile emploie déjà *male numen amicum* au sens de *numen inimicum*, Ae. 2, 735. Les gloses ont *malebarbis, malibaribus (= imberbis), maleformis, malegrātus (= ingrātus)*. On voit se substituer à un préfixe usé *in-, im-*, une formation nouvelle et plus expressive; cf. Wacker-nagel, *Vortles*. II 255, l'emploi de *bene* dans *bene magnus*, etc. Sont demeurés dans les langues romanes : *malus*, M. L. 5273; *male*, 5257; *malignus*, 5266; *malitia*, 5266 a; *maledicere*, 5258; \**malefactoria*, 5259; \**maleficare*, 5261; *maleficus, maleficus*, rarement représentés et par des formes douteuses, 5263, 5262; *male habitus*, 5264; \**malifatus*, 5265 a; B. W. *mauuis; malesapidus* : maussade.

Le celtique a les mots d'Église : irl. *maldachaim, maldacht* « *maledictō, -dictiō* »; de même le bretonique; cf. *bendūh* « *beneficitiō* ».

Étymologie incertaine. L'osque *doḷud malud* « *dolō malō* », *perum dolom mallow* « *sine dolō malō* » de la

Table de Bantia peut provenir du latin; le sens de *malaks* est contesté. On a rapproché arm. *melk'*, gén. *melac* « péché », lit. *mēlas* « mensonge », irl. *mellaim* « je trompe », gr. *μελέος* « vain », av. *mairyā-*, épithète d'êtres mauvais. Mais aucun de ces mots n'a le sens précis de lat. *malus*, et l'hypothèse d'un ancien terme religieux n'est pas appuyée par les emplois de l'adjectif en latin.

\***mālus, -i f.** : pommier (Varr.); *mālum, -i n.* : pomme (déjà dans Plt.).

Dérivés : *mālinus; mālifer* (= gr. *μηλόφορος*); *mālicorium* : écorce de grenade; *mālogrānātum* « grenade »; *mālātum*, doublet de *mēlātum; mālārium* (Gloss., Lex. Sal.); *mālētum* (Suét.). Sans doute aussi *mālum terrae* « cyclamen » et « mandragore » (Ps.-Ap., Orib., Diosc.).

*Mālus* semble être refait sur *mālum*, sans doute emprunt au gr. *μήλον*, dor. *mālon*, qui a remplacé le nom itاليque de la pomme; cf. *Abella*. *Mālum* a servi à désigner tous les fruits à pépins ou à noyaux, par opposition à *nux*; cf. *mālus grānāta*; André, *Lex.*, s. u. Les langues romanes, qui n'ont pas de représentants de *mālum*, en ont d'un emprunt postérieur à la forme de *μαμήλη*, d'où *mēlum*, qui semble déjà attesté dans Pétr., Sat. 56, 8, par exemple it. *melo, melo*, M. L. 5272; cf. *mēlāta* (Orib.) « compote de pommes », d'où \**melimēlāta*, dérivé hybride du gr. *μελίμηλον* « marmelade » (v. Woch. f. kl. Phil. 34 (1917), 650 sqq.), esp. *mermelada*. Martial, 13, 24, a *melimēla*; sur *mēlofīola*, v. Plin. 15, 52; sur *mālomellum* (-lus), hybride tardif, v. Isid. 17, 7, 5, et Sofer, p. 100. Dans d'autres langues, telles que le français, c'est *pōmum* qui s'est spécialisé dans le sens de « pomme »; v. B. W. s. u. — S'autorisant de hitt. *mahlān* (accusatif singulier), Cuny, dans Rev. hittite et asiatique, I, p. 31, a admis que \**mālo* serait indo-européen; mais *mahlān* signifie non pas « pommier », mais « cep de vigne »; et, en tout cas, le rapprochement du mot hittite, quelle qu'en soit l'importance, ne prouve pas que le mot \**mālo* ait existé hors de la région méditerranéenne.

**mālus, -i m.** : mât de vaisseau; toute pièce de bois dressée verticalement. Déjà dans Ennius, technique. Non roman.

Si l'on rapproche v. isl. *mastr*, v. h. a. *māt* « mât » et, avec M. Thurneysen, irl. mod. *maide* « bâton », m. irl. *ad-mat* « bois de construction », il faut partir de \**mādo*- et supposer que le *l* est issu de *d*; les conditions de ce traitement *l*, dont le latin offre d'autres exemples (v. *laeruma, solium; oleō* : *odor*), sont obscures. Ici, une influence de *pālus* est possible.

**Māmers, Māmercus** : v. *Mārs*.

**mamma, -ae f.** : « nourrice, maman » et « mamelle »; d'où « protubérance en forme de mamelle » (Plin. 17, 118). Mot du langage enfantin; cf. Varr., *Cato uel de pueris educandis* (14) ap. Non. 81, 4, *cum cibum ac positionem buas ac pappas uocent, et matrem mammam, patrem tatam*. Terme de tendresse qui désigne aussi la grand-maman. Se retrouve dans gr. *μάμμα, μάμη; μαμ-μάσθος, μάμμακον ατείν, μαμμώθρετος*; et CGL V 115, 10, *mamme* (= *μάμη?*) : *moma, i-e. auia*.

L'irlandais a *mam* « maman » et *muimne* « mère nour-

ricière », l'albanais *memë* « mère ». A côté, il y a un type à voyelle longue : bulg. et russe *mama*, pol. *mama*, lit. *momà* « maman » et v. h. a. *muoma* « tante maternelle ». Sur le groupe de v. h. a. *amma*, v. lat. *amma* (avec l'observation générale) et *amīta*. Le sens et la forme des mots de ce genre sont instables.

Diminutif : *mamilla* : mamelle, tette; robinet (Varr., R. R. 3, 14, 2). Usité de tout temps. Les langues romanes ont gardé *mamma* au sens de « maman », réservant le sens de « sein, mamelle » à *māmilla*, M. L. 5277 et 5276; cf. aussi ags. *mamme*; irl. *mamm*.

Dérivés et composés : 1° de *mamma* : *mammō, -ās* : donner (ou prendre) le sein, M. L. 5277 a; *mammālis; mammātus; mammeātus* (Plt., Poe. 393, de \**mammea*?); *mammōsus; mammula*, cf. M. L. 5277 b, *mamula; mammicula; Mammaea, Mammis, Mam(m)ulēus; Oinumama = Vnimamma*, traduction de *Ἀμαζών*, CIL I<sup>2</sup> 566 (à Préneste); *bimammius* (Plin. 14, 40, b. uitis); *būmammus*, q. u.; *multimammia* (Diāna, Jér.).

2° de *mamilla* : *mamillātus, -nus* (Plin., m. *ficus*); *mamillāris*; d'où *mamillāre* n. : soutien-gorge.

**mamphūla, -ae f.** : *panis Syriaci genus quod, ut ait Verrius, in cibano antequam percoquatur, decidit in carbonibus cineremque*, F. 126, 11. Un exemple de Lucilius, Sat. 1250. Sans doute pour \**mampūla* d'une racine *mpl* « tomber » attestée en hébreu et en araméen.

\***mamphur?** : *appellatur loro circumuolutum mediocris longitudinis lignum rotundum, quod circumagunt fabri in operibus tornandis*, P. F. 117, 32. Terme technique, sans doute dialectal, auquel devait correspondre une forme latine \**mandar* que supposent certains dérivés romans. *Mamphur* lui-même est peut-être une corruption d'une forme osque \**mamphar, \*manfar*; cf. Ernout, *Élém. dial.*, et M. L. 5278; Jud, Arch. f. d. Stud. d. neueren Spr. 124, 403; et Thes. s. u.

**Māna** : v. *mānis, mānus*.

**mānālis** : v. *mānō*.

**manceps, -ipis m.** : terme technique du droit; proprement « celui qui prend en main » (quelque chose pour en devenir l'acquéreur ou en revendiquer la possession); cf. P. F. 137, 12, *manceps dicitur qui quid a populo emit conducitue, quia manu sublata significat se auctorem emptionis esse*. De là *mancipium, -i n.* : 1° mancipation, fait de prendre en main (pour l'acquéreur d'un objet); cf. Gaius, Inst. 1, 119 sqq.; May-Becker, *Précis*, p. 117 sqq.; 2° au sens concret « chose acquise en toute propriété, propriété », et spécialement « esclave ». C'est ce sens dérivé de *mancipium* qui a donné sans doute naissance à la glose *manceps dicitur quod manu capiatur*, P. F. 115, 19, à moins d'admettre qu'il y ait eu deux *manceps*, l'un actif, de \**man-cap-s*, cf. *aucep*; l'autre passif, de \**mancapτος, cf. deinceps, menceps*.

Dérivés : *mancipō, -ās* (*mancupō*) « vendre, aliéner par mancipation », d'où, à l'époque impériale, *mancipātus*, devenu synonyme de *seruus*; *mancipātō*, etc.; *émancipō* : émanciper, mettre hors de tutelle; et « aliéner »; cf. P. F. 67, 20, *émancipoti duobus modis intelleguntur : aut hi qui ex patris iure exierunt, aut hi qui aliorum fiunt domini, quorum utrumque fit*



mancipatione. M. L. 2856? — *remancipō* (Gaius, Fest.); *manoiolium* (tardif).

*Mancipium*, attesté depuis Plaute, est demeuré en provençal et dans les langues hispaniques avec le sens de « valet, garçon », M. L. 5284; *emancipāre* a pris en galicien et portugais le sens de « déteiler des bœufs ». M. L. 2856.

Pour *man-*, cf. *man-dō*, *man-tēle*, *man-suētus*; v. *manus*.

**manciola**, -ae f. : diminutif de *manus*, dans Laevius ap. Gell. 17, 7. M. L. 5283.

**maneus**, -a, -um : manchot, infirme de la main; cf., Dig. 21, 1, 12, *sciendum scaevam non esse morbosum praeterquam si imbecillitate dextrae validius sinistra utatur; sed hunc non scaevam, sed mancum esse dicimus*. Puis, plus généralement, « mutilé, estropié ». Attesté depuis Plt. Demeuré dans les langues romanes sous forme d'adjectif et dans le verbe dérivé du type it. *man-care* « manquer ». M. L. 5285; B. W. *manchot*; germanique : m. néerl. *manik*, ags. *bemancian*.

Le bret. *manc* « manchot » peut être emprunté au français.

*emancō*, -ās : rendre manchot (Labien. ap. Sen. Contr. 5, 33, 24); *mancaſter* (Gl.); *mancātus* (Lex Sal.); *dēmancō* (Greg. Tur.).

De \**man* + *ko-s*, avec un suffixe caractéristique des tares physiques; cf. *caecus* et *peccāre*?

**mandō**, -is, -dī, -sum, -ere : mâcher (*dē animālibus*); de là « manger gloutonnement, dévorer » et, à partir de Pline (28, 101, 212), « manger » (comme *mandūcō*).

Dérivés et composés : *mandō*, -ōnis m. : glouton (Lucil.); *mandibulum* n. (-bula f.) : mâchoire(s) (post-classique); *com-*, *prae-*, *re-*, *super-mandō* (tous tardifs); *mandūcus* m. (cf. *cadūcus*); *mandūcō*, -ōnis « le baffleur », personnage à la fois terrible et grotesque, sorte d'ogre, devenu bouffon d'atellane; cf. P. F. 115, 20, *manduci effigies in pompa antiquorum inter ceteras ridiculas formidolosaque ire solebat magnis malis et late dehiscens et ingeniem sonitum dentibus faciens, de qua Plautus ait* (Ru. 535) : « Quid si aliquo ad ludos me pro manduco loquem? — Quapropter? — Quia pol clare crepito dentibus ». De là *mandūcō*, -ās (*mandūcor*, Lucil., Afran., Pomp.) : « jouer des mâchoires », qui dans la langue populaire s'est substitué à *edō*, *esse*. Exemple d'une expression forte et imagée se substituant à une expression devenue abstraite et usée; en même temps de remplacement d'un verbe irrégulier par un verbe régulier. *Mandūcō*, d'abord uniquement chez les comiques ou les satiriques, apparaît à la fin de l'époque républicaine dans Varron, R. R. 3, 7, 9, et il a pénétré dans la langue de la bonne société : Auguste l'employait; cf. Suét., Aug. 76; il est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5292; B. W. *manger* (la péninsule hispanique a gardé *com-edō*, qui est expressif grâce à un préverbe et dont la forme a été normalisée, de manière à échapper à l'anomalie de *edō*, *esse*). Dérivés : *mandūcator*, M. L. 5293; -*tiō*, -*bilis* (tardif, trad. βρόστικός); *com-mandūcor* (Lucil.); *dē-*, *super-mandūcō* (tardifs).

A *mandō* se rattache l'adjectif *māsūcius*, glosé *edāx*, P. F. 123, 1, issu sans doute de \**ma(n)s-ūcius*, forme dé-

sidérative (l. *māsūcus*?), d'où provient *māsūcō*, -ās « mâcher » (Pelag.). Pour *mas(s)ō*, *mānsō* « mâcher », v. ce mot.

Mot expressif, à vocalisme radical *a*. Le rapport avec gr. μάθωσι : γνάθω (Hés.), μάσάμαι « je mâche », μαστᾶζω « je mâche », hom. μάσταξ « bouche » et « pâtée » et avec μέσασα : τὴν μεμασημένην τροφὴν (Hés.), μωσσόνειν μάσασθαι βραδέως (Hés.) est indéterminable. Cf. m. gall. *manat* et v. h. a. *ga-mindil* « lors »?

**mandō**, -ās, -āui, -ātum, -āre : confier (aliqui dāre), recommander à; donner mandat à, charger quelqu'un de; enjoinde à (= gr. ἐντέλλω); en particulier « charger quelqu'un d'annoncer » et « faire savoir » (époque impériale). Ancien (Enn.), usuel, classique. M. L. 5286.

Dérivés et composés : *mandātio*, -tor, -trix, -tōrius, -rium (= ἐντολή, -λογία); *mandātus*, -us (usité à l'ablatif, comme *iussū*, Cic.); *mandātum*; *mandātarius* (Dig.); *mandātēla* (Gaius, d'après *tūtele*); *mandātivus*, terme de grammaire (cf. *imperātivus*).

*amēndō* : éloigner, reléguer; *amēndātio*, joint par Cic., S. Rosc. 44, à *relēgātio*; *admandō* : mander près de soi (Not. Tir.); *commēndō*, composé d'aspect « déterminé » : recommander, confier (souvent joint à *crēdō*, *concrēdō*, *committō*); recommander quelqu'un, cf. Cic., Fam. 13, 54, *antea studioso commendabam Marcellum, d'où incommēndātus* (Ov.); quelquefois « commander » (par litote). A l'époque impériale, par affaiblissement de sens, « rappeler, invoquer, monter » (Tert.). Demeuré dans les langues romanes, surtout à avec le sens de « commander ». Cf. M. L. 2084, *commēndāre* (-*man-*); britt. *cymryn*.

*dēmandō* (premier exemple dans T.-L., surtout fréquent dans Suét.) : remettre, confier. Demeuré dans les langues romanes, où, sauf en roumain, il a pris le sens de « demander », M. L. 2547; *dēmandātio* « instruction, ordre » (depuis Tert.); *praemandō* : recommander, ordonner par avance; *remandō* (bas latin) : répéter une recommandation, notifier en réponse. Ces verbes ont, à leur tour, fourni des dérivés du type ordinaire, ainsi : *commēndātio*, -tor, -dābilis, -dāticius; *incommēndātus*. V. aussi M. L. 3023, \**exmandāre*. De *mandātum* : irl. *mandail*.

L'étymologie *man(um)dō* « mettre en main » convient bien au sens (cf. *mandāre* = *in manūs dare*, Plt., Men. 783) et trouve un appui dans les expressions grecques ἔγγειπός, ἐς χεῖρα τίθεσθαι, mais on attendrait \**mandere*, comme *uendere*, etc. Y a-t-il eu changement de conjugaison, comme dans *fođare* en face de *fođere*, etc., ou influence de *lēgāre*, *lēgātum*, de sens voisin? Il est difficile d'admettre que *mandāre* soit dû au souci d'éviter une homonymie avec *mandere*, et l'hypothèse d'un dénomatif tiré d'un adjectif composé \**man-do-s* est en l'air.

L'osque *a*, de même, *manafum* « mandāui », *a mānaffē* « mandāuit ». Pour le caractère rituel de certains mouvements faits avec la main, v. *manus* et les rapprochements germaniques; v. angl. *mund*, v. h. a. *munt* « main » et « protection » et irl. *montar*, *muinter* « épouse légitime » (celle qui est sous la main, c'est-à-dire sous la protection); v. d'Arbois de Jubainville, Rev. celt., 25, 2 sqq. †

**mandūcō** : v. *mandō*, -is.

**mānō** n. indéclinable (féminin à basse époque; cf. ital. *mane*) : matin; et adverbe « matin, de bon matin »; dans cette acception a un doublet archaïque *māni*, locatif-ablatif, cf. Plt., Amp. 253. Renforcé à basse époque par *dē* : *dēmāne* (Vulg.), demeuré dans les langues romanes avec le sens de « demain », M. L. 5294 et 2548; cf. aussi \**maneanā*, M. L. 5295. Panroman. Celtique : irl. *main*. *Māne* est le neutre de l'adjectif *mānis*, doublet de *mānus* « bon » (v. ces mots), qui, appliqué à l'expression du temps, s'est spécialisé dans le même sens que fr. « de bonne heure », all. *bei guter Zeit* : Varr., L. I. 6, 4, *diei principium mane... quod bonum antiqui dicebant manum, ad cuiusmodi religionem Graeci quoque, cum lumen affertur, solent dicere φῶς ἀγαθόν*. Cf. *mātūrus*, *Māiūta*, *mātūtinus*, qui a remplacé *māne* dans le sens de « matin », *Summānus*, sous *mānis*.

*Mānius* : surnom italique « *ab eo quod mane quis initio natus sit* », P. F. 135, 26; ou bien dérivé de \**mānis* (-*nus*) « bon »?

*mānicō*, -ās (latin de l'Église) : se lever matin = ὀρθόλο; conservé en roumain, M. L. 5301. Sans doute d'après *albicāre*, *rubicāre*. Tardif : *mānicātiō*.

**manēō**, -ēs, **mānsī**, **mānsūm**, -ēre (un ancien supin \**manium* est attesté indirectement par les formes d'itératifs archaïques *manō*, -ās « saepe manēre », F. 118, 1; *ommentāns* (Liu. Andr.) « saepe obmanēns », F. 208, 3; cf. *mertō*, *pultō*) : 1° rester (sens absolu), d'où « demeurer, séjourner » (cf. μένειν); 2° attendre (sens transitif). Ancien, usuel. M. L. 5296; B. W. *manoir*. Celtique : irl. *manér*, bret. *manout*?

Dérivés et composés : *mānsiō* : fait de rester ou de séjourner (Tér., Cic.); lieu de séjour (*pecorum mānsiō*; *mānsiō equōrum* = ἵπποστάσιον), halte, étape (époque impériale) et par suite, avec développement de sens concret (cf. *legiō*), « maison » (où l'on fait étape), *mānsiō habēns tria tecta* : τριστεγα (Gloss.). *Mānsiō* s'est conservé à la fois dans le sens de « étable, abri pour les troupeaux » et de « maison » (où il a, avec *casa*, supplanté *domus* et *aedēs*), cf. M. L. 5311; B. W. s. u., et a fourni de nombreux dérivés attestés directement ou par les langues romanes : \**mānsiōnāta*, M. L. 5313; \**mānsiōnāticius*, 5314; \**mānsiōnile*, 5316; *mānsiōnārius* « de passage », -*um coniugium*, Fulg.; subst. *mānsiōnārius* m. : *ostiārius*, qui *custodit aedem* (Gloss.), conservé dans les langues romanes avec le sens de « serviteur », M. L. 5312; *mānsiuncula* (Vulg.) : petite loge, chambre; *mānsor*, -ōris; *mānsōrius* (tous deux dans Aug.); cf. aussi M. L. 5322, \**mā(n)sūm*; 5323, *mā(n)sūra*; 5318, \**mā(n)suārius*; *mānsiō*, -ās (époque impériale, substitut de *manō*); *circum-*, *com-maneō* (= συμμένω, συνουκό), comme *commoror*; *immaneō* : rester dans (tardif et rare; calque de ἐμμένω); *intermaneō* : rester parmi (Luc.); *permaneō* : rester jusqu'au bout, M. L. 6417; *permānsiō* (Cic.); *remaneō* : rester en arrière, demeurer, M. L. 7194; *remānsiō* (Cic.), *remānsor* et *subremaneō*; *ēmaneō* : rester dehors, dépasser les limites d'une permission (terme de la langue militaire comme *remānsor*; de là *ēmānsor*, *ēmānsiō*). De *manēns*, la langue philosophique a tiré *manentia* (St Aug.) pour traduire μόνή, στάσις.

L'a n'est passé à *i* en aucun cas, grâce à quoi il n'y a pas eu conflit homonymique avec *ē-mineō*.

Il est douteux qu'il y ait eu un présent radical indo-européen, car gr. μένω « je reste » est isolé; le présent à redoublement μένω a une valeur « déterminée ». L'*ē* de *manēre* a peut-être son correspondant dans le parfait gr. μεμύνηκα; le latin a recouru à ce type faute d'avoir un présent radical ancien; *mānsum* a été fait sur *mānsī*, qui est évidemment secondaire. L'arménien a une forme en -*a*- (suffixe -*ā*-; et la racine a un degré long *ē*) : *mnam* « je reste ». En indo-iranien, il n'y a pas non plus de forme radicale simple; le védique a un impératif à redoublement *pari-mamandhi*; la racine existe aussi en iranien, et notamment dans persan *māndan* « rester »; av. *manaya* suppose \**mānaya*.

M. H. Pedersen, V. G. d. k. Spr. II 456, admet que v. irl. *anaid* « il reste » répondrait à skr. *aniti* « il respire »; cf. *animus*. Il est difficile, cependant, d'écarter le rapprochement avec lat. *manēre* et arm. *mnam* « je reste »; y aurait-il eu quelque contamination?

**Mānēs** (Dī), -ium m. : (Dieux) Manes. Le nom est généralement interprété comme le pluriel de l'adjectif *mānis* « les Dieux bons »; cf. Bücheler, C. E. 1164, 1, *Di Manes, manes sitis*, épithète par laquelle on désignait par euphémisme les esprits des morts, et spécialement des parents (*dī parentēs*). La notion des *Mānēs* s'étant obscurcie, *Dī mānēs* est devenu une sorte de cliché employé en parlant des morts, et même d'un seul individu : *Dis Manibus coniugis* n'a guère d'autre sens que « à la mémoire sacrée de mon épouse ». Par extension, *Mānēs* désigne aussi le séjour des morts, e. g. Vg., Ae. 4, 387, *haec Manes veniet mihi fama sub imos*. On le trouve dans Pline avec le sens de « cadavre ». Toutefois, Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 86, voit dans *Mānēs* un pluriel correspondant au singulier gr. μῆνυς.

Dérivés : *mānālis*? Pour la formation, cf. *finis/finālis*, *fūnis/fūnālis*, etc. Mais les anciens le dérivait aussi de *mānāre*, ce qui est plus vraisemblable; cf. le texte de Festus, p. 146, 174, et Varron ap. Non. 547, 17, cité sous *mānō*.

V. *mānia* et *mānis*.

**manḡō**, -ōnis m. (depuis Varr.) : trafiquant qui maquette sa marchandise; spécialement « marchand d'esclaves; polisseur de pierres précieuses ». M. L. 5298 a.

Dérivés : *manḡonicus*; *manḡonicō*, -ās; *manḡonium*. Cf. gr. μάγανον « tour de sorcellerie » (emprunté en latin dans le sens spécial de « machine de guerre, mangoneau »; cf. M. L. 5297 et v. h. a. *mange*, etc.), μάγανέω. Probablement terme de l'argot des trafiquants; cf. Boisacq, s. u., et T. Kleberg, *Eranos Löfstadt*, 1945, 277 sqq. Pour la forme, cf. *cerdō*, *latrō*.

**mānia**, **māniola** : *manias dicunt ficta quaedam ex farina in hominum figuras, quia turpes fiant, quas alii maniolas uocant. Manias autem, quas nutrices munitur paruolis pueris, esse laruas, i. e. manes, quos deos deasque putabant, quosque ab inferis ad superos emanare credebant. Sunt qui Maniam laruarum matrem auiamque putant*, P. F. 115, 13. De *Mānēs*?

**manica** : v. *manus*.

**manifestus** : v. *manifestus*.

**manipulus** (-plus), -i m. : 1<sup>o</sup> poignée, et spécialement poignée de tiges que le moissonneur prend de la main gauche pour la couper avec la main droite; gerbe, botte; 2<sup>o</sup> étendard, enseigne d'une compagnie, parce que, disait-on, sous Romulus c'était une botte de foin portée sur une pique; cf. Ov., F. 3, 116-118. Peut-être plaisanterie de la langue militaire, la hampe que tient le porte-étendard étant assimilée à une poignée qui emplit la main? En tout cas, comme *cohors*, terme emprunté à la langue rustique; 3<sup>o</sup> manipule, compagnie: *manipulus, exercitus minima manus quae unum sequitur signum*, Varr., L. L. 5, 88. *Manipulus*, dont la formation n'apparaissait pas, a été traité comme un diminutif de *manus*, d'où *manuculus, commanuculus* et peut être *manuciolum* (-lus, v. *manus*). Attesté depuis Plt. Les formes romanes remontent à *manupulus, manuculus*. M. L. 5306.

Dérivés et composés: *manipulō, -ās; manipulōsus; manipularis* (-plāris), -rius, et *com-manipulus, -lāris, -lō, -ōnis; manipulātum*. Cf. encore *manipellus*: pincée (Celse); touffe (de cheveux). M. L. 5305.

Composé de *manus* dont le second terme est obscur (cf. *pleō*?). Pour le sens, cf. corn. *manal* « gerbe » (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 493).

**mānis, -e; mānus, -a, -um**: bon. Adjectif archaïque conservé par Varron, L. L. 6, 4 (cité sous *māne*); cf. les références de Goetz-Schoell, ad loc., entre autres Macr. 1, 3, 13, *nam et Lanuini mane pro bono dicunt*. Les formes *\*manuus, \*manuis* (Fest. 132, 3; 133, 10 L.) sont sans doute corrompues. Les emplois substantivés de *mānis, -us*: *Mānēs* « les dieux Manes », *Māna* (*Geneta*) « Bonne Mère » (déesse des funérailles), *māne* « le matin », ont fait perdre le souvenir de sa valeur adjectivale; mais le composé *immānis* est demeuré, dont le premier sens est « méchant, cruel »; cf. Plt., Tri. 826 (*de Nuptuno*) *spurcificum, immanem, intolerandum, uesanum*; Cic., Verr. 2, 2, 21, 51, *hostis... nimis ferus et immanis*. Puis, par extension, « effroyable », et spécialement « effroyable par la taille, gigantesque, énorme »: Cic., Verr. 2, 3, 46, 110, *ingens immanisque praeda*, et confondu avec *immēnsus*. De *immānis* dérivent *immānitās, immāniter*; et, isolé, *immānēsco*, par contraste avec *mānsuēsco*.

*Summānus*: v. ce mot.  
Même racine *\*mā-* dans *mātūrus, mātūtus* (issus d'un substantif *\*mātus, -ūs* « bonté »; cf. osq. *Ma a t u s* « *Mātis* », dat. Plt.), comme l'indique P. F. 109, 4, *Matrem Matutam antiqui ob bonitatem appellabant, et maturum idoneum usui, et mane principium diei, et inferi di Manes, ut subpticiter boni appellati essent, et in Carmine Saliari Cerus Manus appellatur creator bonus*.

Les adjectifs signifiant « bon » diffèrent d'une langue à l'autre. De la même racine peut-être, le celtique a *irl. maith* « bon », etc. On n'ose faire état de gr. *ματτις, μέγας* (Hés.); mais cf. sans doute phryg. *Māvns; μαβλα; καβλά*.

**manna, -ae f.**: manne. Emprunt au gr. *μάννα* (cf. Pline 12, 62, *manna* « mica turis »), lui-même emprunté à l'hébreu et passé par l'intermédiaire de l'Église sous des formes savantes dans les langues romanes. M. L. 5307; en celtique: britt. *mann*, et en germanique: got. *manna*, etc.

**\*manniō, -is**: citer en justice. Mot germanique (Lex Sal.). Cf. *mallus*.

**\*man(n)isnauius, -i m.**: nom d'un magistrat (CIL V 3931). Origine et sens obscurs.

**mannus, -i m.**: poney, bidet. Mot d'origine étrangère, gaulois d'après Consentius, GLK V 364, mais plutôt illyrien, cf. G. Meyer, *Alban. Wörterb.*, 276, et dont la forme latine serait dialectale: *mannus*, de *\*mandus*; cf. messap. *Iuppiter Menzanus* (auquel on sacrifiait des chevaux), alb. *mes* « mulet »; cf. M. L. 5289, *\*mandius*. Attesté depuis Lucrèce.

Dérivé: *mannulus*. Cf. *blennus* et *blendius*.

**mānō, -ās, -āui, -ātum, -āre**: emploi absolu (le plus fréquent) et transitif, « couler en gouttes, dégoutter, suinter » et « laisser suinter, distiller »; *manare dicitur cum umor ex integro, sed non solido nimis per minimas suas partes erumpit*, P. F. 115, 1. Puis « s'écouler, se répandre (sens physique et moral); émaner de, découler de ». Ancien (Enn.), usuel, classique; mais assez rare, sauf dans la langue poétique, à l'époque impériale. Non populaire.

Dérivés et composés: *mānālis* adj.: *manalem fontem dici pro eo quod aqua ex eo semper manat*, P. F. 115, 4; rattaché secondairement à *Mānēs*, comme on le voit par la suite de la glose: *manalem lapidem putabant esse ostium Orci, per quod animae inferorum ad superos manarent, qui dicuntur Manes. Manalem uocabant lapidem etiam petram quandam, quae erat extra portam Capenam iuxta aedem Martis, quam cum propter nimiam siccitatem in Urbem pertraherent, insequeretur pluuia statim, eumque, quod aquas manaret, manalem lapidem dicere*, P. F. 115, 6 sqq. Mais l'explication par *Mānēs* semble être une étymologie populaire; *mānābilis* (Lucr.); *mānātiō* (Frontin); *manāmen* (Auson.); *dē, dī-mānō* (d'après *dē, difluō*); *ēmānō* (surtout au sens moral, fréquent dans Cic.): découler de, émaner, se répandre; *ēmānāiō* (tardif); *intermānō* (Chalc.); *permānō* (usuel, classique); *permānāter* (Lucr.); *mānāscō; permānāscō, -is* (Plt.); *prēmānō* (Claud. Mamert.); *remānō*: couler en arrière (Enn., Lucr.); *summānō, -ās*: couler par dessous, arroser (mis en jeu de mots avec *Summānus*, Plt., Cu. 416). — Faut-il y rattacher *aguāe mānāle*, variante de *aguāe manile?*, Varr. ap. Non. 547, 7: *urceolum aquae manale uocamus, quod eo aqua in trulleum effundatur. Unde manālis lapis appellatur in pontificalibus libris, qui tunc mouetur cum pluuia exoptantur; ita apud antiquissimos manale sacrum uocari quis non nouerit?*

*Mānāre* et *mānālis* semblent dérivés d'un substantif non attesté qui serait apparenté à *irl. mōin*, gall. *mann* « marais, tourbe »; l'élément *-n-* après *-a-* est nécessairement suffixal; v. angl. *mōr*, v. h. a. *muor* « marais » sont plutôt du groupe de lat. *mare*.

**mānsuēs, -ētis et mānsuētus, -a, -um**: *mansuetum ad manum uenire suetum*, P. F. 117, 35: apprivoisé, domestiqué, dompté. Ancien, usuel. M. L. 5321. V. *suēsco*.

*Mānsuēs* est ancien, avec le second élément du composé sous la forme athématique (cf. *compos, locuplēs,*

*antistēs*, etc.); *mānsuētus* est refait sur *suētus* comme *inquiētus* sur *quētus*, à côté de *inquiēs*. Sur *mānsuēs* a été bâti un accusatif *mānsuem* (cf. *requiem* et *quietem*). C'est sur l'adjectif qu'a été créé *mānsuēsco, -is, -suēui* « s'habituer à la main, s'apprivoiser »; Plaute et Térence ne connaissent que *mānsuēs, mānsuētus*; les formes personnelles de *mānsuēsco* n'apparaissent qu'à partir de Varron.

Autres dérivés: *mānsuētūdō* f.: domptage (rare); douceur, mansuétude (sens ordinaire) = *ἐπιείκεια*, appellation de l'empereur (IV<sup>e</sup> siècle); *mānsuēfatiō, -fiō*, remplacé à basse époque par *mānsuētō, -ās* (Vulg.), M. L. 5319; *mānsuētāria*: dompteur (bas latin); *immānsuētus* (époque impériale; d'après *ἀνήμερος?*). Cf. aussi *\*mānsuētinus* « matin », M. L. 5320; *\*ma(n)sus*, M. L. 5324 (avec influence de *maneō, mānsus*).

Pour la forme *man-*, cf. *man-tēle* et v. sous *manus*.

**mantēle, mantile, -is; mantēlum, -lium, -īn**: essuie-mains. La forme est mal fixée: *mantelum* (gén. pl. *mantelōrum* dans Festus 118, 16) est dans Lucilius 1206 (l'abl. pl. *mantēlis* des Acta Aru. a. 218 a 14 est peu probant); la forme usuelle est *mantēle*, pl. *mantēlia*, v. Thes. s. u.; le *mantēlium* « *ubi manus terguntur* » de Varron, L. L. 6, 85, est sans doute tiré du pluriel *mantēlia*.

*Mantēlum* peut représenter *\*man-terg-s-lom*, *mantēle* le neutre d'un adjectif *\*man-terg-s-lis*. On trouve aussi dans les gloses *mantela* et *mantile*, *mantilia*, formes qui peuvent être dues à l'influence des mots en *-ilis* ou, plutôt, à la confusion qui s'est produite entre *ē* et *i*. A basse époque, *mantēle*, spécialisé dans le sens de « nappe » a été remplacé dans le sens de « essuie-mains » par *manutergium*. M. L. 5325.

L'ombrien a *mantra hklm* (de *man-īg-īlom?*). Pour *man-*, v. sous *manus*. Cf. *malluulium*.

**mantellum, -īn**: manteau, couverture. Plt., Cap. 520, 521. A basse époque apparaît une forme *mantus*, ainsi définie par Isid., Or. 19, 24, 15, *mantum Hispani uocant, quod manus tegat tantum* (étymologie populaire): *est enim breue amictum, qui est sans doute une dérivation rétrograde de mantellum*, comme le suppose J. B. Hofmann. Dérivés de *mantus*: *mantuēlis* (*chlamys*); *mantuātus* « *ornamentum militare, i. e. paludatus* » (Gl.), rares et tardifs. Panroman, sauf romein. M. L. 5326 et 5328; germanique: v. angl. *mentel*, etc.; irl. *matal*, etc. V. B. W. *mante, manteau*.

**\*mantia, -mē**: mûre. Mot dace (Ps.-Ap.).

**mantica, -ae f.**: poche, sac (qu'on porte sur le dos), besace, bissac.

Dérivés: *mantilica; manticular, -āris* (archaïque); *manticularum usus pauperibus in nummis recondenādis etiam nostro saeculo fuit. Vnde manticulari dicebantur, qui furandi gratia mantilicas attemptabant. Inde poetae pro dolose quid agendo usi sunt eo uerbo*, P. F. 118, 3; *manticulātō, -tor, -rius*.

Rapproché par les anciens de *manus*, comme le montre la glose: *manticularia dicuntur ea quae frequenter in usu habentur, et quasi manu tractantur...*, P. F. 119, 4. Peut-être mot d'emprunt, cf. *mantum, mantellum*, de caractère populaire. Attesté depuis Catulle. Répandu dans les langues romanes. M. L. 5327 et 5327 a.

**mantisa (māntissa), -ae f.**: supplément. Mot étrusque d'après P. F. 119, 9, *additamentum dicitur lingua Tusca, quod ponderi adicitur, sed deterius et quod sine usu est. Lucilius* (1208): « *mantisa obsonia uincit* ». Sans doute mot populaire; figure seulement dans Lucilius et Pétrone. Dans Lucilius, par opposition à *obsonia*, semble désigner quelque chose comme la « réjouissance » de nos bouchers, comme le suggère M. Niedermann.

**mantiscinor**: hybride plaisamment tiré de gr. *μάντις*, par Plaute, Cap. 896, sur le modèle de *uaticinor*; cf. aussi Donat, in Ter., Eun. 258 (*manticinor*).

**mantō**: v. *maneō*.

**Manturna, -ae f.**: déesse d'origine étrusque, comme le dieu *Mantus* (Serv. ad Aen. 10, 199); cf. pour le suffixe *Sāturnus, Iuturna*; étr. *mantrns* = *\*Manturnus*. Rattaché par l'étymologie populaire à *mantum*, de *maneō*, et invoquée *ut maneat noua nupta cum uiro* (Varr. ap. Aug., Ciu. D. 6, 9).

**manus**: v. *mantellum*.

**manus**: v. *manus*.

**manubiae (mani-), -ārum f. pl.**: 1<sup>o</sup> proprement « ce qu'on tient en main », et spécialement, dans la langue augurale, la foudre de Jupiter, dont Festus, p. 114, 5, distingue trois sortes; 2<sup>o</sup> le plus souvent « argent obtenu de la vente du butin (*praeda*) pris à l'ennemi »; cf. Favorinus ap. Gell. 13, 24, 22, et May-Becker, *Præcis*, p. 117; fréquemment confondu avec *praeda, spolia*. Ancien (Naev.), classique.

Dérivé: *manubiālis*.

**manubrium (mani-), -īn**: poignée, manche. Ancien (Plt.). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 5333. Remplacé par *manica, manicum*, terme de la langue rustique; cf. CGL V 115, 17.

Dérivés: *manubiātus; manubriolum*, tous deux d'époque impériale.

V. *manus*. Formation obscure.

**manifestus (mani-), -a, -um**: expliqué par les Latins comme signifiant « pris à la main », par suite « pris sur le fait »; *fūr manifestus* (Lex XII Tab.); *manifestum furtum est quod deprehenditur dum fit*, Masur. ap. Gell. 11, 18, 11; *manifestus mendāciū, sceleris* « pris en flagrant délit de mensonge, de crime »; *teneor manifesto miser*, Plt., Tri. 911; d'où « que l'on peut saisir (sens moral); manifeste, évident ». Ancien, usuel et classique. Adverbes: *manifestō* et *manifestē* (tardif), *manifestim* (Cass. Fel., d'après *confestim*).

Dérivés: *manifestō, -ās* (latin impérial) et ses dérivés (*manifestātiō* = *δῆλωσις*, Ital.), conservé en v. esp. et portug., M. L. 5304; *manifestārius* (synonyme anté- et postclassique de *manifestus*; cf. *primārius*, en face de *primus*, etc.).

Cf. *in-festus*? Si le premier élément est bien le nom de la « main », la formation est étrange en face de *man-ceps* ou de *manūmissus*. L'abrégement de *manū-* en *manū-*, dû à l'action de la loi des mots iambiques, que suppose M. Leumann, *Lat. Gr.*<sup>5</sup>, p. 248, est peu vraisemblable en cette position; second élément d'origine obscure.



**manus**, -ūs f. (employé surtout au pluriel) : main, partie du corps humain ; symbole de la force et de l'autorité maritale du *uir* sur la femme, *mulier* ; de la puissance du *pater familiās* ; et instrument de lutte ou de travail ; de là, les expressions juridiques, militaires ou techniques : 1° in *manū esse*, *manūs inieciō*, *manū mittere*, le composé *manceps* (cette valeur juridique se retrouve en irlandais et en germanique ; cf. *rēctus*) ; 2° *manum cōserere*, *uenire ad manūs* (*manum*), *dare manūs* « se rendre », *ēminus*, *comminus* ; 3° *manū sata*, *urbis manū mūnitiissima* (opposé à *nātūrā*) ; *Praxitelis manus* ; *manupretium* (ū?, cf. Plt., Men. 544) « main-d'œuvre, salaire » ; « façon » (d'un ouvrage, par opposition à « *rēs* » « matière », cf. Dig. 50, 16, 13). Sert à distinguer les deux côtés du corps : *laeuā*, *dextrā manū*. Désigne un objet ressemblant à une main : *manus ferrea* = *χειρ σιδερά*, et a servi souvent à traduire des expressions techniques du grec avec *χειρ*.

De l'expression *seruus ā manū* (comme *ā litteris*) a été tiré *āmanuēnsis* « secrétaire » (Suét.), d'où ont été extraits à basse époque *manuēnsis* « πρόχειρον » (Gl.) et *admanuēnsis* (Cassian.).

*Manus*, en tant que synonyme de *uīs*, *uīrēs*, s'est employé comme lui pour désigner, dans la langue militaire, des « forces », c'est-à-dire des troupes. Ce n'est pas, comme on l'enseigne, du sens de « poignée d'hommes » qu'il faut partir : il n'y a pas dans cet emploi de *manus* d'idée diminutive ; cf. Cés., BG 5, 27, *magnam manum conducere* ; T.-L. 30, 7, 10, *Hasdrubalem proedem condue cum manu haudquaquam contentenda*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5339. Britt. man.

Dérivés et composés : *manicæ* f. pl. (= *χειρά* ; singulier rare) : manches, brassards, manchets, mitaines ; grappin ; menottes. De là : *manicarius*, CIL VI 631 : gladiateur muni de *manicæ*? ; *maniciatus* : muni de manches ; *manicula* : manche de charrie. Cf. M. L. 5300, *manica* (passé en celtique : irl. *manic*, *muinchille*, gall. *maneg* ; germanique : v. h. a. *menihha*, et en alb. *mēngg*) ; 5303 a, *manicus* ; 5303, *manicula* ; 5302 a, *\*manicella*. Pour la forme, cf. *pedica* ; diminutif *manciola* (Laev.) « menotte » ; *manua* f. (latin impérial) : poignée, M. L. 5329, 5330 ; *manuālis* : que la main peut tenir, manuel, maniable, M. L. 5331 ; *manuāle* n. : étui de livre, manuel ; *manuārius*, même sens que *manuālis*, M. L. 5332 ; substantif (populaire, argot?) ; *manuārius* « voleur » (cf. *manuor*, -*aris* : *Laberius in mimis scripsit manuatus est pro furatus est*, Gell. 16, 7, 2) ; *manūtus* : *magnas manus habens* (Gloss.), cf. *cornūtus* ; *manuātus* (bas latin) : muni de mains ; *manucium* (*mani-*) n. : gant (Gloss.) ; M. L. 5333 a, *\*manuciare* ; *manuciolus* (cf. toutefois *manipulus*) : petite poignée, bottillon, bouchon de paille, M. L. 5334 ; *manulea* (*manuleus*) : manche de vêtement, manche de catapulte. Dérivés : *manuleārius* ; *manuleātus* (Plt.). Cf. encore *manipulus*, *manifestus*, etc., et les composés en *man-*, *mal-*, *manceps*, etc. ; *malluuiæ*, et ceux, récents, en *manu-*, *manūfactilis* (St Jér.), *manuinspez* = *χειροκόπιος*, *manutigium* (Gael. Aur. = *χειροφύλα*), *manifolium* : personnalité, etc. ; v. aussi M. L. 5335, *manum leuāre* ; 5336, *manu operāre* ; 5337, *manu parāre* ; 5338, *manu pastus* ; 5340, *manutenēre* ; 5299 a, *\*manibella* ; *comminus* : Vég., Mil. 3, 23, *comminus*, *hoc est manu ad*

*manum*, *pugnatur*. Terme de la langue militaire ; c'est surtout pour désigner une lutte où l'on est aux prises que l'adverbe est employé (cf. gr. ἐν χειρὶ). Le sens de « près » est dérivé, de même celui de « aussitôt » que Servius, ad G. 1, 104, affirme être en usage dans la Gaule cisalpine. V. Brugmann, IF 27, 243 ; *emiriquisq; telis pugnabatur*, Cés., BG 1, 26, 1. Puis doute d'anciens adjectifs composés dont le nominatif est demeuré comme adverbe invariable.

*Manus* figure encore comme second terme de composé dans *anguimanus* (Lucret.) « à la trompe semblable à un serpent » ; *ūni-*, *quadri-*, *centi-manus* (= *εκατόχειρ*, Hor., Ov.) ; Lucrèce, Horace, Ovide déclinent *angui-*, *centimanus*, -ūs, à l'imitation des composés grecs en -*χειρ* ; les autres formes sont déclinées comme les adjectifs de la seconde déclinaison.

Les noms de la « main » diffèrent suivant les langues. De même que les types de skr. *hāstah* et de gr. *χείρ* (v. *hortus*) ont des correspondants seulement dans deux aires dialectales étroites (v. cependant *praesto*), lat. *manus* n'a de correspondants que dans les dialectes occidentaux. Le mot est italique, en partie thème en -*u* comme en latin : ombr. *manu* v-e « in manū », en partie thème en -*i* : osq. *manim* « manum », en partie thème consonantique : ombr. *man f* (accusatif pluriel). L'ablatif ombr. *mani* « manū » est ambigu, parce que les thèmes ombriens en -*u* ont tous l'ablatif en -*i*. Le thème *man-* se retrouve dans lat. *mancus*, *man-cep*, *man-dō*, *man-suētus*, *man-tēle*, *malluuiæ*. En ombrien, on a *mani nertru* « manū sinistrā » au masculin. Hors de l'italique, cf. v. isl. *mund* (féminin) « main » et *mundr* (masculin) « droit de tutelle qu'on a sur la fiancée grâce au prix payé », v. angl. *mund*, v. h. a. *munt* « main » et « tutelle, protection » (noter le sens juridique, à rapprocher de *manceps*, *mancipium* ; sur irl. *montar*, v. sous *mando*), il y a ici le thème consonantique \**ma-* élargi par un suffixe. Le type en -*u* de *manus* rappelle celui de got. *handus*. — Le nom de la « main » est, en général, féminin (le genre masculin de skr. *hāstah* est secondaire). — En celtique, on a le dérivé corn. *manal* « gerbe » ; pour le sens, cf. *manipulus*. Cf. aussi gr. *μῆρη* « main »?

**mānus**, -a, -um : v. *mānis*.

**mapālia**, -ium n. pl. : *aedificia Numidarum agrestium, quae mapalia illi uocant, oblonga, incuruis lateribus tecta, quasi nauium carinae sunt*, Sall., Iu. 18, 8. Mot numide ou punique. Cf. *māgālia*.

**mappa**, -ae f. : serviette ; étoffe qu'on jetait dans le cirque pour donner le signal des jeux. Attesté depuis Caton, Agr. 11, 5 ; punique d'après Quint. 1, 5, 57. M. L. 5342, avec une forme dissimulée *nappa* ; cf. *mespila*. Dérivés : *mappula*, *map(p)ella*. Cf. *matia*.

**marceō**, -ēs, -ēre : être fané, flétri (propre et figuré), languir. Attesté depuis Lucrèce ; rare en prose. M. L. 5345.

Dérivés et composés (tous de l'époque impériale) : *marcor*, -ōris m. ; *marcidus* (cf. *languidus*), M. L. 5346 ; *marcidulus* ; *marciūtō* ; *commarceō* ; *marcidat*, *τήρα*, *τήρεται* (Gloss.) ; *marcēsō*, -is et ses composés *com-*,

*dō-*, *ē-*, *per-marcēsō* ; *marculentus* (Fulg.), comme *macilentus* ; *immarcēsibilis* (langue ecclésiastique) = gr. *ἀμαρῆτος* ; *immarcibilis*, d'où *marcēsibilis* ; *marciūtō* (Gl., cf. *languiūtō*).

Terme expressif à vocalisme radical *a*. On rapproche lit. *mūkti* « s'amollir », *markyti* « rouir (le chanvre) ». V. Berneker, Slav. et. Wört., II, 79, sous *morky*, et Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 163. Cf. *fracēs* et peut-être *murcus*.

**marcus**, -ī m. : marteau, « *malleus maior* », Isid., Or. 19, 7, 2.

Dérivé : *marculus*. On trouve aussi *martulus*, *martellus*, *martiolus*. *Martellus* est la forme la plus représentée dans les langues romanes. M. L. 5379 ; B. W. s. u. ; et en celtique : britt. *morthol*, etc., *marcus*, *marculus* survivent à peine. M. L. 5347, 5348. La seule forme usitée en latin est *martulus*, *marculus* (attestée depuis Lucilius) ; *marcus* n'est attesté que par Festus, *marculus*, *deminutium a Marco*, P. F. 112, 23, et par Isidore.

D'après M. Niedermann, *Essais*, 32, et IF 15, 109, il faudrait partir de *martulus*, qui serait issu de \**mal-ilo* et s'apparenterait à *malleus* ; sur *marculus* interprété comme un diminutif aurait été rebâti *marcus* (cf. *mantellum*).

**Mārēs**, -ī : v. *Mars*.

**\*marcus**, -ī m. : cépage, vigne. Gaulois d'après Colum. 3, 2, 126.

**mare**, -is n. (le thème consonantique \**mar-* attesté par l'ablatif *mare* (Lucret.) et le génitif pluriel archaïque *marum* (Naev.) est sans doute secondaire) : mer. Usité de tout temps. Panroman, avec des formes féminines issues de *maris* f., v. Thes. VIII 377, 55 sqq., influence de *terra*? M. L. 5349.

Dérivés et composés : *marinus* : marin, M. L. 5359, et *permarinus* (T.-L. d'après *peregrinus*) ; *semi-*, *trans-* *marinus* ; *maritūmus* (-*tumus*) : maritime, M. L. 5362 ; *mariambul* (St Aug.) ; *bimaris* (= *διθάλαστος*) ; *maritiēnsis* (Grom., comme *forēnsis*).

*Mare* est le terme courant ; les emprunts grecs *pelagus*, *pontus* appartiennent à la langue poétique, comme *aequor* ; de même, l'emploi de *sāl*, *sale* dans le sens de « mer » est imité du grec ; v. aussi *aequor* et *salus*, *salum*.

Ancien thème consonantique dont il y a des dérivés depuis le slave jusqu'à l'italique. Presque partout vocalisme *o* : irl. *muir* (génit. *mora*), gall. *mor* « mer » (gaul. *Are-morici* « gens qui vivent près de la mer »), got. *ma-rei* (et *mari-sauvis*), v. sl. *morje*, lit. *mārēs* (avec une nuance de sens commandée par le caractère de la mer en pays lituanien). Le vocalisme zéro de lat. *mare* n'est pas attesté hors du latin. Il n'y a pas trace du mot en sanskrit, en grec et en arménien. Cf. *mānāre*.

**\*marga**, -ae f. : marne. Mot gaulois d'après Plin. 17, 42 (cf. *acaunu-* (-*no-*), *gliso-marga*). M. L. 5351 et 5354, *margila* ; v. h. a. *mergil*.

**margarita**, -ae (-*tum* n.) f. : perle. Emprunt au gr. masculin *μαργαρίτης*, lui-même emprunté à l'Inde, latinisé (Varr., Cic.) ; pour le changement de genre, cf. *aropta*.

Dérivés : *margaritiō* (Inscr., cf. *ūniō*) ; *margaritarius*, -*tus* ; *margaritiifer*. M. L. 5351 a ; got. *marikreitus* ; celtique : irl. *margareū*, britt. *myrierid*.

**\*margella** : *κορδάλλον* (Gloss.). M. L. 5353.

**margō**, -inis f. et m. : bord, marge. Ancien (*Lex Puteol.*), usuel. M. L. 5355 ; irl. *margan*.

Dérivé : *marginō*, -ās (langue impériale), d'où *ēmarginō*. Cf. aussi M. L. 5352, *\*margella*.

Dérivé en -*n* d'un thème dont le germanique a un dérivé en -*a* : got. *marka* « frontière », etc. D'autre part, le persan a *marz* « pays frontière ». Le vocalisme *a* est celui d'un terme technique et, en effet, le mot n'appartient à aucune racine connue. Le celtique offre un mot qui semble apparenté, mais dont la structure est différente : irl. *mruig* « pays frontière, pays » ; gaul. *brogae Galli agrum dicunt*, Schol. Iuu. 8, 234 ; cf. *Allobroges*.

**marisca** (*ficus*) : variété de figue ; *mariscus iuncus* : grand jonc (Plin.). Origine inconnue. M. L. 3560.

**\*marisca** : *coenum* (Gloss.). Latinisation d'un mot germanique ; cf. all. *mersch*.

**\*mariscalus** : « agāsō » (Gloss., Lex. Sal.). Germ. V. B. W. *marēchal*.

**\*marisopa** : nom d'un poisson dans Polem. Silu. Tardif, non latin.

**maritus**, -a, -um : marié, accouplé ; **marītus**, -ī m. : mari.

Comme adjectif, le mot se rencontre d'abord dans la langue de l'agriculture, Cat., Agr. 32, 2, *arbores facito uti bene maritae sint* (cf. Col. 11, 2, 79, *ulmi uitibus maritatur* ; 4, 1, 6, *maritandae arbores*) ; c'est seulement dans la langue poétique impériale que *marītus* a le sens de « nuptial, conjugal », e. g. Prop. 3, 19, 16, *Luno sacris quae praesidet alta maritus* ; Ov., Pont. 3, 1, 73, *socialis amor, foedusque maritum*. L'emploi le plus fréquent est celui de *marītus*, substantif masculin « mari », qui se dit aussi des animaux ; cf. Colum. 7, 6, 4 ; 8, 5 ; Vg., G. 3, 125, *quem legere ducem et pecori dixere maritum*. Dans Plaute, *marītus* s'oppose à *caelebs*, Mer. 1018 ; le terme par lequel il désigne le mari est *uir*. M. L. 5363. *Marita* « femme, épouse » n'apparaît qu'à l'époque impériale.

Dérivés et composés : *marītō*, -ās, M. L. 5361 ; *marītālis* (époque impériale) ; *ūnimarita*, CIL VI 30428, cf. *ūniuirā* (époque impériale) ; *bi-*, *com-marītus*. Le rapport, vrai ou faux, établi par les Latins avec *mās* apparaît dans des emplois comme Varr., R. R. 2, 10, 11, *tunc dicuntur catulire, i. e. ostendere se uelle maritari* ; Col. 8, 2, 12, *quae (feminae) ternae singulis (maribus) maritantur*.

L'hypothèse suivant laquelle *marītus* se décomposerait en \**marī-to-* « pourvu de famille » est arbitraire, puisque \**marī* n'est attesté d'aucune autre manière. Ce \**marī* serait apparenté à lit. *marī* « jeune fille » (cf. Wackernagel, IF 31, 255), gr. *μαίραξ* « fille, garçon », skr. *māryah* « jeune homme », et surtout avec gall. *merch* « fille », lit. *mergā* « jeune fille ». La spécialisation dans le sens de « mari » semble indiquer une influence secondaire de *mās*, bien que les deux mots

n'aient rien de commun à l'origine. Pour la formation, cf. *certuus*.

**Marmor** : v. *Mārs*.

**marmor**, **-oris** n. : marbre; et objet de marbre (statue, etc.) ou qui a la dureté ou la blancheur du marbre, en particulier la surface blanche d'écumé de la mer (poétique). Ancien (Enn.), usuel. Panroman. M. L. 5368; irl. *marmur*; germanique : v. h. a. *marmul*, *murul*.

Dérivés : *marmoreus*; *marmorōsus*; *marmorārius*; *marmorātus*, d'où *marmorō*, *-ās* (tardif); *marmorātiō*; *marmusculum* (d'après *arbusculum*). Emprunt au gr. *μάρμαρος*; le changement de genre est dû à ce que les noms de matériaux et de métaux sont neutres en latin; cf. *ebur*, *aurum*, *argentum*, *aes*, etc. Finale en *-or*, d'après *aquor*, \**ebor*, \**rōbor* (gén. *eboris*, *rōboris*) et inversement *marmur*; cf. Quint. I, 6, 23, d'après *ebur*.

**marō**, **-ōnis** m. : nom d'un magistrat municipal, ombrien et étrusque, attesté épigraphiquement, CIL XI 5390 : *Post. Mimesius C. f., T. Mimesius Sert. f. ... marones murum... faciundum coirauere*. — L'ombrien a, en outre, un dérivé désignant « la charge de *marō* », correspondant au type latin *magistrātus*, *marōnātus*; cf. Vetter, *Hdb.*, n° 233 et 236 — *Marō* est également usité comme cognomen.

Mot étrusque : *maru*, qui pas plus que l'osque *meddix* n'a pénétré en latin proprement dit.

**marra**, **-ae** f. : sorte de houe à large tête. Époque impériale (Colum.); sans doute mot d'emprunt? Le gr. *μαρρόν* *ἐργαλείον σιδηροῦν* (Hes.) provient peut-être du latin. Assyr. *marru*. M. L. 5370.

\***marrugina** (lire *marrūcina*)? : εἶδος παιδιούρου (ἐστὶ δὲ ἀκωνίδες δένδρον (Gloss.). Sans doute épithète tirée du nom propre *Marrucini* : *-a ficus*, etc.

**marruuium** (*marrubium*, *mar(r)ubius*, *mar(r)ubio*, *marubis*, Gloss.), **-i** n. : marrube noir ou blanc (Pline, Col.). M. L. 5376. Sans étymologie.

**Mārs**, **-tis** m. : Mars, ancienne divinité italique, qui a été identifiée avec le dieu grec de la guerre, Arès. Le nom panitalique a des formes simples ou à redoublement : 1° *Māuors*, forme ancienne conservée en poésie (Lucr., Vg.), contractée en *Maurus*, CIL I<sup>2</sup> 49 (inscr. de Tusculum), puis *Mārs*, forme généralisée; 2° *Marmar* (Carm. Aru.), cf. osque *Mamers*, issue par dissimilation de \**Marmart-s*; cf. *Mamercus* : *praenomen... Oscum ab eo quod hi Martem Mamertem dicunt*, F. 116, 2; *Māmertini*, ap. F. 150, 4 sqq.

Dérivés de *Mārs* :

*Mārcus*, prénom et surnom romain, issu de \**Mārti-co-s* comme *Māmercus* de \**Māmertico-s*; l'*ā* est assuré par la graphie *Maarcus*, osq. *Maarcos* à côté de *Markas*. De *Marcus* sont formés : *Marcus*, *-cia*, *-ciānus*, *-culus*, *-cellus*, *-linus*, *-liānus*; *marciātum*? « sorte d'onguent » (tardif); *Marcipor* (cf. *Quintipor*, *Caipor*, cités par Festus 306, 17 sqq.), qu'on interprète par *Marci puer*, mais le second élément est obscur.

*Mārtius* (*Māurtius*, poétique) « de Mars » : *M. mēnsis* « mois de Mars », originellement le premier de l'année romaine, conservé dans les langues romanes, M. L.

5383, et de là passé en germanique : v. h. a. *mārc*, « März », etc., comme le groupe *Mārtis diēs* a fourni nom du « mardi » dans les langues romanes, M. L. 5383 et en celtique : irl. *mairt*, etc.

*Mārsi*, forme dialectale issue de *Mārtiū* > \**Mārtiū*. Les Marse passant pour pratiquer la sorcellerie, *mārsus*, *mārsiō* ont servi à désigner des sorciers, en particulier des charmeurs de serpents : cf. *mārsus*, *ἐπιθεδιδόκτις*, *incantator serpentium* (Gloss.). *Mārtialis*, *siānus*, *-iēnsis*, *-tīnus*; *Mā(r)spiter*; *Mārticola*, *-gena*. Pas d'étymologie indo-européenne; v. Ernout, *Philologica* II, p. 211 sqq.

**marsuppium** (*marsūpium*, *marsi-*), **-īn** : poche, bourse. Emprunt au gr. *μαρσούπιον* attesté depuis Plaute. Le mot grec lui-même doit être un emprunt.

Dérivé : *massipiārius* « pick-pocket » (Not. Tir.)

Thes. s. u.

\***martēnsis lacertus** : poisson inconnu (Marcel.)

\***martisia** : *in mortario ex pisce fiunt*, Isid. 20, 2, 29. Inexpliqué.

**martulus** : v. *marcus*.

**martyr**, **-ris** m. : témoin, martyr. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. *μάρτυρ* (-της), latinisé; d'où *martyra* f. (et *martyrus*), *martyriarius*, *martyr(i)alis*, *martyrium* (= *μαρτύριον*), *martyriō* (cf. *baptizō*), \**martyretum*, fr. *Marterey*, etc. M. L. 5385-5386 a. Celtique : irl. *martir*, *marire*, etc.; v. h. a. *martyra*, etc.

\***marīca** : mot de glossaire, traduit par le v. angl. *snegl* (all. mod. *Schnecke*), CGL V 372, 23, et conservé dans des dialectes italiens. M. L. 5387. Étymologie et origine inconnues.

**mās**, **māris** (gén. pl. *marium*; un n. *mare* est attesté à basse époque) adj. et subst. : mâle (opposé à *fēmina* comme *ἀρσὴν* à *θηλυκή*). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *masculus* (*masculus*, et *masculi* blâmé par l'Appendix Probi, cf. Thes. VIII 426, 79), adjectif et aussi substantif (pour remplacer le monosyllabe trop bref); cf. Plt., Ci. 705, *bona femina et malus masculus uolunt te*, M. L. 5392; irl. *mascul*, etc. L'emploi substantif a déterminé la création de l'adjectif *masculinus* (d'après *fēmininus*), qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale et qui en grammaire traduit le gr. *ἀρσενικός*; *masculēsō*, *-is* (Plin.); *masculētum* (id.); *masculātus* (Apul., d'après *uirātus*, qui est dans Varron; u. *uir*); *com-*, *-ē-masculi* (Apul., cf. *euirō* plus ancien); *sēmīnās* (Varr. = *ἡμιανδρός*); *masculofēminia* = *ἀρεσνόθηλος* (Iren.); *masculāris* (Mar. Victor., comme *fēminālis*).

On voit mal comment *nāritus* serait parent, à l'origine, de *mās*.

Les formes *mās* et *masculus* indiquent un radical *mas-* qui n'a, hors du latin, aucun correspondant. L'ancien nom du « mâle » a pris un sens particulier; v. *uerris*.

\***mascarpīō**, **-ōnis** m. : *ξ. λ.* dans Pét., Sat. 134, 5, interprété généralement comme synonyme de *masturbātor*; sert aussi de nom propre, CIL XII 5876; Greg. T., Vit. patr. 16, 4. Sens obscur.

**massa**, **-ae** f. : masse, pâte; puis toute espèce d'objet

qui forme un bloc, un lingot. M. L. 5396; irl. *mās*, « März », etc., comme le groupe *Mārtis diēs* a fourni nom du « mardi » dans les langues romanes, M. L. 5383 et en celtique : irl. *mairt*, etc.

\***massaris**, **-is** f. : fleur de vigne sauvage. Mot étranger, sans doute africain, cité par Plin. 12, 133.

\***mas(s)ō**, **-ās** (*mānsō*) : mâcher. Mot uniquement dans Theod. Prisc. (I<sup>ve</sup>-I<sup>ve</sup> siècles ap. J.-C.), où il traduit le gr. *μασάσθαι*. La date et l'emploi du mot inclinent à penser que c'est une transcription du gr. *μασ(σ)άσθαι*, à penser que un dénominateur de *mansus*, prononcé \**māsus*, plutôt qu'un dénominateur de *mansus*, prononcé \**māsus*, comme l'a supposé Cavallin, Philol. 91 (1936), p. 467. Le gr. *μάσσω* « pétrir » ne convient pas pour le sens. La graphie *mānsō* de Non. 148, 10 pourrait avoir été influencée par *mansus*. Cf. le suivant. Certaines formes romanes supposent \**submassāre*. M. L. 8379.

**masticō**, **-ās** : = *μαστιχάω* (Marcel., Pelag., Apul.) « mâcher ». Le verbe a été rangé naturellement dans les formations, de type populaire, en *-iō*, cf. *morsicō*, et est demeuré dans les langues romanes. M. L. 5398.

Dérivés : *masticātiō*; *immasticātus* (Cael. Aur.); *praemasticō*.

**mastic(h)ō**, **-ēs**; **mastix** (*-tex*), **-icis** f. : formes tardives latinisées de gr. *μαστιχή* « mastic » et demeurées dans les langues romanes. M. L. 5399.

Dérivés : *mastic(h)ātum* (*uīnum*); *-chinus* (Pall.); *grānomastix* (Isid.).

**mastigō**, **-ās** : fouetter (Ital.). Transcription de *μαστίγω*, dénominateur de gr. *μάστιξ*; cf. *mastigia* (Plt.) = *μαστίγλας*.

**mastrīca**, **-ae** f. : vêtement de peau. Le mot et la chose sont venus de Sardaigne à Rome (cf. Quint. 1, 5, 8) : l'origine en est probablement phénicienne. On trouve aussi les graphies *mastruga*, *manstruca*, *manstruca* (Plt., Poe. 1313), *manstruga*.

Dérivé : *mastrūcātus*.

**masturbor**, **-āris** (et *masturbō*) : cf. CGL II 127, 44, *masturbat* : *manuturbat*, *δέπει καὶ δέπειται*. *Ἔστιν δὲ ἔθιμα κοινά*. Mot vulgaire (Martial). M. L. 5400. Peut-être déformation de *μαστροπέω*?

Dérivés : *masturbātor*; *masturbīō* f. (Mart.).

**māsūcius**, **-i** m. : v. *mandō*, *-is* fin.

**mataris**, **-is** et **matara**, **-ae** (*materis*) f. : javeline gauleoise. Mot celtique (Sisenna, César). M. L. 5402.

**matata** (*met-*), **-ae** f. : fil, cordon. De gr. *μάταξ*, lui-même sans doute emprunté; depuis Lucilius. Panroman, sauf roumain. M. L. 5403.

Dérivé : *metaxārius*.

**matella** : v. *matula*.

**mateola**, **-ae** f. : bâton, manche de la houe? Mot de Caton, Agr. 45, 2, *cum taleam demittes, pede taleam oprimito. Si parum descendet, malleo aut mateola adigito*. Technique et rare. M. L. 5425 a, \**matteola*, et 5425, \**mattea*?

On rapproche v. sl. *motyka* « houe », skr. *matyām*

« herse », etc. S'il y a un original commun, il est risqué de le restituer.

**māter**, **-tris** f. : mère. Correspond à *pater*. Terme général, qui peut se dire des animaux (à l'encontre de *genetrix* et *mamma*); cf. Varr., R. R. 2, 4, *porci cum matribus* (sens conservé dans beaucoup de formes dialectales romanes, cf. M. L. s. u.), même des plantes; cf. Vg., G. 2, 23, *hic plantas tenero abscondens de corpore matrum*; Plin. 12, 23, *superiores eiusdem rami in excelsum emicant, siluosa multitudine, uasto matris corpore*, où il désigne la branche mère, le tronc principal; *māteriēs*. Par image, *māter* a pu s'employer au sens de « cause, origine, source », etc.; cf. *μητρόπολις*. — *Māter* désignant la mère qui nourrit l'enfant, le mot peut servir à nommer aussi la nourrice. Il comporte, comme *pater*, une idée de respect, que n'a pas la forme familière *mamma*, et s'ajoute au nom d'une déesse, comme *pater* au nom d'un dieu, pour l'honorer (*Terra māter*), et sans que l'idée de maternité soit nécessairement impliquée dans l'appellation : *Vesta māter*. *Māter* est souvent accompagné du génitif *familiāe* (*-liās*) : sur le modèle de *pater familiās*, cf. P. F. 112, 27, et May-Becker, *Précis*, p. 38 : « Le titre de *māter familiās* dont elle [la femme] est honorée a eu des significations diverses, mais il n'a jamais impliqué, comme celui de *pater familiās*, l'idée de la puissance exercée sur d'autres. » De même, *mātrimōnium* « maternité légale, mariage » et, à l'époque impériale, « femmes mariées, épouses » (au pluriel collectif *mātrimōnia*, comme *seruitia*, e. g. Tac., A. 2, 13, 3) est formé d'après *patrimōnium* et n'implique jamais l'idée de propriété, ni de droit sur les choses. Enfin, l'absence d'un adjectif \**mātrius* correspondant à *patrius* s'explique par l'impossibilité pour la femme, dans l'ancien droit patriarcal, de posséder et de tester. L'adjectif de *māter* est *māternus*, formé avec le suffixe *-no-* marquant l'origine; cf. *acernus*, *eburnus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5406; cf. 5410, \**maternalis*; 5411, \**maternio*; 5420, *matrina*; B. W. *marraine*.

Juxtaposé : *mātris animula* « serpolet » *propter quod menstrua moueat*, Bertoldi, RLR 2, 147.

Autres dérivés : *mātrōna* (cf. *patrōnus*) : *-m dictam esse proprie quae in matrimonium cum uiro conuenisset, quoad in eo matrimonio maneret, etiamsi liberi nondum nati forent; dictaque esse ita a matris nomine non adepto iam sed cum spe et omine mox adipiscendi : unde ipsum quod matrimonium dicitur; matrem autem familias appellatam esse eam solam quae in mariti manu mancipioque aut in eius in cuius maritus manu mancipioque esset : quoniam non in matrimonium tantum, sed in familiam quoque mariti et in sui heredis locum uenisset*, Gell. 18, 6, 8 et 9. Comme *māter*, le mot comporte une idée accessoire de noblesse ou de dignité; de même l'adjectif *mātrōnālis*, e. g. T.-L. 26, 49, 15 : *oblitae decoris matronalis*, M. L. 5422 a. De là *Mātrōnālia*; *mātrōnātus*, *-ūs* (Apul.); *mātrōnēum* (très tardif, sur *gynēcaum*); *mātrōnicium* (Lyd., Mens. 4, 29); *commātrōna*.

*mātercula*, **-ae** f. : petite mère; diminutif affectif (depuis Plt.); cf. *anacula*.

*mātertera* : *matris soror* (par opposition à *amita*). Mot relativement nouveau formé en italique avec le suf-



fixe \*-tero- marquant opposition de deux notions ; cf. *auonculus*, etc. Composés juridiques : *ab-, ad-, pro-mā-tertera*.

*mātrāstra* : marâtre, CIL XI 6730, 4 : *hic est Hirculus qui [i] a matrastra sua [periit]* (mosaïque d'Ancône). Cf. *patrāster*. M. L. 5415 b.

*mātrigna* (Gloss., et *mātrina*) : formé d'après *prūi-gnus*, conservé dans certains dialectes italiens, M. L. 5419, et en germanique : b. all. *meter(e)*, à côté d'une forme \**matrea*, CGL 4, 262, 46, issue du gr. *matryia*, M. L. 5423.

*mātruēlis* m. : fils du frère de la mère ; cousin germain du côté maternel. Formé sur *patruēlis* ; *mātrimus*, -a, -um ; *mātrimis*, -e : adjectif conservé dans le sens rituel, *matrines ac patrines dicuntur quibus matres et patres adhuc uiuunt*, P. F. 113, 5.

*Mātrālia*, -ium n. pl. (d'un adjectif \**mātrālis*) : *Matris Matulae festa*, P. F. 113, 2, et *mātrātus*, -ūs ; *Mātriae* ?

*mātrēscō* : inchoatif qui semble créé par Pacuvius. Conservé par Non. 137, 6 et par les gloses ; cf. ALLG 3, 407.

*mātrimus* : *matris frater* (Gl.).

*bimāter* : épithète de Dionysos, traduction du gr. δι-μῆτρος (Ov.).

*commāter* (latin ecclésiastique). M. L. 2082 ; B. W. *commāter*, *compère* ; britt. *commazr*.

*mātriciāda*, -dium (fait d'après *parriciāda*, rattaché à *pater*).

*mātrix*, -icis f. (sans doute formé d'après *genetrix*, *nutrix*) 1° femelle pleine ou qui nourrit ; arbre qui produit des rejetons, tronc principal (Suét., Aug. 94, 11 ; cf. gr. μήτρα), et par suite « matricule, rôle, registre » (cf. *mātrícula*) ; 2° matrice (= gr. μήτρα, sens non attesté avant l'époque impériale et peut-être calqué sur le sens du correspondant grec) ; 3° synonyme de *genetrix* dans Tert., e. g. Virg. uel. 5, *Eua matrix generis feminini*, ou de « *māter* » au sens figuré de « source, cause ». Attesté depuis Varron ; panroman. M. L. 5422.

Dérivés : *mātriciālis*, M. L. 5416 ; *mātrícula*, M. L. 5417 ; *mātriculārius*, M. L. 5418 ; *mātriciārius*. Pour \**matrisilua*, v. *silua*.

Mot indo-européen, symétrique à *pater*. Attesté en osco-ombrien (avec valeur religieuse), osq. Maatreis, ombr. *Matrer* « Mātris », et en falisque *mate* « māter ». Cf. irl. *māthir*, v. isl. *móðr*, dor. *μάτηρ* (ion.-att. μήτηρ), v. sl. *mati* (gén. *matere*), lette *māte*, arm. *mayr*, skr. *mātā* (acc. sing. *mātdram*), av. *mātar-*. La valeur de « femme mariée, maîtresse de maison » ressort de lit. *móté*, *moté* « femme mariée », alb. *motre* « sœur » (primativement la sœur aînée, qui remplaçait la mère). Elle est sensible dans lat. *māter*, où subsiste la dignité sociale de la *māter familiās* à côté du *pater familiās* ; la valeur religieuse se voit dans *Vesta māter*, par exemple. La nuance du mot diffère, au moins à l'origine et dans la plupart des emplois, de celle de *parēns* (féminin) ou de *genetrix*. Gaul. *Matrebo* (datif pluriel) a aussi un sens religieux.

*māteriēs*, -ei et *māteria*, -ae f. : terme de la langue rustique, proprement « substance dont est faite la *māter* », c'est-à-dire le tronc de l'arbre considéré en tant que producteur de rejetons. Dérive de *māter*, comme

*pauperiēs* de *pauper*. Par extension désigne la partie dure de l'arbre, par opposition à l'écorce ou aux feuilles ; cf. Col. 5, 11, 4, (*arbor*) *inter corticem et māteri-* ; 4, 21, 2, *uiuis in materiem frondemque effunditur*. Comme c'est cette partie de l'arbre qui fournit le bois de charpente, *māteriēs* en est ainsi arrivé à prendre, dans la langue des charpentiers, le sens de « bois », et spécialement de « bois de construction », par opposition à *lignum* ; cf. Plin. 16, 206, *cornus non potest uideri materies propter exilitatem, sed lignum*. C'est à ce sens que se rapportent les dérivés :

*māteriārius* « relatif à la charpente » ; *māteriō*, -ās « munir d'une charpente » ; *māterior* « se procurer du bois » (joint à *frūmentor*, Cés., B. G. 7, 73) ; *māteriātus*, *māteriātō* ; *māteriātura* ; *māteriola* ; *māterinus*, -riūs, etc., et les formes supposées par les dérivés romans ; cf. M. L. 5409, *māteries*, -ria, -rium (fr. *madrier*) ; 5407, *māteriāmen* (Lex Salica ; fr. *merrain*) ; 5408, \**māteriāmentum*.

Dans la langue commune, *māteriēs* s'est dit ensuite de toute espèce de matériaux : *ὄλη ἐξ ὄλων ἢ ἔλλων τινῶν, materiam superabat opus*, dit Ov., M. 2, 5 ; et il a servi à rendre le gr. ὄλη dans son sens figuré de « matière, cause, sujet, origine » : *materiam artis eam dicimus in qua omnis ars et facultas, quae conficitur ex arte, uersatur*, Cic., Inu. 1, 5, 17 ; *māteriola* « petit sujet » (Tert.). *Māteriēs* a fini par désigner la « matière », par opposition à l'esprit, dans la langue philosophique et religieuse ; de là, à basse époque, *māteriālis* (= ὄλησκέ), -liter et *immāteriālis* (= ἔνωλος, Ambr.).

De même que *māter* désigne la nourrice, *māteriēs* a quelquefois le sens de « aliment » ; ainsi Celse 2, 18, 3 sqq., *imbecillissimam materiam esse omnem caulem ole- ris*. Ancien, usuel.

*mātertera* : v. *māter*.

\**matia* : mot de glossaire ; *intestina (-nae), unde matiarum dicuntur qui eadem tractant aut uendunt*, CGL V 32, 7. On a aussi *matia* ; *mat(i)ola*, *περφόρα* (in capite de escis). Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 5412. Peut-être identique à *mattea* « friandise », déjà signalé par Varr., L. L. 5, 122, emprunté au gr. ματτωλή, *matteola*, Arn. 7, 231. Pour *mat(i)arius*, v. *macillum*.

*mat(t)ianum* (*mālum*) : sorte de pomme. De *Matius*.

*mātrix* ; *mātruēlis* : v. *māter*.

*matia*, -ae f. : natte (tardif ; August., schol. Juv.) ; *mat(i)aria* : qui couche sur une natte (surnom donné par les orthodoxes à une secte de Manichéens) ; *matulla*. Panroman, sauf roumain. M. L. 5424, *matia* et \**natta* ; et germanique : v. angl. *matte*, *meatta* « Matze ». Sans doute mot d'emprunt, comme *mappa*.

*mattea* : v. *matia*.

\**matitia* : non attesté isolément : figure dans *mat(i)barbulus* « sorte de javelot » et *mat(t)arius* « soldat armé de ce trait ». Tardif (Vég., Amm. Marc.). Non latin. Cf. *mataris* ?

\**maticciē* : *cognominantur homines magnarum malorum atque oribus late petentiibus*, P. F. 115, 3. A rapprocher peut-être de gr. μάθουαι γνάθου (Hes.). Gémilnée intérieure expressive.

*matius* : v. *matius*.

*matula*, -ae f. : vase, pot (employé aussi comme terme d'injure, cf. fr. *cruche*), pot de chambre. Attesté depuis Plaute. Populaire. M. L. 5429. Diminutif : *matella* f., d'où *matelliō*, -ōnis. Sans étymologie.

*mātūrus*, -a, -um : 1° qui se produit au bon moment, à l'heure favorable, ἀπατός, cf. Gell. 10, 11, 2-4 ; 2° qui se produit de bonne heure (par la même acception de « bon » que dans *māne*, *mātūtinus*). De là deux sens qui, en se développant, sont devenus contradictoires : 1° mūr, mūri ; qui arrive à son plein développement, par suite « opportun » (synonyme de *tempestiuus*) et par suite « litote », « âgé, vieux » : *poma matura et cocta*, Cic., C. M. 19, 71 ; *filia matura uiro*, Vg., Ae. 7, 53 ; *animo maturus et aeuo*, Ov., M. 8, 67 ; *uiridis aeuu, maturus animi*, Claud. Mamert., anim. 29, p. 135, 15 ; *matura imperia* « ordres vieilliss », Just. 11, 5, 7. « Comme un dessein mūri est un dessein qui a demandé du temps, *mātūrus* se prend quelquefois dans le sens de « réfléchi, préparé à loisir » ; *maturum consilium*, Cic., Diu. 4, 18 (B. B.). A ce sens se rattachent *im-mātūrus* (= ἔωρος) et *praemātūrus* (cf. *praecox*), tous deux anciens et classiques ; *per-*, *rud-*, *sēmi-mātūrus*, tardifs ; *mātūrescō*, *ēmātūrescō* ; *mātūrēfaciō*.

2° qui se produit de bonne heure, hâtif, précoce : *maturae hiemes* « hivers précoces », Cés., BG 4, 20, 1 ; *mature feri senem*, Cic., C. M. 10, 32 ; *quibus rebus quam maturime occurrerendum putabat*, Cés., BG 1, 33, 4.

Les deux sens se retrouvent dans *mātūrō*, -ās « mūrir » et « faire mūrir » ; « hāter » et « se hāter ». Par contre, *mātūriūs* n'a guère que le sens de « maturité » (d'où *immātūriūs*) ; le sens de « hāte, promptitude » est rare et seulement d'époque impériale ; l'auteur de la Rhét. à Hérennius emploie dans ce cas *mātūrātis*, la langue ayant différencié dans l'emploi le nom dérivé de l'adjectif et le nom dérivé du verbe.

Ancien, usuel, classique. *Mātūrus* est dérivé d'un thème en -u-, \**mātu-* non attesté ; cf. *mātūta*, *mātūtinus*. Il est demeuré dans les langues romanes, M. L. 5433 (panroman), comme *matūrītās*, 5432 ; *matūrāre*, 5430 (panroman, sauf roumain) ; *matūrēscere*, 5430 a ; \**matūrīcāre*, 5431, mais seulement avec le sens de « mūr ».

Cf. *māne*, au sens de « de bonne heure ».

La notion de « mūr » est exprimée de manières diverses suivant les langues ; les expressions ne concordent pas, même quand elles appartiennent à une même racine, ainsi skr. *pakvāḥ* et gr. *πέπων*.

*matus*, -a, -um : ivre. Mot vulgaire (Pétr. 41), qu'on retrouve dans les gloses : *matum est : humectum est, emollitum, infectum*, CGL V 604, 41. On lit aussi *matius* (*matus*) : *tristis*, CGL IV 114, 4 ; 237, 5 ; 536, 31 ; V 465, 6 ; 542, 40. Mais peut-être sont-ce deux mots différents. Le rapprochement de l'ital. *matto* est aujourd'hui contesté ; cf. M. L. s. u. \**matius*, 5428 ; B. W. *mat*.

*Mattus* peut représenter une prononciation vulgaire (dialectale) de \**maditus* ; toutefois le rapprochement de *nūtūdum*, ital. *netto*, ne prouve rien, si l'adjectif italien est emprunté au gallo-roman *net*, comme l'indique, sans preuve, M. L. s. u. *nūtūdus*, 5929 ; B. W. *net*.

*Mātūta*, -ae f. : ancienne déesse italique, identifiée avec l'Aurore (Lucr. 5, 656), puis avec Leucothéa. *Mā-*

*tūta* est le féminin d'un ancien adjectif \**mātū-to-s*, cf. *acūtus*, etc. ; l'épithète est généralement accompagnée de *Māter*, cf. CIL XI 6294, 6301.

Dérivé : *mātūtinus* : du matin, devenu *matinus*, cf. Anth. 339, 47 ; substantivé *mātūtinum* n. ; le matin. Attesté depuis Sén. et Plin., a remplacé *māne* dans ce sens ; roman. M. L. 5434 ; et celtique : irl. *maten*, britt. *metin*. On a aussi *mātūūna* f., comme *sēra*, *uespera*. De là *mātūtinālis*, -āriūs (tardifs).

*Mātūta* ne diffère que par le suffixe de *mātūrus* ; tous deux se ramènent, par l'intermédiaire d'un abstrait en -tu-, \**mātu-*, à la racine \**mā-* « bon » ; cf. *mānis*, etc.

*maurella*, -ae (*mōrella*) f. : morelle, plante. M. L. 5680 b (*mōrellus*) ; B. W. s. u. On trouve aussi dans les gloses *maura* : *herba ficaria*, CGL III 590, 5. De *Maurus* « Maure », puis « brun foncé ». M. L. 5438 ; cf. m. h. a. *mōr* « cheval » ; britt. *maour*.

*Māuors* : v. *Mārs*.

*maxilla* : v. *māla*.

*maxumus*, *maximus* : v. *magnus*.

*mō* (ancien *mēd*) : accusatif et ablatif du pronom de 1<sup>re</sup> personne dont le nominatif est *ego*. Le -d final, qui existait à date ancienne et qui est noté dans les plus anciens monuments épigraphiques (fibule de Manios, vase de Duenos, etc.) et littéraires (Ennius, Plaute), provient d'une particule postposée ; cf. Meillet, MSL 22, 50. Le même radical a fourni le datif *mihī*, *mī* ; l'ancien génitif *mīs* (cf. *tīs*), remplacé par *meī*, l'adjectif possessif *meus*, -a, -um. — *Meus* a un vocatif *mī*, qui est sans doute un ancien génitif-datif atone, correspondant à gr. μοι : *mī fili* « fils à moi », τέκνον μοι. Le pluriel *mī* est fait d'après l'analogie de *deus*, *dī*. S'emploie substantivé : *meum* « mon bien », *meī* « les miens ». M. L. 5449 ; 5450, *mēcum* ; 5556, *meus*, -a. Panroman. B. W. *me*, *mon*.

Les thèmes de pronoms personnels étaient invariables en indo-européen. La forme simple apparaît sans doute dans irl. *mé* « moi » (*is mé* « c'est moi ») et gr. *ἐμέ* (avec prothèse e), *μέ* et, avec voyelle longue, dans skr. *mā*, av. *mā* (atones) ; le plus souvent, on a des formes pourvues d'une particule d'élargissement, comme v. lat. *mēd*, skr. *mām*, av. *maṃ*, v. sl. *mę*, hitt. *ammuk*, got. *mi-k* (cf. gr. *ἐμέ-γε*), vén. *mejo* (d'après *εγο*). Pour l'ablatif, cf. skr. *māt*, av. *maḥ*.

Le datif *mihī* est ancien, à ceci près que l'i de *mi-* est issu de e (comme dans *tibi*) : cf. ombr. *mehe* « mihī » et véd. *māhya*, *māhyam*, la même prépalatale apparaît aussi dans le j de arm. *inj* « à moi », où se sont produites des altérations pareilles à celles qui ont donné à l'accusatif *is* « moi » sa forme (en général *z-is* avec le z-déterminatif de l'accusatif).

L'ancien adjectif possessif était de la forme \**mo-*, à en juger par skr. *mā*, av. *ma-*, gr. *ἐμός* (avec prothèse), arm. *im* (gén. *imoy*, aussi avec prothèse). Le type lat. *meus* est secondaire, comme skr. class. *madiyah*, got. *meins*, tokh. A *ni*, lit. *mānas*, etc. Une formation du même type que celle du latin, mais indépendante, se trouve dans v. sl. *mojī*, v. pruss. *mais*.

*mecia*, -ae f. (*macia*?) : mouron rouge, ἀναγώλις (Ps.-Diosc., Marc. Emp.).

**meddix** : *apud Oscos nomen magistratus est*, P. F. 110, 19. Mot osque : med d'iss, du type *iūdex*, composé du mot racine \*med + dic- « celui qui montre le droit » ; cf. ombr. mefs « droit » (de \*medos). V. *modus* et *medeor*.

**medeor**, -**ēris**, pas de parfait, **medēri** : donner ses soins à (complément au datif *m. alicui, m. morbo*). Ancien (Caton ; vieilles formules). Apparaît dès l'origine spécialisée dans la langue médicale au sens de « porter remède à » (cf. la spécialisation *cūra, cūrō* et, en grec, de θεράπειω), d'où *medēns* « médecin » ; *medēla* (archaïque) « remède » (cf. *loquēla, tuiēla*), remplacé à l'époque classique par *remediūm* ; *medicus*, -*a*, -*um* et *medicū* « médecin » ; *medibilis* ; *Meditrina*, cf. Varr., L. L. 6, 21, et P. F. 110, 21 : *Mos erat Latinis populis, quo die quis [primum] gustaret mustum, dicere omnis gratia : « Vetus nouum uinum bibo, ueteri nouo morbo medeor. » A quibus uerbis etiam Meditrinae deae nomen conceptum, eiusque sacra Meditrinalia dicta sunt*. De *medicus* sont issus de nombreux dérivés qui ont remplacé *medeor*, *medēla*, ainsi : *medicō*, -*ās* (et *medicor*), déjà dans Plt. ; *medicāmen* (-*mentum*) et leurs dérivés ; *medicinus*, -*a*, -*um*, d'où *medicīna* (*ars*) ; *medicīnalis* : *m. digītus* « l'annulaire », trad. du gr. λατρικός δάκτυλος, v. M. Niedermann, Festg. f. H. Blümner, 329 sqq. ; *immediātus*, -*cābilis* = ἀπερπευτός ; cf. M. L. 5459, *medicus* ; 5458, *medicīna* ; 5457, *medicāre* (v. B. W. mégisier) ; 5456 et 5456 a, *medicāmen* (-*mentum*). Le celtique a : irl. *midach*, britt. *meddyg* « médecin ». Cf. aussi *milomedicus* (Vég.) ; -*medicīna*. De *remediūm* : *remediō* (-*dior*), de l'époque impériale, M. L. 7194 a et b, et ses dérivés *remediābilis* et *irremediābilis* (= ιαρός, ἀνίατος). Cf. encore *medificō* (Greg. Tur.) ; *omnimedēns* (Paul. Nol.). *Medicō* et ses dérivés *medicāciūs*, *medicāmen* (-*mentum*) ont souvent le sens de « guérir par la magie » et, comme le gr. φάρμακον, ont pris le sens de « empoisonner » ; cf. cat. *metzina* « poison ».

Le fréquentatif *medior* a gardé le sens général de la racine.

La racine \*med- se trouve d'un bout à l'autre du domaine indo-européen, au sens de « penser, réfléchir », souvent avec des valeurs techniques : « mesurer, peser, juger » ou « soigner (un malade) » ou « gouverner ». Le sens de « juger » conservé dans les autres dialectes italiens (cf. *meddix*) est inconnu en latin. Les formes latines et celtiques indiqueraient que la racine avait en indo-européen des formes athématiques : lat. *medeor* (avec le fréquentatif *medior*) et, d'autre part, v. irl. *midior* « je juge » (*con-midathar* « il domine, il a le pouvoir »). L'hypothèse est confirmée par la longue radicale de gr. μέδομαι « je médite », en face de μέδομαι « je m'occupe de, je médite », et par hom. μεδέων « chef », en face de μέδωντες. L'irlandais a un prétérit *ro midar* « j'ai jugé » (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 577). Les formes gr. μέδομαι, μέδω et got. *mitan* « mesurer » résultent de passages secondaires au type thématique. Le gotique a, d'autre part, *mitōn* « λογίζεσθαι, φρονεῖν, σκοπεῖν ». Dans l'Avesta, on a *ō-mad-* « médecin » dans un passage du Vendidad, VII, 40, *mazdāysna vīmādasōm vīmādayanta* « qu'en médecins ils pratiquent médecine sur les mazdéens » (sur un exemple hypothétique de *mad-* « mesurer » dans l'Avesta, v. Bartholo-

mae, *Air. Wōrt.*, sous *mad-*). La formation de *Meditrīna* rappelle *latrina*.

Il y a eu aussi un substantif radical \*med-, dont hom. μήδεα « pensées, desseins », arm. *mit* « pensée » (gén. pl. *mtac*) et v. isl. *mát* « évaluable », v. h. a. *māz* « mesure » sont des dérivés. A ces noms se rattachent des mots comme lat. *modius*, irl. *med* « balance » (thème en -ā) et gr. μέτρον (nom de mesure de capacité pour les choses sèches). Il est conservé au premier terme du nom de magistrature osque : med-d'iss, μεδ-δ'εσζ gén. medikeis et son dérivé meddikiai « in iudicio », mais le latin n'en a pas trace ; v. l'art. *meddix*.

Le mot latin *modus* est du type du gr. λόγος ; il est particulier au latin. Le rapport entre *medeor* et *modus* a été signalé par Isidore, Or. 4, 2, 1, *medeor a modo, i. e. a temperamento*. Il y a eu contamination avec le thème en -es- attesté par ombr. mefs, mers « iūs » (et *mersto* « iustum »), d'où *modes-tus*, *moder-or*. Sur le groupe *medeor/modus* et l'origine du sens « médical » et son extension dans les langues indo-européennes, v. Benveniste, *Rev. Hist. Relig.*, CXXX, 1945, p. 5 sqq.

V. aussi *mētor*.

**mediast(r)inus**, -**i** m. : esclave de rang inférieur, surtout urbain (opposé à *uīlicus* par Hor., Ep. 1, 14, 14). Nonius, 143, 4, écrit *mediastrius* (sans doute d'après *pistrīnus*, etc.), qu'il glose *mediastrius non balnearum, sed ministros et curatores aedium legimus*, Lucilius lib. XV (19) : *uīlicum Aristocratem, mediastriuum atque bubulcum*. — *Cato in Praeceptis ad filium* (7) : *illi imperator tu, ille ceteris mediastrius*. Sur les variations de forme, v. *Thes.*, s. u.

*Mediastinus* semble dérivé de *medius* (cf. le nom propre *Agrestina, clandestinus*) et signifie « qui se trouve à la disposition de ». L'explication par un dérivé d'un \**mediaster* hypothétique est moins vraisemblable. Terme rare et technique, de couleur populaire. V. Müller-Graupa, Gl. 31, 144, et *Thesaurus*, s. u.

**mēdica**, -**ae** f. (scil. *herba*), emprunt au gr. μηδική : sorte de fourrage originaire de Médie, luzerne (Varr.). Épithète de diverses plantes : -*a māla* : citronnier. Cf. M. L. 5455.

**mediocris** : v. *medius* et *ocris*.

**medioximus** : v. *medius*.

**medipontus** (*meli-*), -**i** m. : sorte de câble pour le pressoir (Caton, Agr. 3, 5). Sens incertain, origine inconnue.

**meditor**, -**āris**, -**ātus** sum, -**ārī** (*meditō*, à partir de l'Italia) : s'exercer, s'appliquer à, réfléchir à ; étudier, méditer, répéter un rôle. Ancien, usuel et classique.

A désigné d'abord toute espèce d'exercice, physique ou intellectuel ; cf. Plin. 8, 113, *cerui editos partus exercent cursu et jugam meditari docent* ; 11, 87, *semper cauda scorpionis in ictu est, nulloque momento meditari cessat* ; 17, 127, *ramum edomari meditatione curandi*. Puis la langue a plutôt réservé *exercere* aux exercices physiques, *meditari* à ceux de l'esprit. Cicéron le joint souvent à *cogitare* ; cf. Fam. 2, 5, 2, *ea para, meditare, cogita* ; Rep. 1, 22, 35 ; Phil. 2, 34, 85 ; 10, 2, 6, etc. *Mediātus*, qui se dit des personnes et des choses, signifie « préparé, travaillé, exercé » (opposé à *subitus* par Plin. le J.,

Ep. 1, 16, 2) ; *meditātio* « préparation, pratique, exercice » (beaucoup plus que « réflexion, méditation »), et *meditātūncula* ; de même *meditāmen*, -*mentum* (tous deux de l'époque impériale) ; cf. Plin., Paneg. 13, 1, *cum in illa meditatione campestri militariibus turmis imperatorum puluerem sudoremque misceres* ; Tac., H. 4, 26, 3, *ibi struenda acie, minuendo uallandoque et ceteris belli meditamentis* (cf. gr. μελέτη) *militem firmabant*. Cf. aussi *mediātus*, -*ūs* (Apul.), *meditābundus* (Just.), *mediātus*, terme de grammaire (comme *desiderātus*) appliqué aux verbes en -*uriō*, *meditātor*, -*tōrius*, rares et tardifs.

Composés : *emeditor* (Apul.) ; *praemeditor* « s'exercer d'abord, prélever, préméditer » ; *praemediātio* ; *praemediātōrium* (langue ecclésiastique) ; *immediātus* (tardif) ; *permediātus*.

*Meditor* est l'itératif de *medeor*, mais, comme *medeor* s'était spécialisé dans un sens technique, *meditor* s'en est détaché et la langue a tendu à le rapprocher de son synonyme grec μελετώ (sur *meletāre* en roman, v. M. L. 5475). Le ressemblance des deux formes a favorisé le rapprochement, le d de *mediārī* ayant été considéré comme correspondant au λ de μελετώ, de même que *lacrima* correspondait à δάκρυ. — *Mediātio* traduit μελέτη ; *meditāmen* a été fait d'après μελέτημα ; *immediātus* d'après ἀμελέτητος ; *praemeditor* sur προμελετώ.

**medius**, -**a**, -**um** : qui se trouve au milieu, intermédiaire, moyen (sens local et temporel) et par suite, au sens moral, « qui ne penche ni d'un côté ni de l'autre, indifférent, indéterminé ». A quelquefois le sens de *dimidiūs* « demi » ; cf. Varr., R. R. 3, 7, 9, *hieme demum medium cibum*. Substantivé *medius* m. : médiateur ; *medius* n. : milieu, centre ; et, par extension, l'endroit vers lequel tout converge, « place publique, grand jour, société, masse » ; *esse in mediō* « être à la portée de tous » ; *rem in medium proferre* « porter la chose en public » ; *in mediō relinquere* ; de là *abire ē mediō*, *ē mediō excēdere*, etc. Mêmes emplois en grec de μέσος, μέσον. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5462 ; certaines formes dialectales italiennes supposent un doublet (osque ou grec μέσο?) \**mesus*. B. W. mi I.

Dérivés et composés : *mediē* adv. (rare et tardif ; premier exemple dans Tac., H. 1, 19, 1, dans un passage du reste contesté) ; *mediētis* : milieu, centre et « moitié ». Semble créé par Cicéron sur le modèle *socius/societas*, pour traduire le gr. μεσότης ; cf. Tim. 23, *uis audeo dicere medietates quas Graeci μεσότητας appellant*. Attesté dans les inscriptions de l'époque impériale avec le sens de « moitié », chez les auteurs de basse époque (Lact., Apul., Tert., Dig.), le mot a passé dans les langues romanes, M. L. 5461 ; *mediālis*, -*e* (bas latin), M. L. 5451, B. W. maille II ; *mediānus* (Vitr., postclassique), M. L. 5452, B. W. moyen ; *mediolium* : milieu (jaune) de l'œuf, *uitellus*. Rare et tardif.

*mediō*, -*ās* : couper par le milieu, être au milieu (Itala, M. L. 5453), d'après μεσάω, μεσάω ; *mediāns* « demi » ; *mediātor* (Apul., latin ecclésiastique) = μεσότης ; *mediātrix* (tardif) ; *immediātus* : άμεσος (Rufin, Boëce). Cf. aussi M. L. 5454, \**mediārūs* ; 5460, \**mediēna*. *dimidiūs* (*demediūs*, bas latin) : coupé par le milieu ; demi. Substantivé dans *dimidia* (sc. *pars, portio*) f. et

*dimidiūm* n. « moitié », M. L. 2644 (*dimediūm*). De là : *dimidiō*, -*ās*, usité surtout au participe *dimidiātus*, « couper en deux par le milieu » ; *dimidiētās*, tardifs et rares. La distinction entre *dimidiūm* et *dimidiātum* est enseignée par Aulu-Gelle 3, 14, 8, *dimidiūm est, non quod ipsum dimidiatum est, sed quae ex dimidiato pars altera est*.

*inter-, per-, sub-mediūs* ; *sēmediātus*, tous rares. De *permediūs* dérive le britt. *perfedd*.

Composés en *medi-* : *meditānius* (Mart. Cap.) ; *mediterrāneus* ; *mediūterreus* (Sisenna), cf. gr. μεσόγειος ; *meditullium* n. : centre, milieu (dont le vocalisme o de *tullium* garantit l'antiquité ; cf. *tri-pudium* pour la forme, et aussi *ex-torris*). Neutre d'un adjectif archaïque *mediullius* « qui se trouve au milieu des terres » (v. *telus*). Cf. aussi dans les gloses : *uitellus, moillus* (= *mediolus*) *oui quod et meditullium dicitur*.

*mediocris*, -*e* (avec *ō* de \**medio-ocris*, d'après Havet, *Man.*, §§ 322, 1437 ? ; mais la formation est invraisemblable ; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 206) : proprement « qui se trouve à mi-hauteur » (cf. *ocris*), d'où « qui se tient dans un juste milieu, moyen », et, par une restriction qu'on retrouve dans *modicus, modestus*, etc., « médiocre ». Souvent employé par litote avec une négation, *haud, non mediocris*.

Dérivés : *mediocriter* (Plt.) ; *mediocritās* ; *mediocriculus* (Caton ap. Fest. 142, 17).

A *mediocris* se rattache également *medioximus*, adjectif archaïque à forme de superlatif (cf. *maximus, prozumus*). Un rapport avec *mediocris, modius* était senti par les Latins ; cf. P. F. 110, 26, *medioximum, mediocre*, et Varr. ap. Non. 141, 5, *mortalem ad modum | medioxime, ut quondam patres nostri loquebantur*. Apparaît spécialement dans la langue religieuse : *di medioximū* (par opposition aux *di superi* et *inferi*). Rapidement sorti de l'usage, comme on le voit par le texte de Varro. Cf., pour l'emploi du superlatif, l'osq. Iúviass messimass « Iouias (ferias) medioximās » (Vetter 86), qui a aussi une valeur religieuse.

Cf. aussi *meridiē*.

Adjectif indo-européen ; cf. osq. *mefiai* « mediae » (locatif singulier), skr. *mādhyaḥ*, av. *maidya-*, hom. μέσος, μέσος, got. *midjis*, arm. *mēj*. En celtique, on a gaul. *Medio-nemeton* « sanctuaire du milieu » et irl. *mid* au premier terme de composés. V. sl. *mezda* signifie « limite ». — La gutturale qui figure dans *medioximus* est d'origine obscure ; mais le type de superlatif est ancien ; cf. osq. messimass, skr. *mādhyaḥ*, altération, sous l'action de \**medhyo-*, d'un dérivé en \*-*mo-* du type connu par av. *madamō*, got. *miduma* « milieu », v. h. a. *mittamo* « mediocris ». L'emploi de ce suffixe tient à ce que le « milieu » se détermine par rapport à deux extrémités, ainsi chez Homère, Ζ 181, πρόσθε λέων, ὄπισθε δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα ; c'est ce qui fait aussi que \**medhyo-* a le suffixe \*-*yo-*, et non \*-*ro-*, qui indique opposition de deux termes seulement. Pour *medi-*, cf. *ai-*, p. 23 fin.

**medulla**, -**ae** f. : moelle. Usité surtout au pluriel collectif *medullae* « les moelles » (il y a une moelle pour chaque os), usage ancien conservé dans une certaine mesure en français. Le singulier ne s'emploie que pour désigner la moelle d'un certain os, par exemple la moelle



épine, e. g. Plin. 11, 118, ou la moelle d'un arbre, ou encore au figuré : *suadae medulla* (Enn.), par imitation du grec *μεδύλα*. A côté de *med-ula*, certaines formes dialectales italiennes supposent \**merulla*, dont le *merilas* d'une *tabella defixionis* (Aduollent 135) est peut-être une graphie déformée (cf. toutefois, les doutes de Wuensch et de M. Niedermann, *Mél. de Saussure*, p. 78) ; v. M. L. s. u. ; Vendryes, *MSL* 15, 365 sqq. Ce serait la forme ancienne, si l'on admet la parenté avec *irl. smiur*, v. h. a. *smero*, proposée par Thurneysen, *IF* 21, 178 ; *medulla* aurait subi l'influence de *medius*, auquel le rattachait l'étymologie populaire. Tout ceci est douteux ; la forme du mot est équivoque : diminutif ? géminee expressive ? Le gr. *μεδύλα*, auquel on songe, n'a pas non plus d'étymologie. Ancien (Plt., Cat.), usuel. Panroman. M. L. 5463 ; B. W. s. u.

Dérivés : *medullitus* adv., formé comme *funditus*, *rādicitus* ; *medullula*. Les autres dérivés : *medullaris*, *medullōsus*, *medullātus* (d'où *emedullātus*, Plin.), *medullō*, *-ās*, *emedullō* (Ital., = *ἐκμεδύλλω*) sont récents et imités du grec.

\**medus* : *quasi melus*, *quia ex melle fit, sicut calamitas pro calamitas*, *Isid.* 20, 3, 13. Mot germanique ; v. *Sofer*, p. 145. M. L. 5464.

*mefitis* (*mephitis*), *-is* f. : exhalaison méphitique (sulfureuse) ; cf. *Servius*, *Ae.* 7, 84, *mephitis proprie est terrae putor qui de aquis nascitur sulphuratis, et est in memoribus grauior ex densitate siluarum* ; personifiée et divinisée (cf. *Varr.*, L. L. 5, 49) sous la forme *Mefit(e)* en osque ; v. *Vetter*, n. 162. La conservation de *f* intervocalique et le sens même du mot qui désigne des exhalaisons d'origine volcanique attestent que le mot est suditalique. La variation *ph/f* est la même que dans *sulphur/sulfur* ; elle indique une hellénisation de la forme.

Dérivés : *mefiticus* (Sid.) ; *Mefitānus*.

Sans étymologie connue. Terme préitalique, comme *sulphur* ?

*meinom* ? : forme très douteuse que certains veulent lire sur l'inscription dite de Duenos et qu'ils rattachent sans vraisemblance à la famille de *mūnus*.

*meiō*, *-ere* : *pisser*. Prononcé *meiō* ; la première syllabe est longue. Mot populaire, attesté depuis Catulle ; on ne peut décider si le parfait *mixi* et le supin *mic-tum* sont formés directement de *meiō* ou empruntés à *mingō*. Il y a une forme tardive en *-ā*, *meiāre* dans *Mulom*. *Chiron*. (*miare*, *Inscr.*), parallèle à *mīnsāre*, peut-être due à l'influence de *siāre* (v. *siat*), \**pišāre* (mot expressif, panroman) ou de *cačāre* et demeurée dans les langues romanes ; cf. M. L. 5468, 6544 ; B. W. *pisser*. — Composés : *com-*(cf. *concačō*) ; *dē-* (Gloss.), *ē-*, *in-* (Perse), *per-*, *sub-meīō* ; *submeiulus*.  
V. *mingō*.

*mel*, *mellis* n. : miel. S'emploie aussi au pluriel collectif ; *Vg.*, B. 4, 30, et *durae quercus sudabunt roscida mella*. Ancien, usuel, souvent au sens figuré de « doux-cœur », terme de tendresse : *mel meum* ; panroman. M. L. 5469 ; et celtique : *britt. mel*. Sur le couple antithétique *mel, fel*, v. ce dernier mot.

Dérivés : *mella*, *-ae* (Col.) : eau de miel ; *melleus* : de miel ; *mellāceus* (comme *must-*, *uin-āceus*), et subs-

*tantif mellācium*, *Non.* 561, 18, *sapa quod nunc mel-lacium dicimus, mustum ad mediam partem decoctum*. Cf. *fr. mélasse*, M. L. 5482 ; *mellārius*, *-a*, *-um* ; *submellārius* : ouvrier qui recueille le miel ; *mellārium* (Plt.), avec géminee expressive ; *mellīculus*, *mellīculum*, *melculum* (*melculus*, *Aug.* ap. *Macr.* 2, 4), terme de tendresse ; *melligō*, *-inis* f. : propolis, verjus ; *lētus* : sucré, doux comme le miel ; *mellitulus* ; *mellōsus* ; *Mellōna* « déesse du Miel » ; *mulsus* : *mellī-mulsum* n. (scil. *uinum*) : vin mêlé de miel ; *mulsa* (sc. *aqua*) : terme de tendresse ; *mulseus* (Col., *Plin.*) *promulsis*, *-idis* f. : entrées (dans un repas), hybrides formé sur un type grec comme *παροφίς* ; *promulsidāre*, *-is* n. : plateau à hors-d'œuvre.

Composés en *melli-* : *melli-fer*, *-ficō* et ses dérivés *-ger*, *-fluens*, *-fluus* (= *μελλίφροτος*), tous poétiques, sans *mellificus*. *Sur mālomellum*, v. *Isid.* 17, 7, 5, et *Sofer*, p. 100. *Sur oleomela* (= *ἐλατόμελα*), *Isid.* 17, 7, 11, v. *Sofer*, p. 56 sqq.

Hybrides tardifs : *hydro-*, *oeno-*, *omfaco-*, *oxy-melli-*.  
Nom spécial du « miel » qui ne se trouve que dans une partie de l'indo-européen ; le nom indo-européen général du « miel » et de l'« hydromel », représenté par gr. *μέθυ*, *irl. mid*, etc., n'est pas conservé en latin. Cf. *hitt. mīlit*, *gr. μέλι*, *μέλιτος* (avec le dérivé att. *βελίτιος* « je cueille le miel »), *irl. mīl* (gén. *mela*), *got. mīlþ*, *alb. mjalte* et *arm. mebr* (gén. *metu*, le passage aux thèmes en *-u* résultant d'une contamination avec le thème \**medhu-*) ; le groupe *-ll-* de lat. *mel*, *mellis*, peut représenter une ancienne géminee populaire, comme dans *fel*, ou être issu de \**ln-* (v. *Benveniste, Formation*, p. 7) ou \**ld-* ; la forme *mulsus* peut être faite d'après *salsus* ou même donner à supposer l'existence d'un verbe \**mellō* qui serait parallèle à *sallō*.

*melca*, *-ae* f. : lait coagulé mélangé d'épices. Attesté pour la première fois au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. ; cf. *Buecheler*, *CEL* 862. *Sur l'origine du mot, généralement considéré comme germanique* (all. *Milch*), v. *J. Janko*, *Glotta* 2, 38 sqq. (qui y voit, à tort, un terme proprement italique). M. L. 5471 a.

*mēlēs* (*mēlis*, *mae-*), *-is* f. : martre ou blaireau (*Varr.*, *Plin.*). M. L. 5474.

Dérivé : *mēlinus*. M. L. 5478 a ? Doublet tardif *mēlō* (d'après *taxō*, *musiō*).  
Cf. *fēlēs*.

\**melica*, *-ae* f. : *Varr.* ap. *Non.* 545, 4, *olia atque apothecas tricoloriātes, Melicas, Calenas obbas et Cumanos calices*. De *melicūs* ? Désigne une sorte de vase qui tirerait son nom de son lieu d'origine. Peut-être identique au suivant ?

\**melicae*, *-ārum* f. pl. : *Varr.* *R. R.* 3, 9, 19, ... *gallinis... quas Melicas appellant falso, quod antiqui ut Theim Theim dicebant, sic Medicam Melicam uocabant. Hae primo dicebantur qua(e) ex Medica propter magnitudinem erant allatae quaeque ex iis generatae, postea propter similitudinem amplae omnes*. Si l'explication de *Varron* est exacte, le passage de *d* à *l* est peut-être dialectal.

*melior*, *-ius* ; gén. *meliōris* : meilleur ; sert de comparatif à *bonus*, à côté du superlatif *optimus*. Le sens a dû

d'abord être « plus grand » ou « plus fort ». Cf. *multus*, de même racine (toutefois, il n'y a rien à tirer de *P. F.* 109, 3, *melton meliorem dicebant*. Le texte est corrompu et il faut sans doute lire, avec les gloses, *meliorompi* cf. *Lindsay*, *Class. Rev.* 5, 10). Usité de tout sens ; cf. *Lindsay*, *sauf roumain*. M. L. 5479 ; B. W. s. u. temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 5479 ; B. W. s. u.

Dérivés : *meliusculus*, diminutif familier, cf. *maiusculus*, etc. ; et, tardifs, *meliōrō*, *-ās* (cf. *βελίτιος*), M. L. 5480 ; *meliōrātō* ; *meliōrēscō*, *-is*. Pas de substantif dérivé.  
V. *multus*.

La notion de « meilleur » est souvent indiquée par une racine différente de celle qui sert à exprimer la notion de « bon » : gr. *λοῖων* et *ἀμείνων*, *got. batiza*, v. sl. *lučii* (et *sulēi*), etc. Malgré leur aspect archaïque, ces comparatifs diffèrent d'une langue à l'autre ; ils se sont constitués indépendamment dans chacune.

*mella*, *-ae* f. : — *quam Graeci loton uocant, quae uolgo propter formam et colorem jaba Syrica (Syriaca) dicitur. Arbor est enim magna, fructum ferens comestibilem, maiorem pipere, gustu suaum, unde et mella uocata est*, *Isid.* 17, 7, 9. V. *Sofer*, p. 56. Le rapprochement avec *mel* n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

*mellum*, *-I* (et *millus*, *millum*, forme employée par *Scipion Émilien* ; cf. *P. F.* 137, 3) n. : collier de chien de chasse, fait en cuir et garni de clous. Ne semble pas attesté en dehors de *Varron* et de *Festus* ; forme peu sûre ; la variation *e/i* peut être dialectale. L'ital. *mello* suppose *mēllum*, M. L. 5484. — Cf. *monile* ? Le *mellium* qu'on lit dans *Varron*, *R. R.* 2, 9, 15, doit être une simple faute de copie pour *mellum*, comme *baliolus* pour *baiolus* ou *simpulum* pour *simpu(u)um*.

*mēlō*, *-ōnis* m. : melon, *πέπων*. Abréviation de *μηλοπέπων*, qui apparaît à basse époque et dans les gloses, sans doute d'après *pepō*.

*mēlum* : v. *mālum*.

*melus*, *-I* m. ; latinisation archaïque de *μέλος* « chant », souvent transcrit sous sa forme grecque. Abl. *melo*, *Acc.*, *Tr.* 404 ; *acc. melos*, *Enn.*, A. 404 ; v. *Thes.* s. u. et *Non.* 213, 10 sqq. *Lucrèce* emploie les formes grecques *mel* = *μέλη* et *melicus* = *μελικός*, comme aussi les grammairiens.

*membrum*, *-I* n. : membre (= *μέλος*). Désigne toute partie du corps, non seulement les bras et les jambes ; cf. *Cic.*, *Fin.* 3, 6, 18, *iam membrorum, i. e. partium corporis, alia uidentur propter eorum itum a natura esse donata, ut manus, crura, pedes, ... alia quasi ad quandam ornatum ut cauda pauoni, plumae uersicolores columbis, uiris mammae atque barba...* De là *membrum uirile*. S'est dit ensuite des parties d'un tout (*corpus*) ; des individus par rapport à un ensemble, des pièces d'un appartement ; traduit le gr. *κόλα* « membres d'une période ». Ancien, usuel, classique ; panroman, sauf roumain. M. L. 5488. Celtique : *irl. membur* et *membrum* (= *membrāna*), *britt. memryn*, *memrwon*.

Dérivés : *membrāna* f. : peau qui recouvre les différentes parties du corps, membrane, pellicule. S'applique par extension à différents objets, liber, tunique, enveloppe. Désigne spécialement la peau préparée pour écrire, parchemin (= *διφθέρα*) ; de là

*membrānarius* : *διφθεροποιός*. Autres dérivés et composés : *membrānula* (*-lum*) ; *membrāneus* ; *membrānceus*, *-nōsus* ; *membrāim* adv. ; *membrō*, *-ās* (tardif seulement au passif) ; *membrātus* ; *membrōsus* (rare) ; *membrātūra* (*Vitr.*), cf. *corporātūra* : membrane ; *membripotēns* ; *com-membris* (*Aug.*), comme *con-sors*, *comp-*, etc. ; *commembrātus* ; *dēmembreō* ; *bi-* (= *διμε-* *λος*), *tri-*, *quadri-*, *ē-membris*, etc., sur le type des composés grecs du type *τρι-κόλος*, *-σώματος*.

On rapproche skr. *māmsām*, *tokh. B. mīsa*, n. pl., v. sl. *mēso*, *alb. miš*, *arm. mis*, *got. minz* « chair » ; le mot le plus proche pour la forme est *irl. mīr* « morceau de viande » qui peut reposer sur \**mēmsro-* ; le sens initial de *membrum* serait donc « morceau du corps (d'un être vivant) ».

*memini*, *-isti*, *-isse* (impératif *mementō*) ; participe analogique *meminēns* déjà dans *Liv. Andr.*, mais de caractère artificiel et d'emploi rare) : 1<sup>o</sup> avoir présent à l'esprit, se souvenir ; 2<sup>o</sup> faire mention de. Construit avec le génitif (rarement avec l'accusatif) ou avec la proposition infinitive. Parfait à redoublement, à valeur de présent. Ancien, usuel, non roman.

Composés : *commemini* (marque l'aspect « déterminé » ; n'est guère attesté en dehors de la période républicaine et des archaïsmes) ; *rememini* (*Tert.*, sans doute sur le modèle de *ἐναμνησσομαι*), cf. *com-*, *re-miniscor*, sous *mēns*. Le substantif correspondant à *memini* est *memoria* ; *memor* sert de participe. L'identité de l'initiale a contribué à rapprocher les formes. Cf. le suivant.

La racine indo-européenne \**men-*, qui indiquait les mouvements de l'esprit, a fourni des mots nombreux dont le sens précis est déterminé par la formation.

Le parfait *memini* repose sur une forme ancienne : cf. *hom. μέμονα* (pluriel *μέμαμεν*) « je projette, j'ai l'intention », *véd. mamné* « je pense » (peu attesté), et, sans redoublement, *got. mam* « je pense, je crois », — L'osque a un substantif à redoublement *memnim* « monumentum » (terme vulgaire dans une *tabella deuotionis* ; cf., toutefois, *Vetter*, *Hdb.*, p. 33).

Le présent, dont *com-*, *re-miniscor* sont dérivés, a ses correspondants dans *irl. dominiur* « je crois, je pense », *lit. mīni* « il pense », v. sl. *mīnitū* « il pense » (souvent *mīnitū se*, où le réfléchi est substitué aux désinences moyennes), *skr. mānyate*, *av. mainyēite* « il pense », et sans doute *gr. μάλομαι* « je suis furieux ». — Le *mentus* de *com-mentus* répond à *skr. matdḥ* « pensé », *lit. miñtas*, *got. munds* et, sans doute, à *gr. ἀντό-ματος* « qui agit de son propre chef ». V. *miniscor*.

Du causatif *monēō*, *monitus* on rapproche, pour le sens, v. h. a. *manēn* « rappeler, mentionner ». Cf. aussi *skr. māndyati*, *av. mānyeyiti*.

Il y a deux formes de thème en *-ti-*, l'une relative-ment ancienne, *mēns*, cf. *skr. matidḥ* « pensée », l'autre, de type italo-celtique, *mentio*, cf. *irl. air-mitiu* « respect ». La forme *mēns* a été détachée, comme la forme *mors*, des formes composées ; cf. *got. ga-munds*, *lit. atmintis*, v. sl. *pa-mēt* « souvenir ». Le latin n'a pas de mot neutre correspondant à *gr. μένος*, *skr. mānaḥ*, etc.

*memor*, *-oris* (nominatif ancien *memoris*, *memore*, d'après *Priscien*, *GLK* II 354, 8 ; toutefois, l'ablatif *memorī* des poètes dactyliques n'est pas probant, car il peut être créé comme *inopī*, *silici*, etc., pour éviter le

tribraque) : 1° qui se souvient ; 2° qui fait se souvenir. Ancien (*memoriter* dans PIt.), usuel, classique. Cf., pour le sens, gr. *μνήμων* et ses dérivés.

Dérivés et composés : *memoria* f. : mémoire, souvenir, sens abstrait et concret, d'où au pluriel *memoriae* « mémoires » (masculin), « monuments commémoratifs » (latin ecclésiastique, et *memorium* d'après *μνήμα*), M. L. 5490 ; *memoriola* (Cic. ad Att. 12, 1, 2) ; *memoriālis* : m. *liber*, d'où *memoriale* et *memoriālia* ; *memoriōsus* (tardif) ; *immemor* (et *immemoris*), ancien, usuel et classique, d'où *immemoria* (Dig.) ; *bonememoriōsus* (-*moriōsus*) dans les inscriptions chrétiennes de basse époque.

*memorō*, -ās (-*ror*) : remettre en mémoire, rappeler ; d'où célébrer [le souvenir de] ; et simplement, dans la langue familière, raconter, dire (cf. *narrō*). Nombreux dérivés à l'époque impériale. Panroman, sauf roumain. M. L. 5489. Le celtique a irl. *mebuir*, membre « memoria », *memraigim* « memorō », britt. *myfyr* « memorius ».

*memoror*, -āris (latin ecclésiastique) : se souvenir de (sans doute influencé par *μνήσκωμαι*).

*commemorō* : ne diffère guère pour le sens de *memorō* qu'emploient plus souvent les archaïques et les poètes. Cicéron et César préfèrent *commemorō*, cf. Thes. s. u., sans doute à cause de la valeur « déterminée ». Fréquent dans le latin ecclésiastique, comme les dérivés *commemorātiō*, etc. ; *immemorātus* (Hor., Ep. 1, 19, 33), transcription du gr. ἀμνημόνευτος ; *immemorātiō* (Vulg. = ἀμνησία) ; *immemorābilis* (PIt.) ; *praememorō* (latin ecclésiastique).

*rememoror* (Vulg., Tert., Isid.) : se remémorer. Formation tardive, qui apparaît d'abord dans la langue de l'Église, pour traduire ἀναμνησκωμαι (cf. *rememini*), comme *rememorātiō*, dans la Vulgate, traduit ἀνάμνησις de la version des Septante ; *rememorō*, M. L. 7195.

Cf. skr. *smārai* « il se souvient », av. *hišmarāiti* et *mimara* « memor ». Le latin a une forme à redoublement simple, tandis que gr. μέμνηρα « souci » a un redoublement intensif, cf. μέμνηνα « souci ». En germanique, cf. got. *mairnan* « avoir soin de », et v. angl. *ge-mimor* « nōtus ». *Memor* serait donc un mot expressif dont la valeur se serait atténuée et que l'homonymie aurait rapproché de *memini*. — Un rapprochement de la racine de *Morta* et de *mereō* n'est pas exclu. Cf. peut-être aussi *mora*?

**Mēna**, -ae f. : *dea mēnstruātiōnis* (cité par Aug., Ciu. D. 4, 44 ; 7, 2). Cf. *mēnsis*. Sans doute emprunté au grec Μήνην.

**\*menceps** : *mente captus*, attesté seulement par Priscien, GLK II 26, 13. Il est à noter que dans ce composé le second terme -*ceps* a le sens passif ; cf. *deinceps*, *manceps*. La langue classique ne connaît que *mente captus*. Peut-être création de grammairien.

**menda**, **mendāx** : v. *mendum*.

**mendicus**, -a, -um adj. et **mendicus**, -i subst. : pauvre, indigent ; mendiant. Cf. Cic., Fin. 5, 28, 84, *paupertas si malum est, mendicus esse beatus nemo potest*. Ancien, usuel et classique. M. L. 5494.

Dérivés : *mendicum* n. : *uelum quod in prora poni-*

*tur*, P. F. 112, 2 ; *mendicō* adv. : *pauvrement, chétivement* ; *mendicō*, -ās (-*cor*, PIt.) : *mendier*, M. L. 5493 ; *mendicitus*, usuel, M. L. 5493 ; *mendicimōnium* (k) ; *mendiculus*, *mendicūbulum* (PIt.) ; *mendiculus* (G) ; *-culeia* (Gl.) ; *mendicātiō*, -*cātor*, -*cābundus* (tardif) ; *ēmēdicō* (depuis Suét.).

De *mendum*. Le sens premier a dû être « qui a des défauts physiques, infirme », par suite « pauvre » et « mendiant » ; cf. fr. « un pauvre ». Mais a perdu tout contact avec *mendum*. Formation comme *amicus*, *pudicus*.

**mendum**, -i n. et **menda**, -ae f. (les deux formes ont subsisté dans les langues romanes, *mēndum* en logon dorien, *mēnda* en italien et provençal, M. L. 5494 et 5494 a) : défaut (physique), faute (dans un texte) ; incorrection. *Menda* semble attesté depuis Lucilius et se trouve dans Ovide ; *mendum* est dans Varron et Cicéron ; cf. Thes. s. u.

Dérivés et composés : *mendōsus* : *défectueux, fautive* ; *ēmēndō*, -ās : *enlever les fautes, corriger, amender* ; *ēmēndātiō*, trad. de διόρθωσις ; B. W. sous *amender*. M. L. 2860 et ses dérivés.

**mendāx** adj. et subst. : 1° mensonger, faux, trompeur (sens poétique et dérivé) ; 2° menteur, menteuse. Ancien, usuel et classique. Cf. *uērdax*.

*mendācium* : *mensonge* ; -*ciunculum* (Cic.) ; *mēndicūsus* (Tert., d'après *uērdās*) ; *mēndicōloquus* (PIt.), comme *falsiloquus*, *ψευδολόγος*, *loquēns* (Ital.).

L'adjectif *mendus*, qui est très rare et tardif, semble refait sur *mendum*, *menda* pour traduire ψεῦδης ; v. Thes. s. u.

Le sens est sans doute issu de l'acception spéciale de *mendum* « faute faite en écrivant (ou en parlant) », *mēndācium in scriptura*, CGL V 621, 27 ; cf. Cic., Verr. 2, 2, 42 ; 104, *quod mendum ista litura correxit* ; Plin. le J. Ép. 10, 75 (70), 4, *mendusum exemplar testamenti*. — *Mendāx* a dû s'employer par litote : « qui ne s'exprime pas correctement » (cf. la différence établie par P. Nigidius, ap. Gell. 11, 11, 1, entre *mēndācium dīcere* « dire une chose fautive sans le vouloir » et *mentīri* « mentir (sciemment) »). Il est à noter que *mentior*, qui n'a rien de commun avec *mendāx*, a dû vouloir dire « j'imagine », avant de signifier « je mens, je ne dis pas la vérité », par une litote analogue. De même, les Grecs n'ont jamais fait une distinction nette entre « mentir » et « imaginer, feindre ». *Mendāx*, *mēndācium* ne sont pas représentés dans les langues romanes, où seuls ont subsisté *mentīri*, devenu actif, et ses dérivés ; v. ci-dessous.

Sans étymologie sûre. On pense à skr. *mindā* « défaut » (Wackernagel) et gall. *mann* « tache (corporelle), défaut » ; irl. *mennar*.

**mēns**, **mentis** f. (thème en -i-, gén. pl. *mentium*) : terme très général de la racine \**men-* « penser » et qui désigne, par opposition à *corpus*, le « principe pensant, l'activité de la pensée », l'esprit, l'intelligence, la « pensée » (sens abstrait et concret, e. g. Vg., Ae. 1, 676, *qua facere id possit, nostram nunc accipie mentem*), par suite « l'intention ». En raison de sa parenté de sens avec *animus*, auquel il est souvent joint (cf. *mēns animi*), s'emploie parfois poétiquement au sens de « courage » : *addere mentem*, Hor., Ep. 2, 2, 36 ; *demittunt mentes,*

Vg., Ae. 12, 609. A servi à former des locutions adverbiales du type *minūtanti mente* (Lucr.), dont l'emploi s'est développé dans les langues romanes. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5496. Cf. aussi M. L. 5505, *mentiare* (tiré de *commentāre*?), et 5507 et 175, *ad mente habere*.

Dérivés et composés : *mentālis* (bas latin, blâmé par St Aug. ; formé comme *spiritūālis*, *corporālis*) ; *amēns* et *dēmēns* « qui a perdu l'esprit » (ancien *amēntius*, d'après Prisc., GLK II 341, 18) ; *amēntia* (M. L. 5416) et *dēmēntia*. La différence établie par les grammairiens, Diff. Beck 35, 67, *amēns a tota mente subtractus, demens deminutionem mentis patitur*, n'est pas justifiée par l'usage ; cf. Cic., Tusc. 3, 10, *quod animi affectionem lumine mentis carentem [maiores] nominauerunt amēntiam eandemque demēntiam*. De *dēmēns* Lucrèce a un dénominatif *dēmēntiō*, -is, repris par Apulée et Lactance ; et à basse époque apparaît *dēmēntiō*, -ās « rendre dément » ou « être dément » (Lact., Itala) ; *dēmēntiō*, cf. M. L. 2550 ; *dēmēnticus* et *dēmēnticō* « oublier » : *dēmēnticastis* : *obliuioni tradidistis* (demeuré en italien, où il s'est substitué à \**oblūtāre*, M. L. 2550 a). V. aussi *uēmēns* (*uehe*).

Dénominatef : **mentior**, -iris (et, à basse époque, *mentītiō*, auquel remontent les formes romanes) : ne pas dire la vérité, mentir. C'est là le sens le plus anciennement attesté, le plus fréquent et le seul qui ait duré. A côté, on trouve, dans la langue de la poésie ou dans la prose impériale, des emplois particuliers qui sont sans doute imités du grec, par exemple « imaginer, inventer », Hor., A. P. 151, *atque ita mentitur* (= ψεύδεται ; cf. le sens de ψεύδος « mensonge » et « invention, fiction ») *Homerus* ; Lact. 4, 15, 21, *poetae Orionem mentiuntur* (= *fiunt, ψεύδονται*) *in pelago incidentem* ; par suite « feindre », Mart. 5, 39, 26, *mentiris iuuenem tinctis capillis*. Ancien, usuel, panroman. M. L. 5510 ; *ad-*, *com-* (cf. *ad-*, *con-* *fiingere*, *commentor*, d'après *καταψεύδομαι* dans Apul.) ; *ēmentior* : forger en mentant ; ce dernier seul ancien (PIt.).

L'adjectif correspondant à *mentior* appartient à une autre famille : c'est *mēndāx*, avec son dérivé *mēndācium*. La langue écrite semble avoir ignoré les dérivés de *mentior* ; l'existence de *mentītiō* est plus que douteuse (ad Herenn. 3, 2, 37). Mais la langue populaire devait avoir créé ces dérivés et les langues romanes attestent l'existence de \**mentītor*, panroman. M. L. 5511 ; *mentīo* « mensonge » (Venant Fort., cf. Thes. s. u.), diffèrent du *mentīo* classique, M. L. 5508 ; \**mentiōnia*, -nica, 5509. B. W. mensonge. Les gloses ont aussi *mentiōsus* et *mentītiōsus* ; cf. Thes. s. u.

**mentīō**, -ōnis f. : mention (appel à la pensée ou à la mémoire), usité surtout dans l'expression *mentīōnem facere*, dont M. Benveniste, Festschr. Debrunner, p. 16 sqq., a montré le sens juridique spécial « faire des ouvertures de mariage », en étudiant *μνάομαι*. Mot fait sur le groupe de -*mentus* (*com-mentus*).

**miniscor**, -eris, **mentus** sum, **miniscē**, attesté seulement dans les glossaires, cf. P. F. 109, 26, *miniscitur pro reminiscitur antiquitus dicebatur* ; 112, 3, *mentum dicebant pro commentum*, de sorte que l'i du radical n'a aucune autorité ; *miniscor* a pu être tiré des formes à

préverbe ; du reste, l'i pourrait être ancien ; cf. *cinis* et *similis* en face de *semel*.

**commentiscor** : imaginer, inventer ; Varr., L. L. 6, 44, *remīsici, cum ea quae tenuit mens ac memoria cogitando repetuntur, hinc etiam comminisci dictum, a « con » et « mente », quom finguntur in mente quae non sunt*. Composé d'aspect déterminé ; ancien (PIt., Mo. 662, 668). De là : *commentum* : 1° invention, fiction, cf. Ov., M. 12, 54, *mīxtaque cum ueris passim commenta uagantur* ; 2° livre (sens rare et tardif, e. g. Col. 7, 5, 17) ; 3° traduit aussi le gr. ἐθόρημα (Quint. 3, 10, 1) ; *commentīcius* : inventé, imaginaire, idéal ; M. L. 2981, \**excommentāre*.

*ēminiscor* (extrêmement rare et mal attesté) ; *remīniscor* : se remettre dans l'esprit ; *remīniscēntiae*, qui traduit, dans Tertullien et Arnobe, le gr. ἀναμνήσεως de Platon ; *recommīniscor* (PIt., Tri. 915).

**commentor**, -āris, -ātus sum, -ārī : avoir dans l'esprit ou se remettre dans l'esprit ; réfléchir à (*secum commentāri*), étudier ; traiter de, commenter (époque impériale) ; *commentātiō* « méditation, réflexion », traduit le gr. ἐθόρημα ; *commentātor* : ὑπομνηματιστής ; *commentārius* (sc. *liber*) : livre où l'on note ses réflexions, cahier de notes ; mémoire ; archives, formulaire exposé ; au pluriel, *commentārii* « mémoires » et « commentaires » (= ὑπομνήματα). A l'époque impériale, il y a des scribes *commentārii*, d'où l'adjectif de la langue administrative *commentāriēnsis* « greffier, contrôleur, secrétaire », etc. ; *recommentor* (PIt., Tri. 912).

Le sens de *commentor* s'accorde mal avec celui de *commentus*, et *commentārius* est différent de *commentīcius* ; Cicéron peut écrire, Phil. 5, 12, *commentariis commenticiosis... innumerabilis pecunia congesta est*. Aussi est-il peu probable que *commentor* soit dérivé de *commentus* ; il est plutôt tiré directement de *mēns*, comme *recor* de *cor*. Cf. *mentāre* sous *mēns*. V. *memini*.

**mēnsa**, -ae f. : table. Ce sens, qui est le seul attesté, est sans doute secondaire. Le sens premier semble être celui de « gâteau » sacré, rond et partagé en quartiers par deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, sur lequel on disposait à l'origine les offrandes et les victuailles offertes aux dieux ; cf. la formule ancienne citée par P. F. 112 : *mēnsa frugibusque iurato significat per mensam et fruges* ; et omb. *mēsa* « mēnsa, libum ». C'est à ce sens que se réfèrent dans l'Énéide la prophétie de Céléno (3, 255-257, à propos de quoi les gloses ont conservé l'explication : *mēnsas nunc panificia deorum Penctium dicit*, CGL V 222, 20) et son accomplissement (7, 107-117 : *heus, etiam mēnsas consumimus*). En passant dans la langue commune, *mēnsa* a pris le sens de « support sur lequel on place les mets » et, plus généralement, de « table à manger » et « service, repas », etc. (d'où l'adjectif *mēnsālis* : -*e uinum, argentum* ; cf. M. L. 5498, *mēnsāle* « serviette »), puis a désigné toute espèce de table, « comptoir, table de banquier », etc. A ce dernier sens se rattachent *mēnsārius* : banquier, changeur (cf. τράπεζα, τραπεζήτης) ; *mēnsulārius*, même sens, ce dernier dérivé du diminutif *mēnsula*, M. L. 5501 ; *mēnsūrium* (tardif) : vaisselle ; *mēnsāim* « par table » (Juvenec.). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5497 (mais évincé par *table*, v. B. W. s. u.) ; germa-



nique : got. *mēsa*-, v. h. a. *mias* ; celtique : v. irl. *mias*, britt. *mawys*.

Le rapport avec *mētiōr*, souvent proposé, est tout à fait incertain.

**mēnsis**, -is m. (ancien thème consonantique, muni d'un nominatif en -is, comme *canis*, *iuuenis*, etc. ; l'ablatif est *mēnse* et le génitif pluriel ancien *mēnsium* ; cf. ombr. *menz nne* « mēnse », de \**mēns-en-*, sab. *mesene*, avec un élargissement -en- comme le latin a -i- au nominatif ; sans cet élargissement, l'ombrien a le dérivé anter-men-z-aru « intermēnstrium ») : mois. A l'origine, « mois lunaire », le nom du mois se confondant avec celui de la lune ; cf., avec le rapprochement étymologique de *mēnsis* et de *mēnsus* (cf. *mētiōr*), Cic., N. D. 2, 27, 69, *lunae cursus qui, quia mensa spatia conficiunt, menses nominantur*. Le pluriel *mēnsēs* désigne aussi les « époques » des femmes, *καταμήνια*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5500.

Dérivés : -*mēstris* de \**mē(n)s-tri-s* (et non \**mē(n)s-ris*, qui aurait donné \**mēbris*, cf. *fūnebris*), second terme dans *bi-, sē-, tri-mēstris*, etc. Dans *sēmēstris* « de six mois » et « d'un demi-mois » se sont confondus deux formes d'origine différente, issues, l'une de \**sex-mēstris*, l'autre par haplogie de \**sēmī-mēstris*. De là *sēmēstrium*. *Trimēstris*, *trimēnsis* sont partiellement conservés dans les langues romanes ; cf. M. L. 8905.

*mēnstruus*, d'où *mēnstrua*, -*ōrum*, *mēnstruū*, -*ās* ; *mēnstruālis* (tardif), formé d'après *annuus*, *annuālis* ; *mēnstruōsus* (Gloss.) ; et les composés tardifs *bi-, tri-mēnstruus*, etc. ; *purimēnstrio esse dicuntur qui sacrorum causa toto mense in caerimoniis sunt, id est puri sint certis rebus carento*, Fest. 298, 13.

*mēnsurnus* (deux exemples tardifs ; d'après *diurnus*).

Ancien mot indo-européen ayant signifié « lune » et « mois » et spécialisé souvent au sens de « mois », ainsi en latin (où *lūna* seul a le sens de « lune »), en celtique : irl. *mí* (gén. *mís*), en albanais : *muaj*, en arménien : *amis* (gén. *amsoy*) ; le « lune » est nommée *lusin*, de la racine de lat. *lūna*) ; tokh. A *mañ*, B *meñe*. La forme est complexe. La racine paraît être \**mē-*, sans doute celle de *mētiōr*, la « lune » étant l'astre qui mesure le temps ; de là un thème \**mē-n-* conservé dans des dérivés en germanique : got. *mena* (masculin) « lune » et *mcnoþs* « mois » ; en balteque, dans le nominatif lit. *mėnũ*. La forme conservée le plus souvent est un élargissement par -cs- : le génitif lituanien de *mėnũ* est *mėnes-io* (avec un suffixe secondaire) et la forme lette est *mėnesis* (*mėness*). En général, on n'a que \**mēns-*, ainsi dans les formes italiques, celtiques, arméniennes citées ci-dessus, de même gr. *μήν*, *μηνός* « mois » (à en juger par le génitif lesb. *μηνός*), avec le dérivé *μήνη* « lune » d'où provient sans doute lat. *Mēna*. Ce \**mēns-* est simplifié en \**mēs-* dans une partie des formes indo-européennes, d'où skr. *mās-*, iran. *māh-*, et, en slave, le dérivé pourvu de deux suffixes de dérivation *mēs-g-ci* « lune, mois » (le thème skr. *candrāmās* « lune », littéralement « lune brillante » [v. *lūna*] a dû être fait sur le nominatif *candrāmāh*).

*Mēnsis* est masculin comme le mot grec, ce qui prouve

le caractère secondaire de la désinence en -i- : autrement, on attendrait le féminin.†

**menta**, -ae (ē) f. : menthe (depuis Caton). Panroman. M. L. 5504. De là : *mentastrum* n. : menthe sauvage (cf. *apiastrum, oleaster*), M. L. 5506 ; *mentiosa* (*herba*), Mart. cell., Med. 33, 8. Germanique : v. h. a. *minza*, etc.

Nom de plante d'une langue méditerranéenne à laquelle le grec a aussi pris *μίνθη*.

**mentīgō** : v. *mentum*.

**mentior, mentiō** : v. *mēns*.

**mentula**, -ae f. : membrum urile. Mot populaire (Catulle, Mart.). Les gloses ont une forme vulgaire *mentula*, CGL II 481, 40 ; cf. ital. *minchia* (dont l'i est dû peut-être à l'influence de *mingere*, cf. M. L. 5513), et le composé *menclilingia*, vulgaire et tardif.

Dérivé : *mentulātus*. — Ni le rapport avec *menta*, ni le rapport avec *mentum* ne s'imposent. Sur la parenté possible avec le skr. *mānthati* « il baratte », il obtient du feu par frottement », etc., v. en dernier lieu Vendryes, MSL 21, 39.

**mentum** (ē), -ī n. : 1° menton ; 2° larmier (terme d'architecture). Depuis Plaute. M. L. 5514 ; a été remplacé dans certaines langues romanes par *mentō*, -*ōnis*, M. L. 5512 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *mentō*, -*ōnis* m. « au menton proéminent » (cf. *nāsō*, etc.) ; *mentagra* f. : 1° mentagre, sorte de dartre ; 2° lichen. Hybride formé de *mentum* et *ἀγρα*, d'après *podagra* ; *mentīgō* f. : tac, maladie qui siège de la museau des moutons, dite aussi *ostīgō* (d'après *prūrigō*, etc.). M. L. 5507 a.

Cf. gall. *mant* « mâchoire, bouche », got. *munþs* « bouche », v. h. a. *munt*. Mot du vocabulaire occidental de l'indo-européen, sans doute dérivé de la racine \**mēn-* « être saillant » ; cf. *mōns*, *ēmineō* (sous *minae*).

**meō**, -ās, -*āui*, -*ātum*, -*āre* : aller, passer (rare, poétique et postclassique).

Dérivés et composés : *meātus*, -*ūs* m. : route, marche, passage, cours (des astres) ; veine ; lit d'un fleuve ; bras de mer ; pore, canal, conduit ; *meābilis* (Plin.), *meāculum* (Apul., Mart. Cap.), *meātor* (d'après *uātor*), tous rares ; *commēō* : « se mettre en marche, voyager, se rendre à, vers », composé d'aspect « déterminé », plus anciennement attesté (Plt., Ru. 322) et plus fréquent que *meō* ; à l'époque impériale, *commēans* « courrier » ; *commēātus*, -*ūs* m. : 1° action de se transporter ou de transporter » ; et, au sens concret, « passage » (depuis Plt.), « transport, convoi », et spécialement « convoi de vivres pour l'armée » (d'abord *frūmentū commēātus*) ; 2° dans la langue militaire, « ordre de marche ou de transport » (*diēs commēātūs*), d'où « titre de permission, congé », et par suite « répit ». Ancien, usuel et technique ; M. L. 2083 ; britt. *cemiat*, *cimiat*. A *commēō* correspond sans doute dans la langue archaïque un fréquentatif *commēō*, -*ās*, q. u. ;

*ēmeō* (rare, tardif) ; *immeō* ; *permeō* (rare) ; *permeābilis* (Sol.) ; et *impermeābilis* ; *intrāns-meābilis* (Jord.) ; *praetermeō* ; *remeō* (ancien, poétique et postclassique) ; *re-* et *irre-meābilis* (Vg.) = *ἀνπόστροφος* ; *subtermeō* (formé d'après *subterlābor*).

Cf. v. sl. *mimo* « à travers », *minōti* « passer », pol. *miñac* « passer » et gall. *myned* « aller » (Rev. celt., 35, 293). Sans doute même racine élargie dans *migrāre* et *mūlare* ; v. ces mots. Cf. aussi *trāmes* et *sēmīta*.

**merātrus** : v. *merus*.

\***meratrum** : est herba de qua comedunt serpentes et exiunt uetustatem, CGL V 621, 30. Corruption (d'après *uēratrum*?) de *μαράθ(ρ)ov* « fenouil », attesté chez Pline sous la forme *marathum*.

**mercēs, mercēdōnius, mercurius** : v. *merx*.

**merda**, -ae (ē) f. : merde. Vulgaire ; panroman. M. L. 5520.

Dérivé : *merdaceus* (-*leus*, Priap., d'après *μερδά-λεος*?).

Pas de rapprochement sûr. On rapproche souvent le groupe de lit. *smirdziū*, *smirdėū*, v. sl. *smrūždō*, *smrūđdi* « puer », qui est différent pour le sens, ou got. *smarnos* « σκόβαλον », qui ne rend pas compte du d.

**merēō**, -ēs, -*uī*, -*itum*, -*ēre* ; **merēor**, -*ēris*, -*itus sum*, -*ēri* : recevoir comme part ou comme prix, e. g. Cic., Verr. II 4, 135, *quid arbitrāmini Reginos... merere uelle ut ab is marmorea Venus illa auferatur* ; et la note d'Em. Thomas, ad l. ; se faire payer ; gagner (un salaire) ; *merēre* (-*ri*) *stipendia* « gagner sa solde », expression de la langue militaire, d'où, absolument, *merēre* (-*ri*) « servir à l'armée », déjà dans Varr. ap. Non. 344, 40, *qui in exercitu donati essent et equo publico mererent* ; de là *ēmeritus* « soldat qui a fini de servir » (cf. *effētus*). Dans la langue commune, « mériter » (en bonne ou en mauvaise part) ; *m. laudem, supplicium* ; *m. bene, male* ; *m. dē* « gagner un salaire à propos de » et, par extension, « se conduire vis-à-vis de » ; cf. Plt., As. 148, *te ego ut digna esse perdam atque ut de me meres*. Ancien, usuel. M. L. 5522. A *merēns* « qui mérite » s'oppose *immerēns* ; à *meritus* (actif et passif ; cf. Vg., G. 2, 515, ... *hinc armenta boum meritosque iuuenocos* « qui ont gagné leur ration », cf. *merenda*), *immeritus*. De *meritus* sont formés *meritum* « prix, valeur ; salaire mérité ; service rendu (en bien ou en mal), mérite » ; *meritō* adv. « à juste titre » et *immeritō*. A *merēō* tend à se substituer un dénominatif *meritō*, -*ās* « gagner un salaire, servir », déjà dans Caton.

**meritōrius** : qui mérite salaire, ou qui procure un salaire ; qui se loue ; **meritōrium** : local loué ; en particulier : auberge, et lieu de débauche, *domus meretricis*.

**merenda** f. (ē) : repas de l'après-midi ou du soir ; *serae hora merenda*, Calp., Ecl. 5, 60 ; de *merēō*, comme *praebenda* de *praebēō*. Forme de la langue familière ou rustique ; ancien (Enn., Plt.). Rapproché de *meridiēs* par étymologie populaire ; cf. Isid., Or. 20, 2, 12. Dénomina-tif : *merendō*, -*ās*. M. L. 5521, 5521 a ; britt. *merenn* (arm.) ; V. P. Herzog, *Die Bezeichnungen d. täglichen Mahlzeiten i. d. rom. Spr.*, Zurich, 1916, p. 75-84 ; Sofer, 146 ; *merendula* (tardif).

**meretrix** f. : proprement « celle qui gagne un salaire, celle qui se fait payer » ; cf. Ov., Am. 1, 40, 21, *stat meretrix certo cuius mercabilis aere*. Comme *lēnō*, le mot s'est spécialisé dans la langue érotique. Dérivés : *meretricula* ; *meretricius* ; *meretricor* (tardif) = *ἐταίροποινα*. Les représentants romans supposent une forme \**mele-*

*trix* dissimilée comme *pelegrinus*. M. L. 5523 ; celtique : irl. *merrech*.

Composés de *merēō(r)* : *commerēō(r)*, d'aspect « déterminé », souvent employé en mauvaise part, comme *commūtō* : c. *uoluptas* ; *dēmerēō(r)* : anté- et postclassique, formé d'après *merēō dē* ; *ēmerēō(r)* : est à *merēō* comme *efficiō* à *faciō*. Pour *ēmeritus*, cf. plus haut : *permerēō(r)* (un exemple dans Stace) ; *prōmerēō(r)*. Dans ces composés, la particule sert simplement à renforcer un verbe expressif.

Pour *morta*, v. ce mot.

Cf. gr. *μερομαι* « j'obtiens en partage », hom. *ἐμοροε* et *ἐμοραται*, μοῖρα « part, destin », μέρος « part », etc.† et sans doute hitt. *mark-* « partager », v. Benveniste, BSL 33, 140. Gaul. *Ro-smerta* est le nom d'une déesse. La racine \**smēr-*est peut-être la même que celle indiquée sous *memor*.

**mergae**, -*ārum* (ē) f. pl. : — *furculae quibus acerui frugum fiunt, dictae a uolucrisbus mergis* (étymologie populaire?) *quia, ut illi se in aquam mergunt dum pisces persequuntur, sic messores eas in fruges demergunt, ut eleuare possint manipulos*, P. F. 111, 6. Terme technique de la langue rustique, attesté depuis Plt. M. L. 5524.

**merges**, -*itis* f. « ce qu'on peut prendre avec les *mergae* ; botte, gerbe » (Vg., G. 2, 517). Pour la formation, cf. *seges*, *teges*, -*ētis*. M. L. 5526.

Le rapport avec gr. *ἀμύργω* « je cueille » (des feuilles, des fruits) est tout au plus possible. Mot technique, sans étymologie indo-européenne.

**mergō**, -*is*, -*sī*, -*sum*, -*ere* (le supin *mersum* est récent et analogue de *mersi*) ; une forme ancienne \**merium* est supposée par le fréquentatif archaïque *meritare* [Acc., cf. Non. 138, 20 ; P. F. 111, 19 ; Quint. 1, 4, 14] : plonger (sens propre et figuré, physique et moral). Ancien, usuel et classique. Peu représenté, et avec des changements de sens, dans les langues romanes ; cf. M. L. 5525.

Dérivés et composés : *mergus*, -*i* (et *mergulus*, -*la*, *mergunculus*) : 1° plongeon ; 2° sautelle (M. L. 5528 ; *mergorae* (l. *mergolae*?) : *situlae quibus aqua de puteo trahitur* (Gloss.) ; *mersiō* (Gloss.) ; *mersus*, -*ūs*, *mersūra* (tardifs) ; *mersō*, -*ās* (a remplacé *meritō*, comme *pulsō*, *pulsō*) ; *mersiō*, -*ās* et *mergitō* depuis Tert. ; *immersābilis* (Hor. = *ἀβάπτιστος*) ; *com*, -*dē*, -*ē*, *im* (M. L. 4287), *prae-* (d'après *προκαταδύεσθαι*), *re-*, *sub-mergō*, avec leurs dérivés ; *summersō*, -*ās* (tardif). M. L. 8380, *submergere* ; 8381, *submerguculāre* ; 8381 a, \**submersire*.

La racine est \**mezg-* : skr. *mājñati* « il plonge », lit. *mazgōti* « laver » (itératif : « plonger à plusieurs reprises »). Une racine ainsi terminée par deux consonnes proprement dites est exceptionnelle en indo-européen ; sans doute racine du vocabulaire familier. Le rapprochement de skr. *madgūh* « sorte d'oiseau aquatique » et de *mergus* est contesté ; cf. Thes. s. u.

**meridiēs**, -*ei* m. : « midi » et « sud ». *Meridiēs* est un nominatif formé sur le locatif *meridiē*, issu de \**mediēi diē* par dissimilation (comme sans doute *humus* sur *humī*) ; cf., pour la formation gr. *μεσημβρία* et pour l'échange entre *d* et *r*, *ad* et *ar*, et *cadūceus*. Les anciens avaient vu l'étymologie, cf. Varr., L. L. 6, 4, qui signale une forme *medidēs* à Préneste ; Cic., Or. 47, 458, *ipsum*

*meridie cur non medidie? credo, quod erat insuavius.* Le rapprochement de *merus*, dû à l'étymologie populaire, a pu influencer sur la forme du mot; cf. Pétr. 31, *mero meridie*. Un adjectif *mediālis* est issu de \**mediālis* par haplogie; cf. P. F. 111, 16, *medielem appellabant hostiam atram, quam meridie immolabant*. Ancien, usuel. M. L. 5531.

Dérivés : *meridianūs* : « de, et du midi », M. L. 5529, d'où *pomeridianūs* (classique, tiré de *post meridiem*; cf. Cic., Or. 47, 157); *meridiālis* (Gell.); *meridiō*, -ās « faire la sieste », M. L. 5530; cf. *μεσημερία*, -ἄζω. A basse époque : *meridiōnālis* (d'après *septentrionālis*); *meridiōnārius*.

**merula**, -ae f. (*merulus*, Auct. Garm. Philom. 6 et Gloss.) : 1° merle; 2° merle de mer; 3° machine hydraulique qui produisait un sifflement analogue à celui du merle. Surnom romain. Ancien. Panroman. M. L. 5534; B. W. s. u.

Dérivé : *meruleus*. Germanique : m. b. all. *merelle*, etc.

Mot du vocabulaire occidental. Cf. gall. *mwyalch*, même sens (v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 73). V. h. a. *amsala* « merle » est plus loin pour la forme. Terme populaire, comme l'indique la variété des formes; cf. la forme populaire de lat. *passer* et les variations des correspondants de *turdus*.

**merus**, -a, -um : -m *antiqui dicebant solum*... à nunc *merum purum appellamus*, P. F. 111, 12; « pur, sans mélange », *uinum merum* ou *merum* seul « vin pur »; par suite « véritable, authentique », *meri bellatores*, Plt., Mi. 1077, et « sans addition, seul, rien que »; cf. Varr. ap. Non. 344, 9, *Diogenem postea pallium solum habuisse, et habere Vlixem meram tunicam*. Développement de sens analogue dans *assus*. Ancien, usuel. M. L. 5535. Irl. *mer*?

Dérivés et composés : *merācus*, formation populaire (cf. *ēbriācus, sōbriācus*); *merāculus*; *merāculum*; *mericulum*; *merālis*; *merātus* (Marc. Emp.); *merārius* (Gl.) : *οἰνοπόλης*; *merāria* : *γεωστρίλις, -rium (-iolum)*; *ἀκρατοφόρον*; *merulentus* (cf. *uolentus*); *submerus*; *merobibus* (Plt.); pour le vocalisme en -o, cf. *ahēno-barbus*; *meribidulus* (Tert.); \**exmerāre*, M. L. 3024.

Le vocalisme radical *e* est celui qu'on attend dans un adjectif; cf. la glose irlandaise *é-mer* : *i-nigle* (c'est-à-dire « non clair »). Le sens initial de *merus* serait donc « clair ». Ceci justifie en quelque mesure le rapprochement avec gr. *ἀμάρσσο* « j'étincelle, je brille », *μαρμαρα* « je brille », *μαρμαρα* *λαμπρά* (Hes.) et skr. *māricīh* « rayon de lumière ». Pour le sens, ce qui serait le plus près, ce serait v. angl. *d-merian* « purifier ».

**merx** (*mers*); nom. *merces* dans Sall. ap. Char., GLK I 27, 22), *mercis* f. : marchandise. Dans la langue familière s'emploie, comme *negōtium, mercimōnium*, au sens de « affaire, chose », même en parlant de personnes; cf. Plt., Ci. 727, *malā mers, era, haec et callida est*. Ancien, usuel. M. L. 5536; B. W. *mercier*.

Dérivés et composés : *mercor*, -āris (et *mercō*, M. L. 5515) : faire commerce de; d'où *mercātor*, M. L. 5515 b; -*tiō*, -*tus*, -*ūs*, M. L. 5516; irl. *marcat*, etc.; germanique : all. *Markt*; -*tōrius*, -*tūra*, etc.; *mercimōnium*, -*i* n. (archaïque); *commercor*, -*āris*; *commers*

(Plt., Sti. 519), composé athématique, remplacé par *commercium* : — *est emendi uendendique inuicem* (Ulp. reg. 19, 5; 1° sens concret : « comptoir », et même « marchandise »; 2° relations (d'abord commerciales) échanges, cf. Cic., Verr. 5, 21; Sall., Iu. 18, 6, *mare magnum et ignara lingua commercia prohibebant*. Enfin, quelquefois, à l'époque impériale, « pouvoir réciproque » ou synonyme de *negōtium*; *ēmercor* (Tac. Ann.); *praemercor*.

*Mercurius*, -i m. (*Mircurios* diel.) : 1° Mercure, dieu du commerce; 2° Mercure, planète; 3° garrot (dans la langue des vétérinaires); influence du gr. *ἔρμα*? *Mercuri(i) diēs* « jour de Mercure », M. L. 5519; britt. *Mercher*. Le suffixe de *Mercurius* est le même que celui de *Titurius, Mamurius, Veturius* (étrusque?).

Dérivé : *mercuriālis*, -e : de mercure; substantivé *mercuriālis* f. : mercuriale, plante, M. L. 5518; *mercuriālēs* m. pl. : membres du collège des marchands.

A côté des formes à vocalisme *e*, on trouve des formes en -i : *Mircurios* à Préneste, *Mircurius* et *commercium* dans Varr., Fgm. 70 Goetz-Schoell, sans doute dialectales. En osque, on a *amirikum* « quæstum » (?) et *amiricatum*; cf. Vetter, *Hdb.*, n° 3, p. 31 et 25, qui conteste le sens de « immercātō », admis jusqu'ici pour le second. *Merx* est sans étymologie connue. Il est possible que *Mercurius* soit d'origine étrusque et que son culte n'ait été introduit que tardivement à Rome (495 av. J.-C.); mais ceci ne suffit pas à le détacher de *merx*, qui peut avoir la même origine et avoir été emprunté, comme maint terme de civilisation.

**mercēs**, -ēdis (acc. *mercem* à basse époque, cf. *hērca*) f. : 1° prix payé pour une marchandise; cf. Cic., R. Am. 29, 80, *una mercēde duas res assequi*, et spécialement pour un travail, « salaire, gage » et au figuré « récompense, punition »; 2° loyer, ferme; par suite « revenu, rentes ». Ancien. M. L. 5517. Irl. *meircē*. B. W. *mercē*.

Dérivés : *mercēdula*; *mercēnārius* (*mercēnārius*) adj. et subst. (opposé à *grātūitūs*); *mercēdārius* (époque impériale); *mercēdōnīus* adj. et subst. : relatif à la paye, au salaire, payeur; *m. mēnsis* : « mois intercalaire » (proprement « qui soldé le dû »); *mercēditium* : *mercennarium, quod mercede se tueatur?* P. F. 111, 18; forme obscure, sans autre exemple; peut-être création comique d'après *æditūs*; *mercēnālis*; *mercēdimerus* (Lucil., d'après *μισθοποιος*).

\***mesgus** : *serum* (Gl.). Mot gaulois, non latin. V. *miscēd*.

**mespilum**, -i n. (-la f.) : nêfle. Emprunt au gr. *μέσπλον* (-λη), latinisé; d'où des formes phonétiques *mespulus* et dissimilées \**nespulus, nespila*, etc. (cf. *mappa* et *nibulus*). V. Graur, *Mél. ling.*, p. 15. M. L. 5540; B. W. s. u. v. h. a. *mespila*, bret. arm. *mesper*. V. André, *Lex.*, s. u.

**messis** : v. *metō*.

-**met** : particule qui s'ajoute aux pronoms personnels (comme -*pte*, -*te*), pour mettre la personne en relief ou l'opposer à d'autres; souvent accompagné de *ipse* : *ego met ipse, sēmet ipsum*. Quelquefois aussi jointe aux adjectifs possessifs. A survécu dans les langues romanes, unie à *ipse*; cf. M. L. 5551, *metipse, metipsimus*, et aussi 5547, -*met*.

Le -*i* suppose qu'une voyelle finale s'est amuie. Ce -*met* ne se retrouve nulle part ailleurs. On ne peut l'expliquer que par la juxtaposition de deux anciennes particules; pour -*m*-, cf. *osq. tii-um*, omb. *ti-om* en face de v. lat. *tē-d* (cette particule était sûrement indo-européenne); cf. \**eti* (v. et). Mais les combinaisons que l'on peut faire ainsi sont arbitraires.

**mēta**, -ae f. : tout objet de forme conique : 1° borne du curie (composée de trois colonnes coniques); 2° meule inférieure d'un moulin à blé; 3° meule de foin, d'où *mētālis* « en forme de meule », M. L. 5549, *mētāle*; 4° *mēta sūdāns*, fontaine de Rome en forme de cône sur lequel l'eau se répandait d'en haut. — Du premier sens dérive le sens abstrait de « fin, extrémité », ou « point critique ». Terme technique attesté depuis Caton. M. L. 5548; germanique : m. b. all. *mīte* « Miete ». Dénominateur : *mētōr*, -*āris* : délimiter par des bornes (*agrum, castra*, d'où *castramētōr*, -*mētātiō*), dont le sens a été influencé par *mētior*; avec ses dérivés : *mētātor*, -*tiō*, -*tōrius*, -*tūra*; *mētātum* « habitāculum, hospitium » (tardif); *immētātus* (Hor.); *praemētātus* (Mart. Cap.). Diminutif : *mētula*, M. L. 5554; v. B. W. sous *meule* II. Aucun rapprochement sûr; cf. peut-être skr. *mēthih* « pila, postis », irl. *methos* « finēs », v. isl. *meidr* « trabs », lit. *metas* « palpus ».

**metallum**, -i n. : mine et « minéral, métal ». Emprunt au gr. *μέταλλον*. Depuis Varron. Latinisé, d'où *metallārius*, -a; *metallicus*, *metallifer* (époque impériale). Irl. *mitall*.

\***metella, metalla** : forme douteuse. Le mot ne semble se trouver que dans Végèce, Mil. 4, 6, *ut de ligno crates facerent, quas metellas* (var. *maetalas*, etc.) *uocauerunt, lapidibusque complerent*. Terme de l'argot militaire, peut-être d'abord féminin de *metellus* « servant », *metella* [māchina]; v. le suivant; ou corruption plaisante de *metalla*?

**metellus**, -i m. : -i *dicuntur in lege (re) militari quasi mercennarii*, F. 132, 13. Mot ancien, attesté dans Accius; a fourni le nom d'une famille de la gens Caecilia, peut-être d'origine étrusque; cf. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 188, 293.

**mētior, -iris, mēnsus sum** (et, à basse époque, *mētītus sum*), **mētīri** : 1° mesurer (sens physique et moral), évaluer, estimer; 2° parcourir. L'n de *mēnsus* fait difficulté. Il n'est pas purement graphique, si l'on admet l'identité de *mēnsus* et de *mēnsa* (v. ce mot). *Mēnsus* aurait subi l'influence de *pēnsus*, auquel il était uni dans le couple *neque mensum neque pensum, mensa pensaque*; cf. omb. *mefa spefa?* (Kretschmer, Glotta 8, 79 sqq.). Ou bien l'n est organique, comme celui de *mēnsis*, auquel le groupe de *mētior, mēnsus* est sans doute apparenté. La prononciation sans n de *permēnsus* signalée par le Servius Dan., ad Aen. 3, 567, ne prouve pas l'existence d'une forme ancienne \**messus*, mais seulement l'amuissement de l'n, comme dans *mē(n)sis*. Ancien, classique, usuel. M. L. 5552.

Dérivés et composés 1° de *mēnsus* : *mēnsiō* : mesure (rare, un exemple dans Cic.); *mēnsor*; *mēnsūra* (classique, usuel) et son dénominateur : *mēnsūrō*, -*ās* (ital., d'après *μετρέω*?), *mēnsūrōr* (Cael. Aur.), tous

deux panromans. M. L. 5502, 5503. Celtique : irl., britt. *mesure*.

*Mēnsūrō* a fourni, à son tour, de nombreux dérivés et composés : *mēnsūrātor*, -*tiō*, -*lis*, -*bilis*, et *immēnsūrābilis* (= *ἀμέτρητος*); *commēnsūrō*, -*atiō*, -*ābilis* (cf. *συμμετρέω*, etc.); *dē*, *re-mēnsūrō* (tardifs).

*immēnsus* (= *ἀμέτρος*) : sans mesure, immense; *immēnsium* : immensité; *immēnsiūlis*, -*sibilis*; *commēnsus*, -*ūs* m. : mot de Vitruve destiné à rendre le gr. *συμμετρία*.

2° de *mētior* : *mētītor* : mesureur, M. L. 5552 a; *admētītor* : mesurer en plus; *commētītor* : mesurer complètement, proportionner (Cic., Inu. 1, 26, 39; trad. du gr. *συμμετρεῖν*), M. L. 2084 a; *dēmēnsium* (usité surtout au participe n. *dēmēnsium* « ration des esclaves »); *dīmētītor* : mesurer exactement, ou d'un bout à l'autre, d'où *dīmētīens* traduisant le gr. *διάμετρος*; *dīmēnsiō*; *ēmētītor* : mesurer exactement, parcourir; *permētītor* : mesurer en tous sens, traverser; *remētītor* : mesurer de nouveau ou en sens contraire; parcourir en sens inverse.

Beaucoup de ces mots, qui sont techniques, sont faits sur des termes grecs.

Lat. *mētior* ne peut être que le dérivé d'un thème \**mēti-* « mesure, combinaison mentale » qui se retrouve dans v. angl. *mēp* « mesure », gr. *μητις* « prudence, ruse » (d'où hom. *μητιάσαι, μητέρα*), skr. *māthih* « mesure, connaissance exacte ». Il y a d'autres formations nominales, telles que hitt. *mehur* « temps, heure », got. *mel* « moment de temps », v. sl. *mēra* « mesure », skr. *mātram* « mesure » (cf. gr. *μέτρον* avec *ἔ*) et v. russe *mēnū* « mesure », skr. *pramānam*, v. perse *framānā* « commandement ». Il n'y a de formes verbales connues qu'en indo-iranien : véd. *māti* et *mimāti* « il mesure », persan *māyad* « mesurer ». Degré zéro dans skr. *mūta*, av. *īmūta* « mesurer »; cf. lit. *matūju* « je mesure ». — V. *mēnsis*, et sans doute *modus* (il s'agirait d'une racine \**mē-*, diversement élargie), peut-être *mēnsa*.

**metō**, -is, **messuī** (rare, Caton), **messum**, **metero** : couper les récoltes, moissonner. Ancien, usuel. M. L. 5550.

Dérivés et composés : *messis*, -is; *messiō* f. (dans Varr., R. R. 1, 50, 1, et la Vulgate, et qui est demeuré dans les langues romanes, à côté de *messis*, M. L. 5542 et 5543 et B. W. s. u.); *Messia* « déesse de la moisson » (Suét., Tert.); *messor*; *messōrius* (*messuārius*, cf. le gén. pl. *messuum*) : m. *falx*, cf. M. L. 5544 et 5545); *messiūsus*, -a, -um; *messūra* (St Jér.), *messō*, -*ās*, attesté dans les gloses : *messō*, *θερζω*, CGL II 327, 50, et conservé dans les langues romanes, M. L. 5541; *dē*, -*ē*, -*prae-metō*; *praemetium* : *quod praelibationis causa ante praemetitur*, P. F. 267, 1.

Une racine \**met-* « couper une récolte, moissonner » ne se retrouve qu'en celtique : m. bret. *midiff* « moissonner », etc.; v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, p. 162 sqq. Hors de l'italo-celtique, plutôt qu'une correspondance simplement formelle avec lit *metō*, v. sl. *metō* « je jette », le sens appelle un rapprochement avec gr. *ἄρῃ* « faucille », *ἀμάω* « je fauche » et avec v. h. a. *māen*, v. angl. *māwan* « moissonner ». Dans lat. *metō* et dans le celtique correspondant, il y a un suffixe de présent, donnant l'aspect « déterminé », le perfectum, rare,



est évidemment secondaire; il n'y avait à l'origine qu'un présent sur lequel a été fait le reste des formes.

mëtor : v. mèta.

metrum, -i n. : mètre, mesure d'un vers. Emprunt technique au gr. μέτρον; passé sous des formes savantes en celtique: irl. meitr, britt. mydr, et en roman. Quelques formes dialectales au sens de « mesure » en italien. M. L. 5553.

mettica (uītis, āua) f. : sorte de vigne inconnue (Col., Plin.).

metus, -ūs m. (f. dans Naevius et Ennius) : crainte; dans la langue du droit « contrainte morale imposée à quelqu'un pour lui faire accomplir un certain acte, par la menace d'un mal imminent ». Ancien, usuel. Conservé en piémontais, provençal, espagnol, portugais; cf. M. L. 5555.

Dérivés et composés : metuō, -is (non représenté dans les langues romanes) et immetuēs (Gloss. = φόβος); metūcūlōsus (metū-) (pour la longue, v. Plt., Am. 293, Mo. 1181, et cf. somniculōsus), formé d'après periculōsus : 1° craintif, timide; 2° effrayant (archaïque et postclassique); per-, prae-metuō.

Aucun rapprochement net. L'étymologie de Varr., L. 6, 48, metuere a quodam motu animi, cum id quod malum casurum putat fugiit mens, n'a que la valeur d'une étymologie populaire. Les mots signifiant « craindre » diffèrent souvent d'une langue à l'autre; v. timeō. Sur la fréquence d'emploi de metus, metuō et de timor, timeō, v. Thes. s. u. V. Ernout, Philologica II, p. 7 sqq.

meus : v. mē.

\*mezurāna (μεζουράνα, Ps.-Diosc.) : marjolaine. Mot oriental, déformé en maiorāna par influence de maior; v. M. L. s. u. amaracus et B. W. s. u. marjolaine.

mica, -ae f. : parcelle, miette, grain. Depuis Caton. M. L. 5559, B. W. mie; germ. \*mikka, b. all. mikke, etc.

Dérivés : micula, M. L. 5564; micārius : économe, qui ramasse les miettes (Pétr. 73, 6); micidus : mince, grêle (un exemple tardif); micātus, -ta; micina, M. L. 5561; \*demicāre, M. L. 2554.

Cf. gr. (σ)μικρός? Appartiendrait alors au groupe de minor; v. ce mot.

miccō, -is, -ire : crier (en parlant du bouc)? (Suét., Anthol.). Onomatopée. Cf. gr. μηχώμαι « bêler », etc.

mico, -ās, -ūi, -āre : semble s'être dit d'abord d'un objet qui se ferme ou se contracte, puis s'ouvre ou se dilate, doigts, yeux, cœur, oreilles, étoile qui scintille; de là les divers sens du verbe : tressauter, palpiter, battre (de corde), s'ouvrir et se fermer (cf. digitis micāre « jouer à la moure »); clignoter; scintiller, d'où « briller » (poétique et dérivé) : venae et arteriae micare non desinunt, Cic., N. D. 2, 9, 24; semianimesque micant oculi, Enn. ap. Serv., Ae. 10, 396; corque timore micat, Ov., F. 3, 36; stella micans radiis, Cic., Diu. poet. 2, 42, 110. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés (très rares) : micātū; micātus, -ūs m. Composés : dimico, -ās, -āui (cf. Prisc., GLK II 472, 22; dimicui, Ov., Am. 2, 7, 2, 2, 13, 28) : s'ouvrir et se refermer, s'agiter en sens divers; cf. Mul. Chir. 279, auriculis dimicat (en face de Vég., Mulom. 2, 10, mica-

bū auriculis); dans la langue des gladiateurs : faire des passes, s'escrimer, armis dimicāre; puis « livrer bataille, combattre »; dimicātio. Une influence de διαμάχου est improbable et indémontrable.

émico (époque impériale) : jaillir, s'élaner hors de briller hors de (souvent synonyme de émineo); intermico (poétique, époque impériale) : briller parmi; praepro-mico (rares); \*submiculāre, M. L. 8381 b.

Cf. gall. myg « briller » et v. sorab. mikač « cligner ». Pour les autres rapprochements celtiques, v. J. Lohy, Rev. celt., 46, 152 sqq.

micturiō, -is = οὐρητάω. V. mingō. Formation désidérative.

migalē : musaraigne. Emprunt tardif (Mul. Chir.) au gr. μύγαλη.

Dérivé : migalinus : couleur de musaraigne.

migrō, -ās, -āui, -ātum, -āre : changer de résidence, s'en aller, sortir; émigrer, se changer. Sens concret et abstrait; transitif ou absolu, correspond à μεταβάλλω μετακόω comme à υπερβαίνω; cf. Gell. 2, 29, 16, cassididum migravit. Quelquefois « transgresser » (par opposition à servāre, cōservāre; cf. Cic., Fin. 3, 20, 67, Off. 1, 80, 31). Ancien, usuel, classique. N'est demeuré qu'en provençal; cf. M. L. 5565.

Dérivés et composés : migratiō (Cic.), -tor (Gloss.) admigrō (Plt.); com-, dē-, ē- (M. L. 2861), im-, praere-, trans-migrō et leurs dérivés.

On interprète ce verbe comme dérivé d'un adjectif \*migrō, où la racine, de la forme mig-, serait un élargissement de la racine \*mei- « changer »; v. meō, minis et mūō. Le grec a aussi une forme à élargissement dans ἀμείβω « j'échange ».

miles (mīless, Plt., Au. 528, de \*milet-s), -itis m. le féminin n'apparaît que dans Ovide et semble archaïque; ciel) : soldat, terme générique; souvent employé au singulier avec le sens collectif « le soldat » i. e. « l'armée ». Particulièrement « fantassin » opposé à eques, v. g. Caes., BG 5, 10, 1. Usité de tout temps. Non roman (sauf roumain?; M. L. 5568); mais v. h. a. milizza; celtique : irl. mil, britt. milwr. Les anciens le rattachaient par étymologie populaire à mille; cf. Varr., L. 6, 48, milites quod trium milium primo legio febat, ac singula tribus, Titensium, Ramnium, Lucerum, milia milium mitebant, et Lyd., Mens. 4, 72 (124, 12), χιλίους τὸ ὑπαπιστάς ὁ Ῥωμῖλος μόνους ἔταξε καὶ μιλίας αὐτοῦ ἀπὸ τοῦ ἀριθμοῦ ἐκέλευσε οἰνοεὶ χιλίους, τὸ πρὶν αὐτῶν τας προσάγορευομένους. De là des graphies comme MILLES dans les inscriptions, d'après MELIA.

Dérivés : militia : service militaire, d'où « campagne », domi militiaeque; militiārius (militiārius, Plt., Ps. 1048) : de soldat, militaire; à l'époque impériale; militiāris m. « soldat »; militiō, -ās : être soldat, faire campagne; cf. got. miliōn; commilitiō, -ās (rare) συναστρατεύομαι; commilitiō, -ōnis m. (très fréquente formation en -ō/-ōnis de type populaire); commilitium n. : communauté de services militaires, camaraderie, communauté de goûts, etc.

La finale rappelle celle de eques, pedes, satelles, comitatus. Pas de correspondant sûr; gr. δμῖλος « caterua, turba » est loin pour le sens. Peut-être d'origine étrusque, comme satelles.

millimindrum, -i n. : nom vulgaire de la jusquiame dans Isid. 17, 9, 41. Inexpliqué; v. Sofer, p. 147 sqq., André, Lex., s. u. M. L. 5571.

millium, -i n. : mil, millet. Attesté depuis Caton, ancien; le mil est employé dans les sacrifices (cf. Ov., F. 4, 743; P. F. 473, 12, s. u. suffimenta). Panroman. M. L. 5572; B. W. s. u.; germanique : v. angl. mil, v. h. a. milli; bret. arm. mell?

Dérivés : miliārius, cf. miliāria « cuscute du mil », M. L. 5570, 5570 a; miliāca : ficēdula, ortolan; miliāceus.

Nom de céréale qui semble indo-européen. On a trois formes différentes qui paraissent dérivées d'un ancien nom radical, avec des vocalismes variés : e dans gr. μύλα, o dans lit. mālnoš « sorte de millet », zéro dans lat. millium, de m'lyio-, avec même vocalisme que dans cilium, et similis. Sur les noms du « millet », v. Symbolae gramm. in honorem J. Rozwadowski, p. 109 sqq. et, en particulier, p. 113.

mille n. (anc. abl. millē); pl. millia (graphie du monument d'Ancyre), millia (-lium, -libus) : un millier, mille (spécialement « un mille », mesure de longueur, abréviation de mille passuum); s'emploie aussi, comme recentit, pour désigner un grand nombre, indéterminé. Ancien substantif neutre, dont l'ablatif milli est encore usité chez les archaïques; cf. Gell. 1, 16; Macr. 1, 5. On disait mille anōrum, passuum, comme on a contigué de dire duo mil(l)ia passuum. Peu à peu mille a été considéré comme indéclinable, sans doute d'après decem, centum, dont il est le multiple dans la numération décimale, et le substantif qui l'accompagne lui a été apposé : mille homines. Ainsi s'est établie la différence entre le singulier mille et le pluriel mil(l)ia. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5573; germanique : v. h. a. milla, etc. (de milia); celtique : irl. mille, britt. mil; gr. mod. μίλιον.

Dérivés et composés : millēsimum : millième; millētia : mille par mille; millēnārius; mil(l)ie(n)s : mille fois; mil(l)iārius : qui contient mille; d'où mil(l)iārium n. : pierre milliaire; mille (mesure de longueur); millier, mille (nombre), M. L. 5577; m. h. a. miler; militiārens (tardif, v. Thes.).

millepeda, millepeda, -ae f. : mille-pattes; milleformis; millenoria, millimodus (tardifs). Cf. aussi M. L. 5575, 5576, mille grana, mille solidōrum, etc.

Les graphies avec ei, meille, meilia sont sans valeur, car elles datent d'une époque où ei et i étaient confondus. Sur le double l de mille, cf. argilla, stella.

Il n'y avait pas de nom indo-européen fixé pour « mille ». Les diverses explications proposées pour expliquer mille sont plus ingénieuses que convaincantes; cf. entre autres, Sommer, Hdb. d. lat. Laut- u. Formenl., p. 471.

millefolium, -i (mil(l)ifolium; -folia f.) n. : plante que Plin. 24, 152, assimile au μυρτόφυλλον des Grecs (Dioscor., Gal.), sans doute le « millefeuille aquatique », différent du millefeuille terrestre (achillea). Calque sémantique du mot grec. La forme μυρτόφυλλον, plus tardive (Ps.-Diosc.), ne semble pas pouvoir être invoquée, comme l'a fait Keller, pour expliquer le mot latin; ce serait plutôt elle qui proviendrait du latin. Passé en

roman, M. L. 5574, et en celtique : britt. minfel. V. André, Lex., s. u.

millus : v. mellum.

miluus (-uos, trisyllabe; dissyllabe à l'époque impériale), -i m. : 1° milan, oiseau de proie; 2° poisson volant (milan de mer?), dit aussi miluāgō. Depuis Plaute, M. L. 5578. Pétrone, 75, 6, a un féminin milua « femelle de milan », employé comme terme d'injure.

Dérivé : miluinus; miluina f. : genus tibiae acutissimi soni, P. F. 110, 3. — V. nibulus.

On n'a pu faire que des hypothèses inconsistantes sur l'étymologie.

mimus, -i m. : mime. Emprunt au gr. μῦμος (CIL I<sup>o</sup> 1861 et Lucil.). M. L. 5580.

Dérivés : mima; mimula, -lus; mimicus; mimarius, etc.

mina, -ae f. : mine, monnaie grecque. Emprunt oral et ancien au gr. μνᾶ, qui lui-même provient du sémitique. Celtique : irl. mann. Cf. nummus.

minae, -ārum f. pl. : saillie, avance d'un mur, d'un rocher, surplomb. Minae eminentio murorum quas pinas dicunt, Serv., Ae. 4, 88 : pendent opera interrupta minaeque | murorum ingentes; cf. 1, 163, hinc uastae rupes geminique minantur | in caelum scopuli. M. L. 5583. Du sens de « choses suspendues sur », on est passé au sens de « menaces »; cf. instāre, impendēre.

Dérivés et composés : mineō, -ēs (-ui? non attesté, mais cf. éminui) : faire saillie, pencher. Attesté seulement dans Lucr. 6, 563, tum supra terram quae sunt extracta domorum | ad caelum magis quanto sunt edita quaeque | inclinata minent in eandem prodita partem; peut-être refait sur les composés usuels : émineō, synonyme de excellō : se détacher en saillie, s'élever hors de (souvent au sens moral), d'où éminentissimus uir; à basse époque, éminentia « éminence »; éminulus, -a, -um (Lucil.); immineō, synonyme de instō, impendēō « être situé ou suspendu au-dessus; dominer, menacer, être imminent »; praemineō, d'époque impériale, cf. praestō, praecellō; prōmineō; trāsmineō (Plt., Mi. 30) et prae-, super-émineō.

minor, -āris, spécialisé dans le sens moral de « menacer »; m. mortem alicui (proprement « suspendre la mort sur quelqu'un »). Cf. peut-être aussi administrum.

Dans la langue rustique et populaire, et à basse époque, apparaît une forme active minō, -āre (le déponent ayant été éliminé), avec le sens de « mener les animaux », le conducteur les menaçant de ses cris, de son fouet, etc.; cf. P. F. 23, 18, agasones equos agentes i. e. minantes; Apul., M. 3, 28, asinum et equos... minantes baculis exigunt; sens conservé dans les langues romanes, M. L. 5585 et n. h. a. menen. Composés : éminō (Vulg.) : chasser hors de; prōminō (Apul.).

A minor se rattache l'adjectif mināx, -ācis, d'où dérive le substantif populaire minācia(e), qui s'est substitué à minae (conservé seulement dans la logodورية, M. L. 5582 a); cf. Plt., Tru. 948 (en jeu de mots avec minae « mines », monnaie grecque), meliust te minis certare mecum quam minaciis; cf. M. L. 5584. B. W. menar, menace, menacer.

Autres dérivés : *minātiō* (rare) ; *minītōr*, *-āris* (*minītō*) et ses dérivés ; *ad-minor*, *-minitor* (Ital. = *προσαπειλώ*) ; *commīnor* « se mettre à faire des menaces » ; *interminor* (*-minō*), contamination de *minor* et de *interdicō*, dans la langue des comiques ; *praeminor* (Apul.).

Aucune étymologie n'apparaît pour une forme *minae*, qui supposerait une racine \**mei-*. Mais on a peine à séparer *ē-minēō* de *mōns* ; l'ἄπειξ *minēt* de Lucrèce ne suffit pas à garantir un ancien *minēō* : la forme peut être tirée de *ēmineō*, *prōmineō*, etc., qui sont courants. Il y aurait alors une étymologie. Car il y a une racine \**men-* « être saillant » représentée en latin même par *mōns* (v. ce mot) et par *monile*, peut-être aussi par *mentum* (et *mentula*?) ; mais *minae* ne pourrait être apparenté que si c'était un dérivé d'une forme radicale \**mōn-* qui aurait abouti à \**min-* dans les conditions où l'on a *cinis*, *sine* ; les conditions sont autres que dans *maneō*, *canem* ; cf. ce qui est dit de *mōns*. Mais pareille hypothèse est arbitraire.

**Minerua** (arch. et dial. *Menerua* = étr. *Menerua*, *Menrua*), *-ae* f. : *dicta quod bene moneat. Hanc enim pagani pro s. pientia ponebant*, P. F. 109, 27 ; cf. Fest. 222, 23, *promeneruat* item (i. e. *in carmine Saliari*) *pro moneat*. Rattaché ordinairement à la racine \**men-*, cf. *mēns*. Mais le mot semble d'origine étrusque.

Dérivés : *mineruīum*, nom d'une plante, *leontopodium* ; *-uālis* adj., *-ual* n. : cadeau ou salaire fait au professeur ; *-uālicium*.

**mingō**, *-is*, *mixī*, *mictum* (et *mixī*, *minetum*), *-ere* : pisser. Populaire ou technique. M. L. 5563, *mictum*. V. B. W. *pisser*.

Dérivés et composés : *mictiō*, *mictus*, *mictiō*, *micturiō*, *mictōrius*, *mictilis*, *mictuālis* ; *commingō*, M. L. 2085 ; *commictilis* ; *circum-*, *dē-*, *per-mingō*. Les gloses ont un itératif *minsāre* : *saepius mingere*, CGL IV 258, 25 ; V 207, 27 (cf. *pišāre*, M. L. 6544).

Lat. *mingō* est formé comme v. lit. *minžu* « j'urine » (la formation thématique à nasale infixée a été productive en latin et en lituanien) et *meiō* doit reposer sur \**meig'hyō*, sans correspondant sûr hors du latin. Il n'y a pas lieu de mettre en doute, malgré l'apparition tardive de *mingō*, l'antiquité de la forme, comme le fait J. B. Hofmann. Plusieurs langues offrent des formations nouvelles : lit. *mežū* et lett. *mieznu* résultent d'altérations secondaires ; serbo-croate *mizām* également ; de même aussi gr. *μῆγχα*, à côté de *ἀμῆζα* *οὐρησαι* (Hes.). Il y a un présent thématique dans skr. *mehati*, av. *mažaiti* « il urine », ainsi que dans v. isl. *miga* « uriner » ; on ne peut dire si arm. *mizem* « j'urine » n'est pas dérivé de *mēz* « urine » ; cf. skr. *mehah* « urine ». Cf. aussi tokh. B *miço* « urine ». Le sens de gr. *μυγός* « adulte » est isolé (cf. pourtant l'emploi de *mingere*, *meiere* au sens de *futuere* chez Hor., Sat. 2, 7, 52 ; Mart. 11, 46, 2). — Il n'y a pas lieu d'examiner ici si got. *māihstus* « fumier », etc., est apparenté.

**minimus** : v. *minor*.

**miniscor** : v. *mēns* et *memini*.

**minister** : v. *minor*.

**minium**, *-ī* n. : minium, vermillon, cinabre. Orig-

naire d'Espagne d'après Properce, qui le qualifie d'*Hisberum*, 2, 3, 11. Cf. le nom du fleuve *Minho*, ancien *Minus* : M. *fluuius Galliciae nomen a colore pigmenti sumpsit*, *Isid.* 13, 21, 32 (et 19, 17, 7). M. L. 5591.

Dérivés : *miniō*, *-ās* ; *-ātus*, *-āceus*, *-nus*, *-rius* ; *minus* (Apul.) ; *miniastrum*, *-niolum* (Not. Tir.). Emprunt germanique : v. h. a. *minig* « Mennig ».

**minor** et **minō** : v. *minae*.

**minor**, *-ōris* m. f., **minus** n. : moindre, plus petit. Le neutre *minus* s'emploie adverbialement : « moins » (opposé à *plūs*, avec lequel il rime, plutôt qu'à *magis* : *plūs minus*, etc. ; les expressions *magis minusue*, *magis aut minus*, *magis ac minus* forment, au contraire, un couple allitérant par l'initiale). *Minor*, *minus* servent de comparatifs à *parvus*, *parum*. — *Minor* s'oppose à *maior* (*maior*) et, comme celui-ci, s'emploie avec le sens temporel : *minor* (*nātū*) « le plus jeune », d'où *minoris* « les descendants » (opposé à *maiorēs*). — *Minus* « moins » s'emploie souvent avec des négations : *nōn minus* (*quam*), *nihil*, *nihilō minus*, et aussi comme forme atténuée de la négation (surtout dans la langue parlée), d'où *sī minus* (= *sī nōn*), *quōminus* (= partiellement *quān*). Cf. Wackernagel, *Vorles.*, II, 255 ; toutefois, le type de fr. « mécontent » peut s'expliquer par un préfixe germanique. Usités de tout temps ; romans, M. L. 5592, 5594 ; B. W. s. u. — Pas de substantif dérivé. Dénominatef : *minōrō*, *-ās* (Langue ecclésiastique, Dig.), d'où *minōrātiō* (Vulg.), *-tus* (App. Prob.) et *dēminōrō* (Tert.), *dēminōrātiō* (Vulg.). *Minōrō* est une forme artificielle et récente ; cf. gr. *ἐλασσόνω* (Sept.), à côté de *ἑλασσώ*, le verbe qui va avec *minor* en latin, c'est *minuō*, v. plus bas.

Dérivé : *Minōrica* (à côté de *Maiōrica*), *Isid.* 16, 4, 44 ; *Sofer*, p. 90.

*minusculus*, *-a*, *-um* : diminutif de *minus* ; cf. *maiusculus*, *plūsulum* : un peu plus petit. Appartient surtout à la langue parlée, comme les formations affectives, dérivé : *minuscularius* (tardif). — *Miscellus*? Cf. *miscēō*.

**minimus**, *-a*, *-um* (*minimus* moins correct ; *minimissimus*, Arn., comme *postrēmīssimus*, etc.) superl. : « le plus petit » (dans tous les sens de *parvus*, *minor*) ; *minimus* « très peu, le moins de », « au moins » ; *minimē* : même sens et, dans la langue parlée, par opposition avec *maximē* « pas du tout » ; cf. gr. *ἥμισυ*. Ancien, usuel. M. L. 5587 ; dénominatef : *minimō*, *-ās* (Orib.), demeuré en espagnol et provençal, M. L. 5586. Pas de substantif dérivé.

L'abrégé de Festus, p. 109, 25, porte la glose : *minerrimus pro minimo dixerunt*. Il est difficile d'expliquer cette forme, isolée de son contexte, dont nous ne savons ni l'époque ni l'origine. On a supposé (Thurneysen, KZ 30, 485) qu'elle avait été créée sur *minus* d'après le rapport *uetus*, *ueterrimus*. Toutefois, *minerrimus* n'a pas été formé sur *uetus*, mais sur *ueter* qu'on lit dans Ennius. Il est possible que *minerrimus* soit une formation baroque, créée plaisamment par quelque auteur de comédies ou de mimes, pour aller, par exemple, avec *miserrimus*, *dēterrimus*, dans un groupe comme *miserrimus* atque *minerrimus*.

**minuō**, *-is*, *-uī*, *-ūtum*, *-ere* : diminuer (transitif et absolu), amoindrir. Usité de tout temps. Les formes

romanes supposent *minuāre*, M. L. 5593 (cf. *minuātio*, *Eusth.*) ; \**adminuāre*, M. L. 176.

Dérivés et composés : *minūtus* : petit, menu ; substantif populaire de *parvus* (v. ce mot) ; panroman, M. L. 5600, et irl. *munud* ; *minūtum* : petite partie d'une chose, en particulier petite pièce de monnaie ; *minūta* : minute ; *minūtulus*, conservé dans quelques parlers italiens, M. L. 5599 ; *minūtum* (rare) ; *minūtātum* (d'où *minūtātus*, Apul.) ; *minūtē* (classique) ; *minūtūloquium* (langue ecclésiastique = *μικρολογία*) ; *minūtō* (latin impérial ; la langue classique emploie *dēminūtō*) ; *minūtius* (rare et tardif, tiré de *dēminūtius*), opposé à *auctius* ; *minūtia* (latin impérial), usité surtout au pluriel *minūtiae* : petites choses, petits détails, minuties ; *minūtō*, *-ās* (Ital.) ; \**minūtāre*, M. L. 5597, 5598 ; B. W. *menu*, *menuiser* ; *minūscō* ; *minūtās* (tardifs).

*minūtālis* (Tert., latin ecclésiastique) : exigu, petit, chétif ; *minūtāl* n. : — *est species pulmenti uel fragmen panis uel ligo, uel species indumenti, uel illud quod ponitur in latrinis ad purgandum anum*, CGL V 621, 6. Pour le dernier sens, cf. Pétr., Sat. 47. M. L. 5596, *minūtālia*.

*comminuō*, *-is* : briser, mettre en pièces ; cf. P. F. 105, 4, *lacerare, diuidere, comminuere est*. Composé d'aspect déterminé.

*dēminuō* (*dēminuō* ne semble être qu'une corruption de *dēminuō*) : amoindrir (en enlevant), diminuer ; *dēminūtō* ; *dēminūtius*, *-a*, *-um* (gramm.) ; *imminuō* (ancien, usuel, classique) ; *imminūtō* ; *imminūtus* (avec *in-* privatif, Dig.).

**minister**, *-trī* m. ; **ministra**, *-ae* f. : serviteur, servante (formé d'après *magister*, avec lequel il fait couple), aide servant, ministre d'un culte = *ὕπερθετης*, *-της*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *ministerium* : fonction d'un ministre, aide, ministère (B. W. *métier*) ; service (de table), M. L. 5589, d'où britt. *menestr*, *menestyr* « échanton », irl. *menstr* « ministerium » ;

*ministrō*, *-ās* : servir et « fournir, procurer ». Dans la langue nautique, « manoeuvrer », M. L. 5590. Dérivés : *ministrātor*, *-tiō*, *-tōrius*, etc. ; *ministrāx* (Gl. Philox.). Le sens de « servir, serviteur » s'est développé sous l'Empire ; de là de nombreux dérivés dans ce sens ; *ministrālis* (Itala), M. L. 5588, *-ānus*, *-ārius* : *ὕπερθετικός* (Gl.).

*administrō*, *-ās* : aider, servir. Puis se dit de toute besogne que l'on accomplit, d'abord sous les ordres de quelqu'un. Dans la langue du droit public a pris le sens de « administrer, gouverner ». Le sens est tellement loin de *minister* que Tacite, A. 13, 6, 2, écrit : *proelia... et cetera belli per magistrōs administrari possent*. — *Administrō* a fourni à son tour de nombreux dérivés, dont *administer*, sur lequel ont été bâtis tardivement *com-*, *prae-minister* et *comministrō* (Tert., Hil., Macr.).

*praeministrō*, *-ter*, *-tra* (Gell., Apul.).

*minimistrō* : fournir (cf. *suppeditō*) et ses dérivés.

Le présent *minuō* est à rapprocher du thème du présent \**minu-* qu'offre, avec un suffixe de dérivation, le gr. *μῆνυόω* « je diminue », à côté de quoi l'on a l'adverbe

hom. *μῆνυθα* « un moment » et des composés à premier terme verbal tels que *μῆνυορος* « qui vit peu de temps ». On cite, de plus, britt. *min* « minor, minus », corn. *minow* « amoindrir ». On écartera l'ἄπειξ védique *minōti*, dont Wackernagel a fait la critique. La racine \**mei-* est claire dans skr. *mīyate* « il s'amoindrit, il déperit » et dans le comparatif gr. *μείων* « moindre, plus petit » ; cf. peut-être *mica*.

D'autre part, il existait une racine \**men-* indiquant la notion de « petitesse », qui est représentée par arm. *manr* « petit » (thème en *-u-*), *manuk* « enfant », hom. *μᾶνός* (avec première syllabe longue) et att. *μᾶνός* (l'opposition des quantités supposant \**μᾶνός*) « rare, clairsemé », sans doute apparenté à \**μῆνυός* « seul » (hom. *μῆνυός*, att. *μῆνυός*), m. irl. *menb* « petit », lit. *meňkas* « médiocre », tokh. B *menki* « moindre », skr. *mandk* « un peu », hitt. *man-in-ka* « court, proche ». Le comparatif v. sl. *minjiji* « moindre » y appartient, ainsi que got. *minniza* « plus petit », *mins* « moins ».

En italique, il y a eu contamination. L'osque a, d'une part, le verbe *men vum* « minuere », de l'autre *min(s)* « minus », *minstreis* « minōris ». Lat. *minor*, *minus*, avec les dérivés, provient d'une contamination de \**menu-*, etc., et de *minuō*. Le masculin *minor* a été fait sur *minus* d'après *maior*, *maius* ; il ne peut s'expliquer directement. Mais, dans *minus*, il y a un ancien *-u-*, comme on le voit par l'action que le mot a exercée sur le groupe de *plūs* (v. ce mot). Et en, effet, à date ancienne, ce n'est pas à un neutre *maius* que s'opposait l'adverbe *minus* ; c'est à *magis*. — *Minister* (cf. osq. *minstreis*), qui s'oppose à *magister*, peut reposer sur un ancien \**mōnis-*tro ; une forme de ce genre a pu faciliter la contamination du groupe de *minuō* et de celui de l'ancien \**men-*.

*Minimus* est formé avec le suffixe simple *-mo-* de superlatif ; *minimus* est la seule forme correcte ; *minumus* a subi l'influence de *minus* et de *maximus*. En somme, histoire complexe et, par là même, hypothétique pour une part. Mais on ne peut rendre compte des formes attestées qu'en tenant compte de deux racines indo-européennes distinctes indiquant la petitesse : \**mei-*let (\**men-* (\**menu-*).

**minsō** : v. *mingō*.

**mintriō**, *-is*, *-ire* : ravier (cri du rat ; Carm. Philom., *mintriū*, var. *mintrat*). Cf. *drindriō*.

**minurriō**, (*minū-*?), *-is*, *-ire* : gazouiller. Rattaché par l'étymologie populaire à *minor*, *minus* ; cf. P. F. 109, 12, *minurritones appellantur auium minorum cantus*. Rare et tardif.

Cf. gr. *μῆνυόμαι*, *μῆνυόω* ; a même chance d'être une adaptation populaire des verbes grecs, d'après le type *ligurriō*, etc.

**minus**, *-a*, *-um* : au ventre glabre. Terme rustique, qui s'emploie des brebis ; cf. Varr., R. R. 2, 2, 6, *illasce oues, qua de re agitur, sanas recte esse... extra lusca(m), sudam, minam, i. e. uentre glabro*. Un autre sens est donné par l'abrégé de Festus, P. F. 109, 10, *minam Aelius uocitatum ait mammam alteram lacte deficientem, quasi minore factam*. Il est évidemment influencé par un rapprochement avec *minor* dû à l'étymologie populaire.

Peut se rattacher à la racine de *minuō* ; v. *minus*,



etc. Le gallois a *moel* « chauve, sans poils », que M. J. Loth rattache à un autre groupe, Rev. celt., 44, 298.

**mīriō, -ōnis m.** : monstre ; mot rare, cité par Varron, L. L. 7, 64, qui donne un exemple d'Accius : *miraculæ a miris, i. e. monstris, a quo Accius ait* : « *personas distortis oribus, deformis, miriones* », et qu'on retrouve dans les glossaires, e. g. Plac. V 33, 25, *mirionem, turpem ueluti miriorem propter foeditatem*. Repris par Tertullien au sens de « admirateur ». Dérivé de *mīrus* avec suffixe en -ō, -ōnis caractéristique des formations populaires ; cf. *nāsō, capitō*, etc.

**mīrus, -a, -um** : étonnant, étrange, merveilleux. Comparatif *mīrior* dans Titinius, 16, 1 R<sup>3</sup>, cité par P. F. 110, 6, et *mīrius* (Varr.) ; pas de superlatif ; Plaute et Cicéron disent *permīrus*. Employé souvent dans des locutions adverbiales : *mīris modis* (d'où l'adjectif *mīrimodus*, à l'ablatif *mīrimodis* comme *multimodis*), *mīrum in modum* ; dans des phrases nominales : *mīrum nī* (cf. *nīmīrum*), *mīrum quantum*, *mīrum quān*, *quid mīrum, quid hōc mīrus* (Varr. ap. Non. 135, 26) ; cf. l'emploi grec de θαυμαστὸν ὄσον, θ. ὤς, θ. ἤλκον, οὐδὲν θαυμαστὸν εἶ ; quelquefois avec la copule : *mīra sunt*. L'emploi comme épithète est rare et réservé à *mīrābilis*, qui dans le latin impérial a remplacé *mīrus*, comme *mīrābiliter* a remplacé *mīre*. Plaute, Am. 1105, dit *nīmīa mīra memoras*, mais la Vulgate, Jos. 3, 5, écrit *cras faciet Dominus inter mirabilia*. Ancien, classique.

Dérivés et composés : *mīror, -āris* (et *mīrō*, cf. Varr. ap. Non. 474, 26, passé dans les langues romanes, en roumain avec le sens de « s'étonner », dans les autres langues avec celui de « regarder, mirer », M. L. 5603 ; britt. *mīret*) : s'étonner, regarder avec étonnement ou admiration ; *mīrābundus* (T.-L. et les archaisants) ; *mīrātīō, -tor, -trix* (rares, poétiques et tardifs) ; *mīrāculum* : chose étonnante et, dans la langue religieuse, « prodige, miracle » ; a tendu à prendre un sens laudatif ; cf. P. F. 110, 4, *mīracula, quae nunc digna admiratione dicimus, antiqui in rebus turpibus utebantur*, M. L. 5602 ; *mīrācula, -ae f.* (Plt., Ci. 407 ; cf. Varr., L. L. 7, 64) ; *mīrābilis*, d'où le pluriel *mīrābilia*, usité dans la langue de l'Église et conservé dans les langues romanes, M. L. 5601 (\**merabilia*), B. W. merveille, irl. *mīrbail* ; *mīrābilitās* (Lact.) ; *mīrābilitārius* (Aug.) ; *permīrābilis* (Aug.) ; *permīrandus* : θαυμασιώτατος ; *admīror* : même sens que *mīror*, mais plus souvent avec idée laudative, et ses dérivés, usuels et classiques ;

*dēmīror* : renforcement familier de *mīror* (cf. *dēmīrere*) ; *dismīror* (Gl.).

*ēmīror* (Hor., C. 1, 5, 8 = ἀποθαυμάζω) ;

*mīrificus* : renforcement de *mīrus*, auquel il fournit son superlatif. Ancien classique ; *mīrificō* ; *mīrificō* (Ital.) ; *mīridicus* (Gl.).

On rapproche la racine de skr. *smāyate* « il sourit », v. sl. *smějō se, smījati se* « rire », lette *smēju, smiēt* « rire », gr. μεδάω « je souris », angl. *smile*. Le sens de lat. *mīrus* peut s'expliquer par là, mais médiocrement : « sourire » n'est ni « admirer » ni « s'étonner ». Pour la forme, on ne sait si *r* de *mīrus* repose sur *r* ou sur *s*. Dans le premier cas, on rapprocherait skr. *smārah* « souriant » et peut-être un mot vieil anglais *smære* « lèvres », dans le

second v. sl. *směxi* « rire », où *x* peut reposer sur *s*. Étymologie incertaine, à peine plausible.

**misceō, -ēs, -uī, mixtum (mistum), -ēre** : mêler, mélanger. Ancien, usuel. Doublet tardif (1<sup>re</sup> siècle), romain *miscēre* ; cf. M. L. 5604 ; v. h. a. *miscen*.

Dérivés en -*misc* et en *mixt* : 1° -*miscuus, -mīscuus, -a, -um*, attestés dans *promiscuus* « mélangé » ; *promiscam* : *dicebant pro promiscue*, P. F. 250, 26, ancien accusatif féminin employé adverbiallement ; cf. Plt. As. 366, *operam promiscam dare*, et Ru. 1182 ; *promiscē*. Il est à noter qu'un certain nombre de ces adjectifs en -*uus* ne figurent que dans les composés (cf. *assiduus, contiguus*, etc. On trouve aussi *miscus* (Cassiod.) et dans les gloses un verbe *miscuō*, avec un adjectif *miscuātus*.

*miscellus (miscillus), -a, -um* (archaïque et postclassique, M. L. 5603 a, *miscellum*) ; *miscellō, -ōnis* : appellatif qui non certae sunt sententiae, sed uariarum mixtorumque iudiciorum sunt, P. F. 110, 8.

*miscellāneus* (latin impérial) : employé surtout en nominatif pluriel *miscellānea* « pot pourri » (peut-être mot de l'argot des gladiateurs, cf. Juv. 11, 20), forme comme *collectāneus*.

*Miscellus* est sans doute le diminutif de \**miscellus*, qui est attesté indirectement par le verbe \**miscellare* auquel remontent certaines formes romanes, M. L. 5606, B. W. *mēler*, et germaniques (v. h. a. *miscellōn*, côté d'autres qui supposent *miscitiāre*, M. L. 5607, cf. *miscitiātus* (Grom.). Sur un *miscellus* qui sera issu de \**minuscellus*, v. M. Leumann, Glotta 11, 191.

A *miscēō* se rattache sans doute l'adjectif *miscuus* (conjectural ; le manuscrit a *miccia*) de Pétrone 45, 1, de sens obscur : « mêle-tout, brouillon, gâcheur » ; la formation serait comparable à celle de *fēlix, per-*

2° *mixtus, -ūs m.* : mélange et, dans la langue technique, « mélange de semences », cf. Col. 6, 37, 7, technique qu'on retrouve dans les dérivés romans *mixtum, mixtiō, mixtilia* « méteil », cf. *mixtura* ; M. L. 5619-5622 ; B. W. *méteil*.

*mixtiō, -ōnis f.* (latin impérial) : mélange ; *mixtiōnēs* (Mul. Chir.) ; *mixtim*.

*mixtārius* (?) ; cf. Non. 546, 20, *mixtarium, quo mīcenus = κράτηρ*.

*mixticius* (latin ecclésiastique), traduisant gr. μιχτικός ; cf. fr. *mētis*, M. L. 5618, B. W. s. u.

*mixtura, m. f.* M. L. 5622 ; irl. *maistreadh* ; et *mixtura* -ās (Pall., Pelag.). Cf. aussi M. L. 5617, \**mixticiō*.

Composés : *ad-, com-, im-, inter-, per-, prō-* *miscēō* « non mélangé » (Aus., = ἀμικτός) ; *impermixtus* (rare, non classique) ; *remisceō*, M. L. 7196 a.

Racine \**meik-* avec doublet \**meig-* : skr. *mīrādhī* « mêlé » ; fournissait sans doute un présent radical athématique, remplacé en lituanien par *mīlėti mižēsti* « mêler » ; le slave n'a que le causatif *měso, mēti* « mêler » ; cf. lit. *maišau, maišyti*. Le grec a le présent secondaire μετρίνω à côté de l'aoriste ἐμίγη. Le présent en \*-*ske* est bien représenté : gr. μετρω (sur celt. *mesgō*, irl. *medg*, etc. ; v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 1, 1, d'une part, et, de l'autre, v. h. a. *miscan*, irl. *mescaim* « mêle », passé au type en -ā comme lat. *miscēō* est passé au type en -ē, *commescatar* « commiscetur ».

*mīrus* repose sur la forme désidérative à -s- qu'offrent skr. *ā-mikṣā* « caillebotte », *mekṣdyati* « il remue, il agit ».

**miser, -a, -um** : 1° malheureux, misérable, 2° qui rend malheureux, *miserā orbitas*, Cic., Fin. 5, 28, 84 ; *miserā et calamitosā res*, Cic., Rosc. Am. 28, 77 ; *miser* : malheureusement, de façon à être malheureux ; d'où « violemment, excessivement » (langue parlée). Ancien, usuel et classique. Conservé dans quelques formes romanes anciennes. M. L. 5608.

Dérivés et composés : *miseria* : malheur, misère. Souvent au pluriel avec sens concret « misères, infortunes » ; *miseritūdō* (Acc.) ; *miserimōnium* (Labér.), comme *tristimōnium* ; *misellus*, diminutif de tendresse, M. L. 5607 ; *miserinus* (Apul.) ; *miseror, -āris* (et archaïque *miserō*, M. L. 5608 a) : « plaindre, s'apitoyer sur, prendre en pitié » ; *miserātiō (-men, Juven-cus)* « aumône », trad. de ἐλεημοσύνη ; *miserātor = ἐλεητήριος* ; *miserābilis* et *immiserābilis* (Hor. = ἀνελεήτρος) ; *commiseror, -ātio, etc.*

[*mē*] *miseret* ; [*mē*] *miserētur, misertum est* : j'ai pitié ; impersonnel, sur lequel sans doute a été créé le verbe personnel *miserēō, misereor*, d'où *miserēscō* et *commiserēscō, commiserescō* ; *miseror* (Ven. Fort.), *misericos, -dis* et ses dérivés *misericordia, immisericos, etc.* Traduit gr. ἐλεήμων, ἐλεημοσύνη. Peut-être imitation du grec familier ἐσπλαγχνος (cf. σπλαγχνίζω).

Adjectif expressif sans correspondant connu. Le rapprochement avec *maerō, maestus* est incertain et sans intérêt. Gr. *ἔλεος* est, de même, un mot nouveau ; les représentants romans de *miser* sont rares et n'ont pas vécu.

**missa, -ae f.** : 1° remise (Cod. Theod. 6, 26, 3, -*m facimus*) ; 2° congédiement, renvoi ; 3° messe, célébration de l'office divin. — *Missā* est le féminin substantivé de l'adjectif *missus* ; le sens de *messe*, dont l'origine a été contestée (cf. E. J. Dölger, *Missā*, Ant. u. Christ. 4, 1934, 271 ; 6, 1940, 81 ; E. Pax, *Die Sprache*, I, 1949, p. 87, 100), doit se tirer de l'expression *missa catechumenorum* « renvoi des catéchumènes » (après les premières prières et le sermon ; v. Blaise, *Dict. lat.-fr. des auteurs chrétiens*, s. u.), qui ensuite s'est étendue à l'office tout entier (Ambr., Ep. 20, 4, premier exemple). Roman. M. L. 5610 ; B. W. s. u. ; v. h. a. *missa, messa, etc.*

**mltis, -e** : doux, douce. Se dit de la saveur, et en particulier des fruits, *sunt nobis mitia poma*, Vg., B. 1, 81. Il s'y joint une idée de « mûr », « tendre » ; cf. Plt., Mi. 1424, *mitis sum equidem fustibus* (en jeu de mots avec *mitis* de *mitto*) ; cf. Non. 342, 11 sqq. ; de là le sens de \**mitius* « blet » dans les dialectes italiens, cf. M. L. 5614 (avec un doublet dialectal \**metius*). S'applique aussi au moral ; souvent joint à *placātus, placidus* (Vg., Ae. 8, 88), *tranquillus, lenis*, etc. Ancien, classique.

Dérivés et composés : *mitescō, -is* ; *mitigō, -ās* et ses dérivés (cf. pour la formation *leuis/leuigō, dēmitigō* (d'après *deleniō*) ; *ēmitescō, -mitigō* (tardifs) ; *immitigābilis* (Cacl. Aur. = ἀκαταπίπτωτος) ; *mitificus, -ficio* (cf. *deleni-, molli-ficus*) ; *mitiusculus* (Cacl. Aur.) ; *mitiō, -is* (Apic.) ; *mitiosus*.

*immītis, -e*, opposé à *dulcis* par Plin. 13, 26 ; *immītis iua*, Hor., C. 2, 5, 10 ; au sens moral, « cruel, farouche ». Ancien, mais évité par Cicéron et César ; repris à l'époque impériale.

On rapproche gall. *maydion* « parties molles », irl. *móih* « mou, tendre », lett. *amielēt* « attendre » ; *mitis* représenterait un ancien \**mei-ti-s* (cf. *lēnis, mollis*), et, d'autre part, irl. *mīn* « fin » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 181 et 184). Le groupe de lit. *mielas*, v. sl. *milū* « cher » diffère pour le sens. La racine est munie, suivant les langues, de différents suffixes, v. W. H. s. u.

\***mitiscus** : *est ubi homo tenet pedes, cum sedet in equo*, CGL V 621, 18. Sans autre exemple. Lire *mēniscus* = μηνίσκος ?

**mitra, -ae f.** : mitre. Emprunt au gr. *μίτρα*, attesté depuis Cicéron et latinisé.

Dérivés : *mitrātus* ; *mitrula* ; *miella* ; *miellitus* (féminin *miellitula* dans Suét., Nér. 27).

**mittō, -is, mīsi** (*compromisise*, S. C. Bac. ; *missi* dans Plt.), **missum, mittere** (de \**smittō* ? cf. *cosmittere pro committere* attribué aux *antiqui* par l'abrégé de P. F. 59, 5 ; le *mitat* de l'inscription de Duenos est obscur : formation en -ā ? La forme se retrouve dans une inscription de Tibur, publiée par L. Recj, Rc. d. R. Ac. d. Lincei, S. VI, v. 2, 448-471) : « laisser aller, laisser partir, lâcher, lancer » et, avec un infinitif, « omettre de, cesser de » ; au sens moral « omettre, passer sous silence » ; par suite « envoyer ». Le sens premier est bien attesté ; cf. Plt., Ru. 1015, *mitte rudentem, seeste*. — *mittam* ; *omīte uidulum* ; Hor., A. P. 476, *mittere cutem* et les expressions *missum facere aliquem, manū missiō* ; Plt., Au. 651, *iam scrutari mitto* ; Cic., Mur. 15, 33, *mitto proelia, praetereo oppugnationes*. C'est ce sens qu'on trouve dans *missiō* « renvoi, congé, quartier », dans les composés *admittō, amittō, demittō, emittō, intermittō, omittō, permittō* « laisser passer à travers », *praetermittō, prōmittō, remittō, submittō, transmittō (trā-)*. Cf. encore *missus, -ūs m.* « fait de laisser aller », d'où « lancer (d'une flèche, etc.) », et « course de chevaux » ; *missum, -i n.* (et *missarium*) : prix, *ἄλων* (Gloss.) ; *missilis* et *missibilis* (tardif) « qu'on lance », et *missile n.* « arme de jet » ; *missilia n. pl.* « cadeaux qu'à l'occasion de certaines fêtes on répandait dans le public » ; *missicius (miles)* « soldat libéré ». De *mittendus* : *mittendarius* (Ruf., Cod. Theod.) : fonctionnaire envoyé pour percevoir l'impôt.

Le sens de « envoyer » est dérivé, bien qu'attesté depuis Ennius (ap. Cic., Tu. 3, 13, 28), et a dû se développer dans des emplois comme *mittere equos*, Varr., L. L. 5, 153, etc. ; Plaute crée un fréquentatif *missiculō* (Ep. 132), sans autre exemple, semble-t-il. A basse époque, *mittere* apparaît spécialisé dans le sens de « envoyer à table, mettre à table », d'où *missus, -ūs* « service », Lampr., Hcl. 30 ; Capitol., Pertin. 12 ; *missorium* « plat » (glossant *ferculum, lanx*) et, dans les langues romanes, *missus* « mets » ; cf. M. L. 5611, 5612, *mittere* « mettre », 5616, cf. B. W. s. u., Löfstedt, Syntactica II 379, le sens de « envoyer » étant exprimé par d'autres verbes, \**inviāre, mandāre*, et le composé *trāmittere*. Pour *missa* « messe », v. ce mot.

Composés : *amittō* : laisser s'échapper ou s'éloigner. *Quod nos dicimus dimittere, antiqui etiam dicebant amittere*, Don., Haut. 480 (cf. Plt., Mi. 1096); par suite « perdre » (différent, tout au moins à l'origine, de *perdere* « envoyer à sa perte, détruire, perdre irrémédiablement »); *omittere* « abandonner, omettre ».

*admittō* : laisser s'approcher admettre, M. L. 178; d'où « laisser faire » (*feri pati*, dit Donat, Eun. 761); de là *admittere in sē (culpam)* (différent de *committere*, qui indique l'acte criminel accompli ouvertement, punissable par la loi civile) « se rendre coupable (par faiblesse) »; dans la langue augurale, « permettre »; *admissiuae auēs* « oiseaux de bon augure », P. F. 20, 1; cf. Plt., As. 259, *quouis admittunt auēs*; dans la langue des élèves : conduire le mâle à la femelle (opposé à *submittere*), d'où *admissarius* (*armissarius*), M. L. 177, cf. gall. *amws* (dē equō); *admissiō*, *admissura*.

*circummittō* : envoyer de tous côtés.

*committō* : *ere proprie est insinual mittere; nunc eo utimur et pro facere, aut pro linquere, aut pro incipere*, P. F. 36, 4; mettre ensemble ou aux prises »; d'où « comparer » et aussi « confier, remettre à quelqu'un ». — De *committere legiōnēs* (e. g. Hirt., B. G. 8, 26, 2, *neque infirmas legiones hostibus committere uellent*) on a dit *committere pugnam*, et c'est ainsi qu'a dû se développer le sens de « commencer, entreprendre », « risquer », qui s'est spécialisé dans un sens péjoratif (cf. *commerēri*) « commettre une faute »; cf. Don., Ad. 159, *committet : perficiet, sed hoc proprie de illicitis et puniendis facinoribus dicimus*; Prisc., GLK II 404, 1, *committo : pro credo et pecco*. De là *committre ut* « commettre la faute de, s'exposer à ce que »; *commissum* « faute, délit », M. L. 2085 a. Panroman. M. L. 2086. Au sens premier de *committō* se rattachent *commissiō* : terme technique « célébration des jeux » (proprement « fait de confier les jeux à quelqu'un »). Puis, dans la langue ecclésiastique, « engagement ». Confondu avec *commissum* et avec *commissura* : assemblage, jointure, raccordement; et « fissure » (= *rima*), M. L. 2085 b.

*dēmītō* : laisser tomber, baisser, fermer (les paupières); *dimittō* : envoyer dans des sens opposés, renvoyer; *ēmītō* : laisser s'échapper, émettre; *ēmīssarius* : émissaire, et aussi doublet tardif de *admissarius*, sans doute d'après *ēmīssiō sēminis*; *ēmīssarium* : canal d'écoulement; *ēmīssicius* (Plt.); *inmittō* : lâcher sur ou dans, envoyer dans; *intermittō* : laisser un intervalle entre, d'où interrompre, cesser; *ōmittō* : laisser échapper, omettre (de *\*obmittō* > *\*ommittō* > *ōmittō*; cf. *mamma, mamilla*); sur *ōmittō*, v. Havet, *Man.*, § 265; *permittō* : envoyer à travers, laisser aller, permettre; *praetermittō* : laisser passer (cf. *praeterēō*); *prōmittō* : mettre ou envoyer en avant. Dans la langue augurale, synonyme de *portendō* « mettre devant les yeux » (cf. dans Plt., Poe. 1205 et 1209, l'emploi de *portentumst* et de *prōmīsiit*); puis, dans la langue commune, « promettre, s'engager » (synonyme de *polliceor*). Ancien, usuel. Conservé sous des formes savantes dans les langues romanes. M. L. 6775. Le caractère originellement religieux de *prōmittō* est visible dans la phrase du SC. Bacch. : *neue post hac inter sed conuora[se ne]ue conuouise neue conpondise neue conpromisise uelut neue quisquam fidem inter sed dedise uelut*. De là

*prōmissor* (Hor., A. P. 134 = ἐπαγγέλιος); *committere* : terme de droit « s'engager réciproquement à remettre la décision d'une affaire à un arbitre, promettre »; *comprōmissum*, -i n., et *reprōmittō*, *remittō* : renvoyer, relâcher, faire remise de, M. L. 7197.

*submittō* : mettre sous, envoyer sous (cf. *admittō*), soumettre, M. L. 8382.

*trāsmittō*, *trāmittō* : envoyer au delà; faire passer; transmettre; et aussi : passer, traverser (cf. *trādūō*), M. L. 8849.

Le présent *mittō*, à côté du perfectum *misi*, ne peut être qu'une forme expressive à consonne intérieure éminée. Pas d'étymologie sûre. Le groupe de got. *smeitan* « ἐπιχρῆν » est trop loin pour le sens. On rapproche de manière séduisante une racine iranienne qui a un θ représentant th, consonne expressive comme le -tt- de *mittō* : av. *maēθ-*, que Bartholomae traduit justement par *mittere*.

**modius**, -i m. (*modium* n.) : mesure (de capacité pour corps secs), boisseau; mesure de surface égale à 1/3 du *iugerum* (sens rare); dans la langue nautique, trou où s'emboîte le pied d'un mât. Ancien, technique. M. L. 5629; B. W. *muid*. Germanique : v. h. a. *mūdi*, etc.; celtique : irl. *buide*, *muid*.

Dérivés : *modiālis*; *modiātō* (Cod. Theod.), M. L. 5626; *modiolus* : petite mesure. Usité dans de nombreuses acceptions techniques : moyeu, barillet, tapan, etc., cf. Rich. s. u. M. L. 5628 et 5627; *\*modiolum*; B. W. *moyeu*.

Composés : *sēmodius* (v. *sēmi-*); M. L. 9709-9710, *sēsqui-*, *tri-*, *decemmodius*.

*Modius* semble être à *modus* comme *du-pundium* à *pondus*.

V. *medeor*.

**modus**, -i m. : mesure; sens général d'où dérivent des sens spéciaux : mesure de surface (la mesure de capacité s'exprimant par le dérivé *modius*), et surtout mesure agraire, *modus agrī*. A *modus* « mesure » se rattache *\*modellus*, M. L. 9698. Au sens moral et abstrait « mesure qu'on ne doit pas dépasser, modération, juste milieu ». Dans la langue de la rhétorique et de la musique « mesure rythmique, rythme » (souvent joint à *numerus*), « mesure musicale », de là *modōs facere* (« faire la musique (d'accompagnement) »); *modus lydius*, équivalent du gr. μέτρον. Du sens de « mesure », *modus* est passé à celui de « limite » (= ὄρος), et aussi à celui de « manière de [se] conduire ou de [se] diriger » (= ὁ τρόπος), et, par généralisation, à celui de « manière, façon de faire » (souvent joint à *mōs*, avec lequel il allie *mōre modōque*), d'où les locutions nombreuses *modō modum*, *ad modum*, *omnibus modis*, *huius modi*, *quō modō* (et *quōmodō*, unifié), *quem ad modum*, qui, dans la langue populaire, se substituent à *ut*, trop bref (cf. l'emploi de *quōmodo* dans la *Satiricon*), et dont le premier a eu une grande fortune dans les langues romanes sous la forme apocopée *quomo*, attestée plusieurs fois en latin (v. J. Pirson, *Festschr. Volmōller*, p. 61), fr. *comme*, esp. *cuemo*, port. *como*, etc.; cf. M. L. 6972; B. W. *quomo*, etc. Le *quomodī* (*comdī*) qu'on lit sur des tablettes magiques (v. Jeanneret, *La langue des tablettes d'Égypte*),

celle-ci, latine, Neuchâtel, 1918, p. 21) est dû à l'influence de *quomōdi*, *huius(ce)modi*. En grammaire, *modus* désigne la voix et le « mode » : *patiendī modus, faciendī modus*; en logique : le mode du syllogisme. Usité de tout temps. M. L. 5633. Celtique : irl., britt. *mod*, *modd*.

*modō* (ablatif de *modus* abrégé par l'effet de la loi des mots iambiques) : en restant dans la mesure, justement. Puis *modō* a signifié « dans la mesure et pas plus »; par suite « seulement », par une restriction analogue à celle qu'on observe dans *tantum* « autant » (et pas plus), d'où « seulement »; cf. Plt., Mo. 200, *amata sum atque uni modo gessi morem* (*modo* = sans aller au delà). De là les locutions restrictives *nōn modo* (correspondant à un *sed etiam*), *modo ut*, *modo si* (= *si modo*), *modo nōn* (= μόνον οὐχί) et (*dum*) *modo* au sens de « pourvu que ».

*Modo*, comme le gr. ἔφασι et le fr. « justement », s'emploie aussi en parlant du temps présent, récemment écoulé ou qui va venir bientôt; e. g. Tēr., Ad. 289, *modo dolores... occipiunt primum*, où Donat note *evidenter hic « modo » adverbium temporis praesentis est*; An. 594, *dummodo modo ibo*; cf. Lōfstedt, *Philol. Komment. z. Peregri. Aeth.*, p. 240 sqq. De là *modo... modo* (« tantôt... tantôt »); *modo... tum* (= *primum... deinde*); et *postmodo*. De *modo* « récemment » dérive l'adjectif bas latin *modernus* (= ἀρχαῖος), formé sur le modèle de *hesternus, hodiernus*. *Modo*, enfin, se joint à un impératif ou à un pronom personnel pour donner plus de vivacité à l'ordre ou à l'interpellation : *i modo*; *tu modo posse deos uniam*.

Le latin ecclésiastique a renforcé *modo* en *ā modo*, souligné ensuite en un mot, pour traduire ἀνάγκη, ἀπό τοῦ νῦν, sur le modèle de *ab-ante*, etc. *Modo* au sens temporel est représenté dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 5630.

*admodum* : adverbe formé de la soudure de *ad* et de *modum*, « jusqu'à la mesure, ou la limite », au contraire de *modo*, a pris un sens intensif « jusqu'à combler la mesure, à un haut degré, grandement, tout à fait, absolument, en tout ». Il a servi aussi de particule affirmative pour répondre à une question, comme *maximē*, ou gr. *πάνω γε*.

*propemodum*, -*dum* (ancien, classique) : à peu près. V. *propē*. — *praemodum* « outre mesure » (Liu. Andr. ap. Gell. 6, 7, 12).

Dérivés et composés :

1<sup>o</sup> du thème *\*modo-* : *modulus* : petite mesure. En architecture « module », en musique « mesure, mode, rythme », M. L. 5632; *modulō (-lor)* : « régler, mesurer, moduler, rythmer » et ses dérivés; *ad-*, *ē-*, *prae-* : *modulari*; *immodulātus* (Hor. ἀέτρος, ἀπυρροός).

*modicus* : mesuré (avec le même sens restrictif que dans *mediocris*) « modeste, parcimonieux, modique ». De là *modicē*, *modicū* (Fort.), *modiculus*, -*cātus* (bas latin) et *immodicus* « démesuré, extravagant »; *permodicus*.

*modificō (-ficor)*, -*ās* (-*āris*) : régler, limiter (depuis Cic.), et ses dérivés.

*modimperātor* : magister potandi in conuiuio. Création artificielle de Varr., cité par Non. 142, 5.

*commodus* (pour la formation, cf. *cōnsonus*) : con-

forme à la mesure, mesuré, approprié à, d'où « commode, avantageux »; *commodum* : ce qui convient, avantage, aise, profit; traduit le gr. τὸ συμφέρον. Adverbialement : « à propos, justement ». De là : *commodē* « comme il faut »; *commoditās* « juste proportion », d'où « commodité », « moment favorable » (opposé à *opportūnitas* « lieu favorable »), « avantage ». Dans la langue familière, en parlant de quelqu'un, « complaisance »; *commodō*, -*ās* : ajuster, adapter; « donner à quelqu'un pour sa convenance ou son usage »; au sens absolu « se prêter à, oblige, rendre service ». M. L. 2086 a.

*accommodō* : adapter, conformer; accommoder; prêter, attirer; d'où *accommodus*; *accommodātō*.

*incommodus* : mal adapté, incommode, désagréable. *Incommodō*, *incommoditās*; *incommodesticus*, formation plaisante de Plaute, dans une série d'épithètes en -*icus* : *uenaticus... molossicus... odiosicus... incommodesticus*, Capt. 87; *percommodus*; *percomodē*.

2<sup>o</sup> du thème *\*modos/-es-* : *moderor*, -*āris* (et *moderō*) : maintenir dans la mesure, modérer, régler, gouverner; et avec sens restrictif « restreindre, diminuer » et ses dérivés et composés *moderātō*, -*tor*, -*trix*, -*bilis* (Ov.), -*men* (Ov.), -*mentum* (tardif); *admoderor* (archaïque); *emoderor* (Ov.); *immoderātus* « sans mesure, immodéré, démesuré »; *immoderātō*, etc.; *praemoderor* « prélever en mesure » (cf. *praecinō*, Gell.); *modestus* : qui observe la mesure, modeste, etc. D'où *modestia*, équivalent de σωφροσύνη d'après Cic., Tusc. 3, 8, et de εὐταξία; son contraire *immodestia*, et son superlatif *permodestus*; *modestō*, -*ās* (Gloss.). L'usage a ainsi distingué *modicus* et *modestus*, distinction reproduite dans le fr. « modique » et « modeste ».

*Modus* est issu de la contamination de deux noms différents; l'un de sens abstrait et de genre animé, à vocalisme en -*o*, *modus*; l'autre de sens concret et de genre inanimé, à vocalisme en -*e*, *\*medos*, attesté indirectement par le dérivé *modestus* (cf. *sclelus, scelestus*) et par le dénominateur *moderor*. L'*o* de *modestus* est dû à l'influence de *modus*, -*i*; de même, c'est à *pondō* que *pondus*, -*eris* doit son vocalisme, au lieu de *\*pendus* attendu; cf. Meillet, *Introduct.*, p. 260.

*Modus* appartient au groupe de *medeor*. Mais la parenté originelle n'est plus sentie par les Latins.

**moechus**, -i m. : emprunt au gr. μοιχός « adultère » de la langue populaire (comiques, satiriques), d'où *moecha*, -*ae* f., *moechor*, -*āris* (Cat., Hor., etc.), *moechissō*, -*ās* (Plt.), fait comme *graecissō*, *patricissō*, etc.; cf. Wackernagel, *Hellenistica*, Göttingue, 1907, p. 7 sqq.; *moachimōnium* (Labér.), à côté de formes purement grecques comme *moechia* (Tert.), *moechocinaedus* (Lucil.).

**moeno**, -is n.; **moenia**, -*ium* (singulier très rare; un exemple dans Naevius, B. P. 60, *apud emporium in campo hostium pro moene* (l. *moeni*?), cité par Festus, 128, 22, qui l'attribue faussement à Ennius; on emploie le pluriel, pour lequel on rencontre les formes *moeniārum*, *moenis*, sans doute sous l'influence de *mīrus*, ancien *moiros*, *moerus*, apparenté à la fois par la forme et par le sens. La diphtongue s'est conservée dans *moenia*, tout au moins dans l'écriture, tandis que dans les



dérivés elle a abouti régulièrement à *ū* : *mūniō*, cf. *poena*, *pūniō*; *Poenus*, *pūnicus*. Le maintien de *-oe-* dans *moenia* s'explique par le caractère technique du mot, plutôt que par la présence des deux *i* qui flanquent l'*n* (opinion de Fr. Muller, R. Ét. lat., I, 97; v. Nierdermann, Phonét<sup>3</sup>, p. 63). Le sens en est bien défini par Festus, 128, 25, *moenia* : *muri et cetera muniendae urbis gratia facta; ut Accius in Hellenibus* (385) : « *Signa extemplo canere, ac tela ob moenia offerre imperat* ». Terme technique de sens plus large que *mūrus*, comme on le voit par le vers de Vg., Ae. 2, 234 : « *diuidimus muros et moenia pandimus urbis*. D'où le sens de « construction » (e. g. Ae. 6, 549, *moenia lata uidet triplici circumdata muro*) et de « ville fortifiée » (= *oppidum*). L'homonymie avec *mūnus* (ancien *moīnus*, *moēnus*) amène l'étymologie de Varr., L. L. 5, 141, *quod muniendi causa portabatur, munus, quod sepiebant oppidum eo moenere, moerus*. Ancien, classique, mais rare à l'époque impériale en dehors de la langue poétique. Non roman.

Dénominateur : *mūniō*, *-is*, *-iūi* (-iū), *-itum*, *-ire* : fortifier, munir (sens physique et moral), qui a fourni à son tour de nombreux dérivés et composés : *mūnitiō*, *-itium*, *-itiuncula* (Vulg.), *-itor*, *-men* (époque impériale), *-mentum*, *-tura* (tardif); *immūnitus*; *mūnitiō*, *-ās* (Cic.), cf. *τεχυζω*, *ἀστεχυζωτος* : *immūnitus* semble avoir été créé secondairement, parce que *immūnis* se rattachait à *mūnus*; *admoeniō* (Plt.) = *προστεχυζω*, cf. *admūnīre*, M. L. 187; *circumūnitiō* « investir »; *com-mūniō*; *ēmūniō* (époque impériale); *immūniō* (Tac.), cf. *ἐντεχυζω*; *permūniō* (époque impériale); *praemūniō* (classique) « fortifier par avance, prémunir »; *praemūnitiō*; *Summoeniūm*, *-i* n. « Quartier du Rempart » à Rome, d'où *summoeniānus* (comme *suburbānus*, *subrostrānus*); toutefois, les récents éditeurs de Martial lisent *Submemmum*, *-memmianus*, I 34, 6; 3, 82, 2.

Le groupe de *moenia*, *mūrus* ne semble même pas italique commun, car l'osque a *feih* *ūss* « *mūrōs* », de la racine de *fiŋgō*. Pas d'étymologie sûre (comme pour *urbs*).

**mola** : v. *molō*.

**molemōnium**, *-i* n. : nom d'une plante indéterminée qui provoque le vomissement (Plin.: 25, 108; 26, 40). Origine inconnue, même finale que *argemōnium*, *scamōnium*.

**mōlēs** (tardif *mōlis*), *-is* f. f. : masse, et spécialement masse de pierre, digue, môle. S'emploie pour désigner une chose écrasante : *mōlēs pugnae, belli*; *m. mali*; *m. Martis* (cf. *μῶλος* Ἄρατος?) Cf. Gell. 13, 23, 2. De là le sens de « fardeau, difficulté écrasante » : *tantae molis erat Romanam condere gentem*, Vg., Ae. 1, 33; ou « chose gigantesque, colosse » (*de elephanto*). Ancien, classique. Diminutif : *mōlēcula* (rare et tardif).

**mōlior**, *-iris*, *-itus* *sum*, *-iri* : faire effort pour remuer ou pour se déplacer; s'emploie pour désigner le déplacement d'un objet lourd et encombrant, vaisseau, armée : *molientem hinc Hannibalem*, T.-L. 28, 44, 6; *dum naues moliantur a terra*, id. 37, 11, 12. De là « faire effort, peiner en vue de quelque chose, exécuter avec peine » : *muros optatae molior urbis*, Vg., Ae. 3, 132. Après s'être dit de toute espèce d'acte qui réclame un effort, a désigné, par affaiblissement de sens, tout acte qu'on ac-

complit ou qu'on prépare : *mōliri uiam, iter*; Vg., G. 4, 271, *insidias auibus moliri*.

De *mōlior* : *mōlitiō* : effort, préparation laborieuse; *mōlior*, *-itrix*; *mōlīmen* (Lucr.), *-mentum* « approcher », *admōlior* : faire effort vers, et simplement « approcher » (= *admoēo*); cf. *āmōlior* : Don., Andr. 707, *āmōlior dicuntur ea quae cum magna difficultate et molimine submoventur et tolluntur e medio*. Mais ce sens s'est affaibli et *āmōliri* est devenu synonyme de *āmouere*, avec lequel il allitère dans T.-L. 28, 28, 10.

**commōlior**; **dēmōlior**; **ēmōlior** (rare, archaïque et post-classique); **īmōlior** (rare); **ōbmōlior** (époque impériale); **praemōlior** (Tite-Live); **remōlior** (époque impériale, post-classique); **immōlitus**, Lex Iul. municip., cf. *inaedificatus*.

A *mōlēs* se rattache également : **mōlestus** : qui est à charge, pénible; et simplement « ennuyeux » (cf. *ōdiōsus*). Ancien, usuel et classique. Non roman. Irl. *molāch*.

Dérivés et composés : **molestē** : avec peine, *m. ferō*, *molestia*, M. L. 9699; **molestō**, *-ās* (et *molestor*); *per-sub-molestus*; *praemolestia*, dans Cic., Tu. 4, 30, 64, *alii metum praemolestiam* (= *προληπτικῆς*) appellabant, *quod est quasi dux consequentis molestiae*.

L'alternance *ō/ō* entre *mōlēs* et *mōlestus* ne s'explique pas à l'intérieur du latin (l'influence de *mōdestus* supposée par Pedersen est peu vraisemblable). La racine de ces mots est donc de la forme \**mel-*, avec alternance \**mōl-*. La forme *molestus* peut reposer sur \**mēles-to-* et suppose un thème en \*-es; cf. lat. *sēdēs* en face de gr. *ἔδος*. On est amené à poser que *mōlēs* reposerait sur un thème radical, que *mōlior* serait une formation de causatif-itératif du type de *sōpiō* et que *molestus* serait dérivé d'une forme de la même racine à suffixe \*-es.

Contre un rapprochement avec *molō*, que rendrait possible le sens général de la racine, parle le fait que le grec a *μῶλος* « travail pénible » et *μῶλος* « à peine ».

**mollestras**: *dicebant pelles ouillas quibus galeas extergebant*, P. F. 119, 15. Sans doute emprunt au gr. *μολστή*, *μολλωτή*, déformé par un rapprochement avec *mollis*, comme l'indique J. B. Hofmann, qui compare *aplustre*, *fenestra*; la finale semble indiquer un intermédiaire étrusque.

**mollis**, *-e* adj. : mou, tendre (sens physique et moral, s'oppose à *dūrus*); par suite, souple, sans rudesse : *m. hiems*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5649. Plin. dit *mollia panis* « mie de pain », 13, 82, sens qui s'est conservé dans le dérivé supposé par certaines formes romanes \**molliciāre*, cf. M. L. 5647, 5647 a. De *mollia* substantivité est formé le dénominateur \**molliciāre* « atténuer le pain en le trempant » et, par suite, « mouiller ». Panroman. M. L. 5646; B. W. s. u.

Dérivés et composés : **mollitiō**, *-is*, *-iūi* (-iū), *-itum*, *-ire* : amollir, apaiser, M. L. 5648 a, et *ad-*, *com-*, *dē-*, *ē-*, *re-mollitiō*; *ē-*, *re-mollēscō* (époque impériale); **mollitia** (M. L. 5650), *-itēs*, *-itiō*, *-mentum*, *-tōrius*; **mollitulus**, *-cellus* (ce dernier conservé dans quelques formes romanes, M. L. 5648); **mollicina** f. (Novius); **mollēscō**, *-is*, d'où **mollēō**, tardif; **mollificus**, *-ficiō* (tardif) (et **mollificiō**, *-fiō*); **molliscus**, qui s'emploie d'une noix dont l'écale est tendre, et spécialement de la châtaigne, *m. nux* et simplement *molliscus*; et

aussi **molliscum** n. : loupe de l'éclair (Plin. 16, 68); **molligō** et **molligō** : variété de la plante dite *lappāgō* « sorte de bardane » (cf. *asperūgō*). Composés littéraires : **mollipēs**, *-fluus*, *-comus*, *-testis* d'après des modèles grecs en *ἀπαλο-*.

**Mollis** repose sur \**moldwis*, cf. skr. *mṛdūh* « tendre », gr. *μαλδώνω* « j'affaiblis » et, avec un autre suffixe, gr. *βλαδάρος* « mou, flasque ». On pense aussi à arm. *melk* « mou », qui peut reposer sur \**meldwi-*; mais le vocalisme ne concorde pas avec celui du comparatif sanskrit *mṛdīyān* de *mṛdūh*. Du reste, i.-e. \**mīdu-* repose sur un élargissement de la racine attestée par gr. *ἀμαλός* « tendre » (et peut-être *μῶλος* « affaibli »), dont il y a d'autres élargissements, notamment celui qu'attestent gr. *μαλθακός* « doux, faible », v. sl. *mlǔdr* « doux ». V. irl. *meldach* « agréable » a un *d* qui peut reposer sur *dh* ou sur *dh*; de même v. sl. *mladū* « tendre », v. pruss. *malđai* « jeunes ».

**molō**, *-is*, *-uī*, *-itum*, *-ere* : moudre; broyer le grain sous la meule dans un moulin. Quelquefois, comme le gr. *μῶλλο*, employé avec un sens obscène : *βινῶ*; *per-molō* (Hor., S. 1, 2, 35), *molitor* (Aus., Epigr. 30, 3); cf. *depsō*, *dolō*. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5642; cf. aussi 5741, *multus* « broyé ».

Formes nominales, dérivés et composés : **mola**, *-ae* f. : meule (souvent au pluriel) et « moulin » (sur les différentes sortes de moulin : *m. manuāria* ou *trūsātīlis*; *m. asināria* ou *māchināria*; *m. buzea*; *m. uersātīlis*; *m. oleāria*, v. Rich., s. u.). Par extension, **mola** désigne la farine dont on saupoudrait les victimes avant de les sacrifier : *mola etiam uocatur far tostum et sale sparsum quod eo molito hostiae aspergantur*, P. F. 124, 13; de là **immolāre** : *est mola, i. e. farre molio et sale, hostiam perspersam sacrare*, P. F. 97, 22, et par suite « sacrifier, immoler », distingué de *maciāre* par Serv., Ae. 4, 17, *olim hostiae immolatae dicebantur mola salsa tactae; cum uero ictae et aliquid ex illis in aram datum, maciatae dicebantur*. Dans la Vulgate, **molae** désigne comme chez Theod. Prisc., Eup. 46, les « molaires », sens qu'on retrouve dans l'adjectif **molāris** « de moulin, de meule », **lapis molāris**, et simplement **molāris** m. « meule » et « molaire ». Panroman. M. L. 5641. Enfin, **mola** a désigné « l'embryon qui avorte, avorton » (Plin. 7, 63), sur le modèle du gr. *μολή*(*q*). *aqueae mola* = *δδρωμύλη*, Gl., sens qui s'est conservé dans le fr. « môle ». Cf. **molucrum**.

**molārius**; **molendārius**, **molendinārius** (ceux-ci de basse époque); **molendinum** « moulin » (Aug.); **molendō**, *-ās* (Pompon., GLK V 309, 12); **molinus**, *-a*, *-um* « moulin » (basse époque, panroman, sauf roumain, M. L. 5644), passé aussi en celtique : gall. *melin*, irl. *mulenn*; en germanique : v. h. a. *mulina*, et en alb. *muliri*; **molinārius** (Gloss., panroman, sauf roumain, M. L. 5643; passé en germanique : v. h. a. *mul(i)nari* « Müller », etc.); **molērina**, *-ae* (archaïque, cf. *lārina*) « moulin »; **molile** n. « manivelle d'une meule »; **molio** : *est custos molendini*, GGL V 621, 23. Cf. aussi **molior** (Ulp.), *-itiō* (Ps.-Ambr.); **\*molitāra**, M. L. 5645, d'où fr. « mouture »; **ēmōlō**, *-is* (Col., Perse); v. B. W. *ēmoulu*; **ēmolumētum** : proprement « somme payée au meunier pour moudre le grain », d'où « gain » (Cf. Cic., Fin. 3, 22; cf., toutefois, Benveniste, Latomus, 1949, 3-7); **commolō** : moudre, broyer. Dans la Mulom. Chir. est une forme **commolātus**; cf.

même variation dans le nom de la déesse **Commolenda** ou **Commolanda** du rituel des frères Arvales; **molō**, *-ās* dans l'Italia; **molitundius** : *μολιτῶν* (Gl.).

Les langues romanes supposent aussi \***remolo**, \***remolino**, \***remolunt**; cf. M. L. 7198-7199. Le celtique a : irl. *iomol* « immolitiō ».

Le présent **molō** résulte du passage au type thématique d'un présent athématique \***mola-/mela-/mōla-** qui a fourni des formes en *-o-* : got. *malan* « moudre » et lit. *malū* (inf. *malūti*) « je mouds »; en e : irl. *melim* « je mouds », v. sl. *melje*, et à vocalisme zéro : gall. *malu* « moudre », cf. arm. *malem* « j'écrase ». Comme le celtique, l'italique offre des formes à vocalisme plein : o dans ombr. *kumultu*, *comoltu* « commolitiō », e ou o (on ne peut décider) dans lat. *molō*, et des formes à vocalisme zéro : ombr. *maletu* « molitum », *kumaltu* « commolitiō » (d'après le participe *kumates*, *comatir* « commolitis »?); cf. aussi hittite *mallanzi* « molunt ». Au sens de « moudre », cette racine se trouve depuis le slave et le balte jusqu'à l'italo-celtique, tandis que, en grec, en arménien et en indo-iranien, la notion de « moudre » est exprimée par la racine de gr. *ἀλέω* « je mouds », arm. *alam* (même sens), qui n'est pas représentée en italique. Comme l'indique arm. *malem*, la racine a en Orient un sens général : « écraser »; on peut donc rapprocher skr. *mṛṇāti* « il écrase », *mṛṇāh* « écrasé ». Ce sens se retrouve, du reste, en Occident, ainsi got. *gamalwanjan* « συντρίβειν », v. h. a. *mullen* « mettre en pièces ». D'autre part, le grec a pour « meule » le mot *μῶλη*, avec vocalisme zéro sous la forme u qu'explique le *-u-* du type germanique de got. *ga-malwanjan*; le vocalisme de lat. *mola* est autre, soit que le mot grec et le mot latin aient été formés indépendamment, soit que *mola* ait reçu le vocalisme de *molō*.

Cf. peut-être *mōlēs*.

La technique de la « meule » se distingue de la technique, aussi indo-européenne, du « pilon » (v. *pīnsō*). Les deux pierres qui servent à moudre ne s'opposent pas comme les deux pièces de l'appareil servant à « pilonner », *pīlum* et *pila*; toutes deux sont désignées par *mola*. Comme le grec, le latin n'a pas conservé l'ancien nom de la « pierre à moudre », skr. *grāvā* (masculin), lit. *gr̃nos* et v. sl. *žr̃ny* (féminin), irl. *br̃o*, etc.

**molochina**, *-ae* (*molocina*, *molucina*) f. : vêtement de couleur mauve ou tissé avec les fibres de la mauve. Emprunt au gr. *μολοχίνη*. Rapproché de *mollis* par l'étymologie populaire; cf. Non. 540, 24, *molucina a molitiue dicta*. De là *mollicina*.

Dérivé : **molocinārius** (Plt.).

**molucrum**, *-i* n. : *non solum quo molae iuerruntur dicuntur, id quod Graeci μολόχορον appellant, sed etiam tumor uentris, qui etiam uirginibus (incidere) solet [v. mola]... Cloatius etiam in libris sacrorum : Molucrum esse aiunt lignum quoddam quadratum, ubi immolatur. Idem Aelius in explanatione carminum Salarium eodem nomine appellari ait quod sub mola supponatur. Aurelius Opilius appellat ubi molatur, Fest. 124, 2 sqq. Sans doute emprunt au gr. *μύλαχος*, rattaché à *molō* par l'étymologie populaire (cf. *amilum*) et refait sur le type *inuolucrum*, de *uoluō*.*

**moma** : v. *mamma*.

**mōmar** : *Siculi stultum appellant*, P. F. 123, 16 L. Mot grec, μῶμος, avec finale en -ar, comme pélat. *casnar* « senex » (v. *cānus*); cf. μῶμαρ, Lycophr. 1134, éol. μῶμαρ, μωμαρίζω, Hes.

**mōmen, mōmentum** : v. *moueō*.

**monachus, -i m**; **-cha f.** : emprunts de la langue de l'Église au gr. μοναχός « moine », μοναχή « nonne », latinisés; doublets populaires *monicus, monuchus*, passés en roman et en germanique : v. h. a. *munch*, et en irl. *manach*, gall. *monach*. M. L. 5654; B. W. s. u.

Dérivés : *monachālis*; *monachātus*, -ūs, -chium, -chulus, etc.

**monārius, -a, -um** : qui n'a qu'un seul cas, indéclinable; hybride tiré de μόνος avec suffixe latin (Gramm. Probus).

**monastērium, -i n.** : emprunt (iv<sup>e</sup> siècle) au gr. μοναστήριον « monastère », avec un doublet populaire *monistērium*, auquel remontent les formes romanes du type *moustier*, le v. h. a. *munistri* « Münster » et l'irl. *mainistir*. M. L. 5656.

Dérivés : *monastēriolum*, -tēriālis, -ticus, -tria.

**monēdula** (et *monēcula*), **-ae f.** : choucas, oiseau; terme de tendresse (Plt.). Ancien, usuel; l'oiseau passait, comme la pie, pour voler les pièces d'or ou d'argent; cf. Cic., Flac. 31, 76; Plin. 10, 77; 17, 99. M. L. 5657. Cf. *ficēdula*, sur lequel a peut-être été fait *monēdula* (avec influence populaire de *monēta*?).

**monēō, -ēs, -uī, -itum, -ōre** : causatif en -eyō avec degré o de la racine \**men* « penser », du type de *noceō, foueō*, etc.; cf. *mēns*, proprement « faire penser, souvenir », et par suite « appeler l'attention sur, avertir ». Les gloses traduisent correctement *monēō* par ὑπομνήσκω, *monumentum* par μνημεῖον, *Monēta* par Μνημοσύνη. *Monitor* désigne proprement le « souffleur » : *-es dicuntur et qui in scaena moment histriones, et libri commentarii*, P. F. 123, 12; cf. CGL II 587, 44, *monitor qui alii memoranti dicit oblita*. — *Monumentum* (*moni-*) est tout ce qui rappelle le souvenir : *uos monumentis commonefaciam bubulis*, écrit Plt., St. 63, et particulièrement ce qui rappelle le souvenir d'un mort : tombeau (μνήμα), statue, inscription(s), etc. (cf. Varr., L. L. 6, 49, et les références de Goetz-Schoell, ad l.), sens conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 5672 (*monu-, moni-, moli-mentum*, ce dernier attesté CIL X 6375, d'après *mōles* et avec dissimilation *n-m > l-m*); celtique : britt. *mynwent*. Ce n'est qu'à basse époque qu'on voit apparaître *monumentālis, monumentārius*. A *monēō* se rattachent *mōnstrum, Monēta*, q. u.

*Monēō* est conservé dans l'esp. *muñir* « inviter », M. L. 5658; un fréquentatif attesté tardivement, *monitāre* (Fortun.), s'est maintenu en sicilien. M. L. 5661.

Autres dérivés et composés : *monēla* (-nella, Tert.); *monitiō, -tor, -tōrius* (Sén.), -tum, -tus, -ūs; *monitiō, -ās* (Ven. Fort.), qui tous développent le sens de « avertir »; ainsi, P. F. 227, 3, oppose *obiurgatio post turpe factum, castigatio; monitiō uero est ante commissum*. — *Monitor*, à côté de son sens technique de « souffleur, nomenclateur », a souvent celui de « conseiller, guide, instructeur »; *monitum, monitus* « avertissement ». Il en est de même pour les composés : *ad-, com-* (et *recom-*,

Cassiod.), *prae-, re-, sub-moneō* (rare), conservé dans quelques langues romanes; cf., entre autres, v. h. a. *mondre*, et M. L. 8383; *admonēfaciō, commonefaciō* et leurs dérivés. Cf. aussi M. L. 180, \**admonestāre*. V. *memini* et *mōnstrum*.

**Monēta, -ae, f.** : surnom de Junon, cf. Cic., *Divin.* 45, 101, qui a servi à Livius Andronicus pour traduire Μνημοσύνη; puis nom du temple où elle était adorée et même et la monnaie, sens conservé dans les langues romanes, M. L. 5659, en germanique : v. h. a. *muniza* « Münze » et *munizāri* « Münzer », et en celtique *monad*. C'est à ce dernier sens que se rattachent *monētālis* « relatif à la monnaie, monnayé » et *monētārius* « monnayeur ». Pour la formation, cf. *obsoletus/solatus*, *Lūcētius/lūcēō*; *facētus*, etc. Toutefois d'après Assmann-Klio, 6, 477 sqq. (cf. Babelon, R. Arch. 20 (1912) p. 419 sqq.), *Monēta* au sens de « monnaie » serait d'origine phénicienne, et emprunté comme la plupart des noms de monnaies, cf. *as*; et le rattachement à *monēō* serait dû à une étymologie populaire. On a pensé aussi à une origine étrusque, sans preuve.

**monile, -is n.** : et *mulierum ornatus dicitur et eorum praependens a collo*, P. F. 123, 13. Depuis Afranius, R<sup>3</sup> 204. Conservé dans le dialecte italien de Véronne. M. L. 5660.

Dérivé d'un mot signifiant « nuque »; cf. skr. *mānyā* « nuque », av. *manaōrī*, gall. *mwngl* et irl. *muind* « cou ». Les notions de « nuque », de « objet saillant » étant liées, comme on le voit par gr. λόφος « colline », èt « nuque » et hom. δειράς « éminence » en face de δειρή « nuque, cou » et par av. *grivā* « éminence » et « nuque », on rapprochera donc lat. *mōns*, etc. (v. ce mot). Le mot signifiant « nuque » sert aussi à indiquer la « crinière » (d'un cheval); ainsi, le correspondant slave *griva* de indo-iran. *grivā* signifie « crinière » et aussi, en russe, « éminence ». Cf. le sens germanique du mot parent de skr. *mānyā* dans v. h. a. *mana*, v. angl. *manu* « crinière » et aussi irl. *mong* « crinière »; ceci rend compte du second sens de *monile*. Quant à l'autre sens, cf. irl. *muin-torc* « torques », v. h. a. *menni* « collier », v. sl. *monisto* « collier » (formation obscure); de même, en slave, *grivna* « collier », de *griva*, au sens ancien de « nuque, cou ». Le mot μωνός désigne en grec le « collier » porté par des guerriers barbares; il doit être d'origine gauloise; cf. aussi μωνός ou μωνός, attesté par Pollux V 99 et par le scolaste de Théocrite XI 41.

**monna, monnula, -ae f.** (bas latin) : *maman, épouse*; terme de tendresse, de caractère populaire, à gémées expressive. Cf. *nonnus, -a, momma*, etc.

**mono-** : préfixe grec (de μόνος « seul ») qui à basse époque a servi à former des composés hybrides du type *monoculus* (Firm.) = μονόφθαλμος, conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5663 (Plaute dit *monoculus*); *monosolis* (Ed. de Dioclétien), de μ. et *solea* soulé à semelle simple; *monolōris* (Vopisc.), de μ. et *lōrum*; *monomarita* (Inscr.). L'époque républicaine connaissait déjà l'adjectif *monogrammus* « fait uniquement de lignes, ébauché, décharné » (Lucil., Cic.).

**mōns, montis m.** (thème en -i, anc. abl. *monti*, géo.

*montium*) : mont, montagne. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5664; v. angl. *munt*. — Déjà rapproché de *emineō* par Isid., Or. 14, 8, 1.

Dérivés et composés : *montānus*, M. L. 5667, d'où *montāna* (Ital.), *montānicula*; *cis-, trāns-montānus*; *Montivus* « dieu des montagnes » et *montuōsus* (*montivus*, Vg., Ae. 7, 744), ce dernier formé d'après les dérivés de thèmes en -u- : *saltuōsus, fluctuōsus*. A basse époque apparaissent *montānārius* (Inscr.), *montānis*, qui a survécu en espagnol et portugais, M. L. 5669 (et *Montēsāni*; cf. *pagēnsis*); *monticulus, monticellus* (-cellulus), tous deux conservés dans les langues romanes, M. L. 5670, 5671. Cf. aussi \**montāneus*, féminin d'un adjectif \**montāneus* (non attesté dans les textes, mais dont existe le dérivé *montāniōsus*, Gromat., Auct. Rei Agr.), M. L. 5666, qui est à *montānus* comme *campāneus* (-nius) à *campānus*; cf. aussi *terrāneus*.

Composés poétiques en *monti-* : *monticola*; *monti-fer*, -gena, -uagus, formés sur les modèles grecs en ὀρε-; Pour *prōmontōrius*, v. ce mot. Les langues romanes supposent aussi un verbe \**montāre*. Cf. M. L. 5668; B. W. *monter*.

Thème en \**ti-*, *mōns* n'a cependant pas le vocalisme à degré zéro de ce type, que le latin a, par exemple, dans *mēns*. Ce doit donc être une forme faite sur un thème racine dont le brittonique offre, en effet, des dérivés différents, aussi avec vocalisme o : gall. *mynydd* « montagne », v. bret. *-monid* (bret. mod. *menez*); v. Pédersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, p. 33. Le même vocalisme apparaît dans lat. *monile* (v. ce mot). D'autre part, il est difficile de séparer le groupe de *ē-min-ēō*; v. sous *minae*. Hors de l'italo-celtique, cf. v. isl. *mēnir* « pointe de toit », et peut-être quelques mots vestigieux peu attestés, cités par Bartholomae, sous *man*<sup>3</sup>; dans Vend. III 20, la tradition indique, pour l'ἄραξ *maitim* (accusatif singulier), le sens de « pointe » d'une hauteur. V. aussi *mentum*.

**mōnstrum, -i n.** : *ut Aelius Stilo interpretatur, a monendo dictum est, uelut monestrum. Item Sinnius Capio, quod monestri futurum, et moneat uoluntatem deorum*, Fest. 122, 8. Terme du vocabulaire religieux, « prodige qui avertit de la volonté des dieux »; par suite « objet ou être de caractère surnaturel », « monstre » : *monstra dicuntur naturae modum egredientia, ut serpens cum pedibus, auis cum quattuor alis, homo duobus capitibus, tecur cum distabit in coeundo*, F. 146, 32; et par extension, dans la langue familière, *mōnstrum mulieris* « monstre de femme », Plt., Poe. 273. M. L. 5665 a. A ce sens de « monstre » se rattachent : *mōnstruōsus* (*mōnstrōsus*), formation analogique en -uōsus, cf. *portentuosus*; *mōnstrōsitas*; *mōnstrifer* (-ger); *mōnstrificus* (-ficabilis), sans doute sur le modèle des composés grecs en τροχ-; *mōnstrātius* (Boèce); *prōmōnstra* « prodige », etc. Le dénominatif *mōnstrō*, en passant dans la langue commune, a perdu, au contraire, tout sens religieux et signifie seulement « montrer, désigner, indiquer » (ancien, mais évité par la langue classique, rare dans Cicéron, non attesté dans César et Salluste; sans doute familier. Panroman. M. L. 5665). De même les dérivés et composés *mōnstrātor, -tiō, -bilis* (tous trois rares); *commōnstrō* (non attesté après Cicéron); *dē-*

*mōnstrō*, d'où *dēmōnstrātor, -tiō, -tiuus* (usité dans la langue de la rhétorique pour traduire ἐγκωμιστικὸς et ἐπιδεικτικὸς), -iōrius, -bilis; *prēmōnstrō*.

A *mōnstrum* se rattache aussi *mōstellāria*, titre d'une comédie de Plaute imitée d'une comédie grecque intitulée *Φάσμα* « le fantôme ». *Mōstellāria* (sc. *fābula*) est le féminin d'un adjectif \**mō(n)stellārius* dérivé de \**mō(n)stellum* (Gl.), diminutif de *mōnstrum*.

V. *moueō*. Mais la formation est surprenante. Un autre terme religieux, *lustrum*, a aussi -strum.

**monubilis, -e adj.** : *m. lapis, columna*. Adjectif emprunté tardivement au gr. μωνόβλος, déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *monumentum*.

**monumentum** : v. *moueō*.

**mora, -ae f.** : retard; arrêt, pause (dans le discours); *mora temporis* « délai »; barre d'arrêt, garde (d'une épée, etc.). Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *moror, -āris*, absolu et transitif : 1<sup>o</sup> tarder, s'arrêter, d'où par extension « séjourner », cf. Sén., ad Luc. 32, 1, *ubi et cum quibus moreris*; 2<sup>o</sup> retarder, retenir. L'expression *nil morārī* « ne pas s'arrêter à, ne pas se soucier de » est issue de la formule par laquelle le consul levait la séance du Sénat : *nil amplius uos moror*, ou par laquelle le magistrat déclarait abandonner une accusation : *C. Sempronium nil moror*, T.-L. 4, 42, 8. De là Vg., Ae. 5, 400, *nec dona moror*. De *moror* dérivent *morāx* (Varr.); *morātio* (rare, époque impériale), -tor, -tōrius « dilatoire », terme de droit - *u. cunctatio, -ae appellatiōnes*; \**morāc(u)lum* (Plt., Tri. 1108); *morāmentum* (Apul.); et sans doute *morāria*, sorte de plante appelée aussi *statorion* ou *chamaeleon*.

Sur *morōsus, morōsitas* = *tardus, tarditās*, v. E. Löfstedt, *Eranos* XLIV 340.

*Moror* est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 5674, *morāre* (esp. *morar*, etc., « servir »); la langue a tendu à remplacer le simple par les composés plus expressifs *dēmōror* et *remoror* (tous deux déjà dans Plaute), dont le premier surtout est bien représenté dans les langues romanes; cf. M. L. 2552, *dēmōrāre*, et 7200, *remōrāre*. Le sens de *dēmōror* ne diffère guère de celui de *moror*. On trouve dans César, B. G. 3, 6, 5, *nullo hoste prohibente aut iter demorante*, mais 7, 40, 4, *iter eorum moratur atque impedit*. Virgile l'emploie quelquefois; Lentulus le fait alliterer avec *dēlineō*, Cic., Fam. 12, 15. *Remoror* allitère aussi avec *retardō*. La langue augurale a un adjectif *remor, -oris* conservé par P. F. 345, 14, *remores aues in auspicio dicuntur quae acturum aliquid remorari compellunt*, et Aurel. Vict. Orig. Gent. Rom. 21 f. *Remum dictum a tarditate quippe talis naturae homines ab antiquis remores dicti*; cf. *remora* (archaïque) et le vers d'Ennius *certabant urbem Romam Remoramne uocarent*. Autres dérivés (tardifs et rares) : *remorāmen, -tiō, -tor, -trix*. *Remora* désigne aussi le poisson « echenais », Plin. 32, 6; cf. de Saint-Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u.

Autres composés : *commoror* : retarder, arrêter (transitif et absolu), séjourner (cf. *commaneō*). Dans la rhétorique, *commorātio* traduit le gr. ἐπιμονή; cf. ad Herenn. 4, 45, 58, *est cum in loco firmissimo, quo tota causa continetur, manetur diutius et eodem saepius reditur*. A



basse époque, *commorātiō*, comme *habitiō*, *mānsiō*, a pris le sens concret de « séjour, demeure », κατόκησις, ἔπιουλις; *immoror* : s'attarder dans.

Cf. aussi *immoranter*, *incunctanter*, ἀνπερθέτως (Gloss. Philox.).

La racine de *mora* ne se retrouve que dans le verbe dérivé irl. *maraim* « je reste ». Le rapprochement avec *memor* est aventuré.

**morāciae** : -as *nucēs Titiniūs* (185) *duras esse ait, unde fit deminutivum moracillum*, P. F. 123, 5. Non autrement attesté. Rapproché de *mora*, peut-être par étymologie populaire.

**morbus**, -i m. : maladie. Distingué de *aegrōtātiō* et de *uitium* par Cic., Tu. 4, 13, 28, *morbum* appellant totius corporis corruptionem; aegrotationem morbum cum imbecillitate; uitium cum partes corporis inter se dissident, ex quo prauitas membrorum, distortio, deformitas. Ancien (Loi des XII Tables), usuel; non roman.

Dérivés et composés : *morbeō* : ἀσθενῶ, CGL II 247, 34; *morbidus*, conservé dans les dialectes italiens, M. L. 5677, d'où *morbidō*, -ās (tardif); *morbōsus* (d'où *morbidōsus*, Gloss., contamination de *morbidus* et de *morbōsus*); *morbōsiūs*; *morbēsō*, tardif (Fortun.), qui a survécu dans le valençais *morbrer*, M. L. 5676; *remorbēsō* (formé d'après *recriūdsō*?), Enn., Inc. 37; *Morbōnia*, formation plaisante, cf. Suét., Vesp. 14, comme *Populōnia*, *Mugiōnia*, etc.; *morbi-*, -ficus, -ficcō (Cael. Aur.); cf. νοσοποιός, -ποιός rares et tardifs. L'adjectif et le verbe qui correspondent le plus souvent à *morbus*, c'est *aeger*, *aegrōtō*.

La ressemblance avec *morior* doit être fortuite. Le nom de la « maladie » diffère d'une langue indo-européenne à l'autre, ce qui rend vain de chercher l'étymologie de *morbus*.

**mordēō**, -ēs, **momordī** (*memordī* et *-morsī*), **morsum**, -ēre : mordre. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5679. Les formes à *ē* *mordēre* que supposent les langues romanes ont dû être refaites sur *momordī*, *morsum*; cf. *tondēre*, *spondēre*, etc. — Sens physique et moral, propre et figuré, e. g. Cic., Att. 13, 12, 1, *ualde me momorderunt epistulae tuae*; Tu. 4, 20, 45, *morderi conscientia* (cf. l'emploi figuré de gr. δάκνω). Même emploi de *mordāz*, *mordācītās*, *remordēō*, cf. Lucr. 3, 827, *praeteritis male admissis peccata remordent*, qui s'est conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 7201, *remordēre*, -dēre; B. W. *remordere*.

Dérivés et composés : *mordāz*, -ācis; *mordācītās*; *\*mordācia* (formé comme *audācia* et supposé par les formes romanes, M. L. 5678); *mordāgō* : morelle noire; v. André, *Lex.*, s. v. formation du type *uorāz*, *uorāgō*. *mordicus*, adv. : ἄσπε. Sans doute ancien adjectif pris adverbialement. Est à *mordeō* comme *medicus* à *medeor*; cf. M. L. 5680 a; la forme d'ablatif *mordicibus* attestée par Non. 139, 32 dans Plt., Au. 234 (les manuscrits de Plaute ont *mordicus*) semble amenée par le parallélisme de *cornibus*; le nominatif *mordex* n'est attesté qu'à partir d'Apulée; *mordicō*, -ās, M. L. 5680; *mordicātiō* (Cael. Aurel., Diosc.); -ficius; *ēmordicō*; *mordāsus* (δακνωτός (Gloss.)); *morsum*, -ī (Cattul. 64, 316, *laneaque aridulis haerebant morsa labeliis*), d'où *mōrsa* dans les langues romanes, M. L. 5689;

*morsus*, -ūs m. : morsure, M. L. 5691; fr. *mors*; *morsus* (Orib.); *morsiuncula*; *morsicō*, -ās, formation populaire en -icō comme *mordicō* (cf. *jodicō*, *masticō*) M. L. 5690, d'où *morsicātiō*; *morsicātium*; *morsicātus* (Diosc.).

*admordeō* : mordre (à sens physique et moral), M. L. 181 et 182, *\*admordium*, *\*armordium*; *commordeō*, M. L. 2088; *dē*, -prae-, *re-mordeō*, M. L. 7201; *immor-* : mordu, entamé profondément.

Le seul rapprochement plausible est celui de *akmardati*, véd. *mṛādāte* et *mardayati* « il broie ». En dehors de ces verbes, on ne peut comparer que des substantifs dont le sens concorde peu avec celui de *mordeō* et dont les emplois divergent entre eux aussi bien que les formes. On ne cite aucune racine indo-européenne signifiant nettement « mordre ». La plus claire est celle de gr. δάκνω, qui a des correspondants hors du grec, mais que le latin ignore. Formation itérative comme *spondēō*.

**morētum**, -ī n. : mets rustique, composé d'herbes, d'ail, de fromage et de vin (Vg., Ov.). Dérivé : *morētarius*. Rappelle pour la formation *accētum*, de *acēō*.

Pas de rapprochement net. L'explication par *\*mortum*, cf. *mortarium*, que propose F. Muller se heurte à des difficultés à la fois phonétiques (dissimilation hors des conditions normales) et sémantiques.

**morior**, -eris, **mortuus** **sum**, **mori** : mourir; *mortuus* -tis f. (thème en -i; acc. pl. *mortis*; Vg., Ae. 40, 854) gén. pl. *mortium*, Tac., H. 3, 28) : mort. Usités de tout temps. Panromans. M. L. 5681 et 5688. Celtique : irl. *mart* « mors ».

À côté de *morior*, -eris, il y a des traces d'une flexion en -i; on trouve des scansiones telles que *mortium* (Enn.), un infinitif *moriri* à l'époque archaïque. Cette dualité de conjugaison s'est maintenue dans les langues romanes, qui attestent à la fois *\*morere* et *\*morire* (ce dernier type étant le plus fréquent). Le participe futur est *mortūrus*, qui est sans doute fait d'après *peritūrus* et dont la forme s'est étendue à tous les verbes désignant la naissance par opposition à la mort : *nascitūrus*, *oritūrus*, *paritūrus*; sur le participe passé *mortuus* (-tuos), v. ci-dessous; *mortuus* s'est, du reste, simplifié dans la langue parlée; cf. les formes romanes du type fr. *mort*, ital. *morto*, M. L. 5695. De *morior* est conservé le vieux participe *moribundus*.

Dérivés et composés : *mortalis* adj. : mortel, souvent substantivé au pluriel *mortāles*, terme usité fréquemment en poésie ou dans le style noble pour désigner les « mortels », c'est-à-dire les hommes, par contraste avec les « immortels », c'est-à-dire les dieux, opposition littéraire qui doit être à l'imitation du couple antithétique grec βροτοί, ἀθάνατοι; le *mortalibus aegris* ou le *miseris mortalibus* de la poésie lucrétienne est la transcription de l'homérique δειλοί βροτοί. Aussi *mortāles* au sens de *hominēs* se s'emploie-t-il chez les bons écrivains qu'en vue d'un effet emphatique. Virgile écrit, de même, *mortālia*, Ae. 4, 462, pour désigner ce qui concerne les mortels. Dérivés : *mortalitās* (premier exemple dans Cic., N. D. 1, 10, 26) : 1° condition mortelle, mortalité; quelquefois « mort »; 2° humanité (époque impériale), sens dérivé de *mortāles*; *mortaliter* (latin ecclésiastique), M. L. 5691 a, 5692; irl. *maritaid*; im-

*mortalis*; *immortāles*; *immortālītās* (Cic.); *immortālī-* *ter*; *immortālītus* (création de Turpilius d'après *diu-* *niūs*).

*morticinus* : adjectif de la langue rustique, demeuré dans certaines langues romanes, M. L. 5694, et en celte : irl. *murtchenn*, qui s'applique aux animaux : irl. *murtchenn, quid adsit*, Varr., L. 7, 84; d'où *morticina*, -ōrum « carcasses, châtiments », passé en germanique, sous la forme *\*mortigunus* > ags. *myrten* (fléss). F. Muller le suppose dérivé d'un adjectif *\*morticus* et compare *canticum*, *hos-* *ticus* et *libertinus*, *repentinus*. On pourrait rappeler d'une manière plus topique *medeor*, *medicus*, *medicī-* *nus*. Mais peut-être *morticinus*, qui ne s'applique qu'aux animaux, est-il simplement formé par analogie avec les adjectifs en -cinus du type *berbecinūs*, *hircinūs*, *porcinūs*, *soricinūs*, *uaccinūs*. On a dit *morticina carō* (d'où -i *clāui* « cors au pied », Plin. 22, 108) d'après *berbecina carō*. Cf. aussi *morticinium* (Ruffin., Jérôm.).

De *mortuus* dérivent : *mortuālia* n. pl. : habits ou habits de deuil (archaïque, Naev.); *mortuārius* (Suét.); *mortuōsus* (Cael. Aur.); *mortuicola* = *vexpo-* *skopos* (Rustic.).

Un desideratif *morturiō* (*mori-*) est attribué à Cicéron par un grammairien de basse époque (Aug. Reg., OILK V 516, 17).

*mortifier* (classique) = θανατηφόρος, -ferō; *mortificus*; -ficiō, -ās; -ficiō (latin ecclésiastique), -ficiabilis (Lucr.); *mortigena* (Inscr.); *commorior* : mourir ensemble; *Commorientēs*, titre d'une comédie perdue de Plaute limitée des Συναρτηθήσκοντες de Diphile; *dēmōrior* (cf. *dēperō*), renforcement de *morior*; *ēmōrior* : achever de mourir (aspect déterminé); cf. Plt., Ps. 1221) = καταθήσκω; *immorior* (poétique et prose impériale) : mourir dans, ou à propos de (calque de ἐθνόθραξ, lui-même rare et poétique); *intermorior* : être en train de mourir; *intermortuus* : à demi-mort, et aussi « mort ». Ne diffère guère de *morior* : l'addition du préfixe semble due à l'influence de *intereō*, *interficiō*. Aussi *ob-*, *per-mortuus* (tardifs).

Certaines formes romanes supposent aussi *\*admorire*, *\*armorire*, M. L. 183; *\*admortiare*, *\*admortiare*, *\*admortire*, M. L. 184-186.

La racine i.-e. *\*mer-* « mourir » fournissait un aoriste radical athématique indiqué par véd. *amṛta* « il est mort » (opt. *muriya*); l'arménien a l'aoriste *meṛay* « je suis mort ». Le présent, nouvellement formé, diffère d'une langue à l'autre : skr. *mriyāte* « il meurt », av. *mriyēte*, et aussi skr. *mārate*; v. sl. *mrtō* (avec un vocalisme autre que celui de skr. *mārate*); lit. *mirtū* « je meurs »; arm. *meṛanim* « je meurs ». Lat. *morior* pose un problème : si, comme il est probable, l'o repose sur i.-e. o, le présent *morior* a été fait, ainsi qu'*orior*, sur une forme athématique à vocalisme o; si o représentait r, cet or serait dû à l'action de *mortuus*, *mors*. Dans une notable partie du domaine indo-européen, le verbe a disparu, remplacé par des euphémismes; ainsi en grec, ο βροτοί, ἀμβροτοί et μορτός ἄμβροτος (Hes.) attestent l'existence ancienne; notre aussi l'imparfait du thème en *\*-te-* : *ἐμρῳεν ἄπθῳαν* (Hes.).

En face de l'adjectif signifiant « vivant », i.-e. *\*gwiwo-*, le celtique a une forme avec même finale empruntée à

la forme élargie *\*gwiyeu-* de la racine *\*gweya-*, *\*gwiye-* /ō- « vivre » : irl. *marb*. Le slave et le latin ont, sans doute de manière indépendante, un compromis entre pareille forme et l'adjectif en *\*-to-*; cf. skr. *mṛtāh* « mort » et hom. βροτός (forme éolienne), soit sl. *mrtūvū*, lat. *mortuus*.

Le nom de la notion, *mors*, repose sur *\*mrti-*, sans doute tiré d'un composé, comme on l'entrevoit par v. sl. *sū-mrūt*. Comme dans skr. *mṛtīh*, il a été fait, d'après le verbe, une forme simple en latin; le cas est le même que celui de *mēns*.

**moror** : v. *mora*.

**mōrōsus** : v. *mōs*.

**Morta**, -ae f. : nom d'une des Parques; cf. Liv. Andr., *quando dies adueniet quem profata Morta est*, ap. Gell. 3, 16, 14, et Caesellius, *ibid.*, *tria sunt nomina Parcarum, Nona, Decima, Morta*. Correspond sans doute à *Δάχχισ* et doit être de même racine que gr. μούρα; cf. *merēō*. M. Marstrander, *Symbolae Osloenses*, 6, p. 52, écarte le rapprochement avec *gaul. Rosmerta* et préfère rattacher à *mortī*, *mors*, le nom propre qu'il considère comme un « ancien abstrait comparable à *porta*, *multa* ». C'est peu probable; mais la forme a pu être influencée par un rapprochement avec *mors*. ]

**mortārium**, -ī n. : 1° mortier, récipient où l'on pile et pétrit certaines substances avec un pilon, *pistillum*; puis tout objet ressemblant à un mortier; 2° substance triturée dans un mortier, pommade. Diminutif : *mortāriolum*. Ancien (Plt., Cat.). Panroman, sauf roumain. M. L. 5693 et 5692 a; germanique : v. angl. *mortere*; v. h. a. *mortāri*.

Aucune étymologie sûre. Cf. *morētum* et *mordeō*.

**mōrus**, -ūs f. : mûrier; **mōrum** n. (bas latin *mōra*) : mûre. Panroman. M. L. 5696 (et germanique : v. h. a. *mūrbom* et *mōrās*, *mōrat* « vin de mûres », de *\*mōrātum*; celtique : gall. *mwyar*, etc.) et M. L. 5696 a. Cf. aussi *\*mōricula*, M. L. 5681 a; *\*mōrinus*, 5684 a.

Cf. gr. μόρον « mûre »; trace de *ō* dans μῶρα : συκάμυρα (Hés.). Emprunt au grec, ou plutôt à une langue méditerranéenne, comme *ficus*, etc. Hypothèse peu vraisemblable chez Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 67.

**mōrus**, -a, -um : fou. Emprunt au gr. μωρός, quelquefois substantivé : *mōrus*, *mōra* « un fou, une folle ». N'est guère attesté que dans Plaute, avec l'adverbe *mōrē* et le composé *mōrologus* = μωρολόγος. Allitére avec *mōs*; cf. Plt., Men. 571, *utimur maxime more moro molestoque*, et Tri. 668. Néron en avait tiré par plaisanterie un verbe *mōrārī* (équivoquant avec *morārī*) : *mōrārī eum* [= *Claudium*] *inter homines desiisse, producta prima syllaba iocabatur*, Suét., Ner. 33. Cf. aussi *mōriō*, -ōnis (époque impériale).

**mōs**, **mōris** m. : manière de se comporter, façon d'agir, physique ou morale, déterminée non par la loi, mais par l'usage. Désigne aussi souvent la coutume : *mos est institutum patrium*, i. e. *memoria ueterum pertinens maxime ad religiones caerimoniasque antiquorum*, F. 146, 3, et s'unit ou quelquefois s'oppose à *lēx*, e. g. Plt., Tri. 1037, *mores leges perdusserunt iam in potestatem suam*; 1043, *leges mori seruiunt*; Cic., Uniu. 11, 38, *legi morique parendum est*. S'emploie également dans le

sens de « caractère », et dans ce cas souvent au pluriel mōrēs « les mœurs », τὰ ἦθη; de là mōrālis, qui traduit ἠθικός, créé par Cic., Fat. 1, 1, quia pertinet ad mores, quos ἦθη Graeci uocant, nos eam partem philosophiae de moribus appellare solemus. Sed deest augumentum linguam Latinam nominare moralem; et à basse époque mōrālītās (Tert.); et aussi mōrātus (cf. barba/barbātus) « pourvu de mœurs », généralement joint à un adjectif bene, male, rectē; d'où maledmōrātus : δῆστροπος, κακώτροπος (Gloss.).

Mōs dans le sens de « caractère » a souvent la nuance péjorative de « humeur, fantaisie »; de là mōrōsus « qui suit son humeur, difficile, capricieux, chagrin », mōrōsē, mōrōsiās; cf. Cic., Tu. 4, 24, 54, bene igitur nostri, cum omnia essent in moribus uitia, quod nullum erat iracundia foedius, iracundos solos morosos nominauerunt; et l'expression mōrem gerere alicui « supporter l'humeur de quelqu'un, accomplir ses fantaisies », dont sont tirés mōrigerus, mōrigerārī, mōrigerārīo, qui sont plutôt de la langue familière. Il est possible que le rapprochement de mōrus ait joué un rôle dans cette spécialisation de sens. Sur mōrōsus = bene mōrātus, v. Löfstedt, Erasnos XLIV 340.

Mōs allitére souvent avec modus, e. g. mōre modōque. De là, en poésie et dans la prose tardive, l'emploi de mōs dans le sens de modus : ainsi mōre, in mōrem « à la manière de », suprā mōrem « suprā modum », sine mōre « sine modō », e. g. Vg., G. 1, 245, elabitur anguis in morem fluminis; Flor. 3, 8, 6, pecudum in morem; Vg., G. 2, 227, rara sit an supra morem si densa; Ae. 7, 377, immensam sine more iurū lymphata per urbem; Ae. 6, 852, pacique imponere morem.

Enfin, en poésie, mōrēs est parfois abusivement employé pour legēs; cf. Vg., Ae. 1, 264, moresque uiris et moenia ponet (par recherche de l'allitération).

De mōs existent les composés vulgaires benemōrius, dont le féminin est dans Pétrone 61, 7; maledmōrius = κακοθήτης (Gloss.), qui est sans doute à ne pas confondre avec les formes syncopées de benememorius. On a voulu y rattacher un superlatif benemoriantissima qu'on lit sur une inscription tardive; cf. Boll. di archeol. dalmata 23, 343 et Glotta 11, 262. Mais ce dernier peut se rattacher à morior et désigner une personne dont la mort a été sainte. Du reste, il a pu se produire des associations d'idées qui ont amené des confusions de sens et d'emplois, et dans benemorius les uns pouvaient penser à mōs, d'autres à mors, d'autres à memoria.

Vnimōris = μονότροπος (Ital.). Glose obscure dans P. F. 149, 5 L. : moscillis Cato (Inc. 33) pro paruis moribus dixit.

Mōs, ancien, usuel, n'a subsisté en roman que dans le fr. mœurs, M. L. 5698 et v. prov. mors, f. pl.; mais le celtique a : irl. mós, moroíl « mōs, mōrālis ».

¶ Sans doute mot indo-européen qui, pas plus que fās, n'a hors du latin un correspondant. Les divers rapprochements proposés ne satisfont ni pour la forme ni pour le sens. Cf., pour la forme, rōs, fōs.

mōtacilla, -ae f. (mōticella) : hoche-queue; quod semper mouet caudam, Varr., L. L. 5, 76. Peut-être étymologie populaire. Il y a dans Hésychius une glose μωτ-της ὄρνις ποτός. ¶

motarium, -i n. : flasse, charpie (Pelag.). Emprunt au gr. μοτάριον, diminutif de μοτός, même sens.

moueō, -ēs, mōui, mōtum, mouēre : transitif « mouer, pousser, ébranler » et « se mouvoir »; transitif et réfléchi sur tout au participe présent mouēns, sens allitéré sur T.-L. 35, 40, 7, terra diēs duodequadraginta mouēns. S'emploie, comme le gr. κινέω qu'il recouvre, au physique et au moral, e. g. mouēre animōs « exciter, émouvoir », et le sens moral est prédominant dans certains composés : commoueō, permoueō. Ancien, usuel, celtique. Panroman (sauf roumain). M. L. 5703; B. W. s. u.

Dérivés et composés : mōtus, -ūs m., mōtiō (νῆσις), tous deux classiques, mais le premier est plus fréquent et plus varié dans ses acceptions; mōtiō (rare, depuis Mart.); mōtōrius (tardif; terme de rhétorique mōtōria fābula, par opposition à stātorius comme στάσιμος à κινήσιμος); mōtiuncula (époque impériale); mōbilis, mōbilitās et immōbilitās, -bilis (= ἀκίνητος, ἀκίνησις); incommōbilitās (= ἀκίνησις, ἀκίνησις); mōtiuus : relatif au mouvement (Chalcid.); mōmen n. (rare et poétique; surtout lucretien) remplacé par mōmentum, qui a à la fois un sens abstrait « impulsion, mouvement, changement » et un sens concret « poids qui détermine le mouvement »; l'inclinaison de la balance », d'où des sens divers : 1° un sens moral « cause qui détermine une décision dans un sens, influence, motif »; 2° le mōmentum étant généralement un poids léger, « point, parcelle, petite division » et spécialement « petite division du temps »; mōmentum (temporis), synonyme de pūntum, cf. ad mōmentum (tardif); 3° enfin, le mōmentum venant s'ajouter aux autres poids, « surcrot », irl. mōmint. Dérivés (tardifs) de mōmentum : mōmentālier (Fulg.); mōmentāna (Isid.) : petite balance d'orfèvre; mōmentāneus, mōmentārius, mōmentārius « momentané ».

Fréquents : mōtiō, -ās (depuis Virg.); mōtiōr, -ior, -bilis; mōtiō (Gell.). Certaines formes romanes supposent aussi \*mouitāre, M. L. 5705, qui peut être, du reste, un dénominatif de \*mōuita (fr. meute, v. fr. moué). M. L. 5704; B. W. s. u.

admoueō : approcher; admōtiō; amoueō : écarter, éloigner; dans la langue juridique, enlever, dérober; amōtiō (Cic.); commoueō : mettre en mouvement, ébranler, le sens « déterminé » apparaît encore dans Cic., Verr. 5, 95, <signum> nulla lababat ex parte cum... subiectis uertibus conarentur commouere; le préfixe a aussi la valeur augmentative, surtout au sens moral de « émouvoir ». M. L. 2089; Commotiāe Lymphae : ad lacum Cutiliensem a commotu, quod ibi insula in aqua commouetur, Varr., L. L. 5, 71; commōtiō, -tiuncula (Cic.), -tus, -ūs; -tor (tardif); commōtiō, -ās (Théod. Prisc.); demoueō : chasser, détourner de (cf. depello, decitō); dimoueō : écartier, disperser, dissoudre (une assemblée); emoueō : chasser de (ni dans Cic., ni dans Cés.), M. L. 3024 a (ex-); in-mōtus : immobile, inamovible (époque impériale); om-moueō (archaïque, cf. F. 222, 11); permoueō : agiter à travers; au sens moral « remuer, émouvoir profondément »; permōtiō (Cic.); permōtiātus (Commod., Instr. 12); prōmoueō : pousser en avant; étendre, agrandir, avancer (sens absolu); dans la langue philosophique, prōmōtia = τὰ προηγμένα (Cic., Fin. 3, 16, 52); prōmō-

tiō, -is, prōmōtiō (tous deux tardifs); remoueō : ramer, ramer en arrière, écartier; remōtiō; summoueō : écartier, chasser, bannir, M. L. 8383 a; summōtor (T.-L.); trāns-moueō.

La forme mōtus a son pendant en ombrien : comohota « coblāta » (commoueō se trouve chez Caton avec le même sens). Skr. mīcāti « il déplace », à côté de kāma-mīcāti « poussé par le désir », donne à penser que la racine est de la forme de celles de lat. spuō et suō (cf. ces mots). Hors du sanskrit, on ne trouve que des formes en \*-eu- : gr. ἀμεισασθαι « se déplacer, dépasser » et lit. māuū, māuūi « passer en frottant » (par exemple un vêtement). Lat. moueō serait un causatif-itératif du type de moneō.

mox adv. : bientôt. Dans la prose impériale, employé comme synonyme de post, ainsi paulo mox (Pline), ou de deinde; à basse époque, confondu avec modo. Souvent joint à quam pour former un adjectif interrogatif quam mox; cf. Fest. 314, 5, quam mox significat quam cito; sed si per se ponas mox, significabit paulo post, uel postea. Ancien, usuel (non dans César; se trouve dans les lettres de Cicéron); non roman.

Le mot se retrouve dans irl. mo, mos- « bientôt »; à ceci près, il y a des correspondants seulement en indo-iranien : skr. maksū, av. mošu « bientôt », donc un adjectif propre à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. irl. mo montre que la forme italo-celtique repose sur \*moks, sans voyelle finale. Cf. pour la forme nox « de nuit » (localité sans désinence).

mū : onomatopée, archaïque et familière, correspondant au gr. μῦ, usitée surtout dans l'expression non facere mū « ne pas dire mot » ou dans Pétr. 57, nec mu nec ma argutas. Cf. mūgiō, mussō, muttiō, mūtus.

mūc-, muce-; mūceō, -ēs, (-uī?), -ēre : moisir; se couvrir de fleurs, filer (en parlant du vin); Cat., Agr. 143, uinum quod neque acetat neque muceat). Ancien, technique; conservé en gallo-roman. M. L. 5710.

Formes nominales et dérivés : mūcor; mūcidus « moisi » et « morveux », M. L. 5711, 5712; mūcēsco, -is.

mūcus, -i m. : morve, mucus nasal (les langues romanes attestent aussi le sens de « champignon de la mèche d'une lampe »; cf. le fr. « moucher la chandelle »); sur l'emploi du pluriel mucci en latin vulgaire, v. Graur, Mél. ling., p. 13; mūcōsus « morveux » et « moisi, mal mouché » (par opposition à emunctae nāris), d'où « qui manque de flair », cf. Festus, s. u. muger; mūcīlāgō (mucellāgō) : humeur muqueuse, mucosité; cf. tussilāgō; mūcīlāginōsus (Cass. Fel.); mūc(c)inium n. (Arn.) : mouchoir (d'après lacinia, \*lacinium?); mūcēdo : morve (Apul.); mūcilentus : morveux. Mūcius.

À côté des formes à voyelle longue et à consonne simple existent des doublets à voyelle brève avec gémination expressive de la consonne, comme dans les mots qui désignent une difformité physique (cf. broccus). Certaines formes romanes remontent à mūccus, mūccōsus, \*mūccus, mūccāre (Orib. lat.), dont le composé exmūccō est attesté à Pompéi, CIL IV 1394, cf. M. L. 5706-5709, et on lit mūccūtūdō dans la Mul. Chir. Mūccēre, mūccidus ont abouti à fr. moisir, ital. mucido; mūccāre à fr. moucher. V. B. W. moisir, moite.

Cf. gr. μύξα « morve, mucosité », μυκτήρ « nez », ἀπομύσσει « je mouche », peut-être lit. smunkū, smūkti « tom-

ber en glissant », v. angl. smūgan « glisser », etc., qui sont loin pour le sens, comme aussi skr. muñcāti « il délivre ». Une autre forme de la racine, avec infixe nasal et gutturale sonore, apparaît dans mungō; cf. aussi mūgil. Le sens premier est « être gluant, visqueux ».

mūcērō (avec ū chez les poètes), -ōnis m. : pointe (de tout objet piquant, faux, dent, feuille); dans la langue militaire, « pointe de l'épée », par opposition à cuspis « pointe de la lance », puis l'épée elle-même. Par dérivation : pointe (au sens moral), acuité; et « extrémité » (effilée). Attesté depuis Ennius. M. L. 5712 a.

Dérivés : mūcērōnātus (Plin.), -tim. On rapproche gr. ἀμύσσειν, donc ἀμύσσει « je déchire » et lit. muštiū, mušti « frapper ». Simple possibilité.

mufrius, -ī m. : terme injurieux, qu'on lit dans Pétr. 58, 13, iste qui te haec docet, mufrius, non magister. Étymologie et sens douteux; le maintien de f semble indiquer une origine dialectale; cf. Ernout, Élém. dial., s. u.

mufrō, -ōnis m. : moufflon. Attesté dans Polémus Silvius et conservé dans certains dialectes romans, notamment en sarde. M. L. 5715; v. B. W. s. u. Mot dialectal ou d'origine étrangère. Cf. Ernout, Élém. dial., s. u. V. aussi musmō.

muger : dici solet a caestensibus hominibus, quasi muc-cosus, qui talis male ludit, F. 152, 4. Mot de l'argot militaire, « tricheur », non autrement attesté. On rapproche des mots irl. formūghe « absconditus », v. h. a. mūhhāri « brigand », de sens éloigné. Sans rapport avec mungō, malgré Festus.

mūgil (et mūgilis), -illis m. : muge, mulet. Cf. mungō; même formation que pugil/pungō. Proprement « le gluant, le visqueux », ce qui explique l'usage auquel on l'employait pour le supplice des adultères pris sur le fait; cf. Juv. 10, 317, quosdam moechos et mugilis intrat; Cat. 15, 9, raphani mugilesque. M. L. 5717.

Pour le sens, cf. gr. μύζος, μύζων « poisson à peau visqueuse ».

mūgilō, -ās, -āre : crier (en parlant de l'onagre), Anth. 726, 53.

mūginōr, -āris, -ārī : -ari est nugari et quasi tarde conari, P. F. 131, 17. Nonius donne un autre sens, 139, 4, muginari : murmurare. Lucilius lib. VII (25) : muginamur, molimur, subducimur. Atta Aquis Caldis (4) : ... atque ita muginantur hodie; atque ego occlusero | fontem.

Le verbe est dans Cic., Att. 16, 12, 1, dum tu muginari... cepi domesticum consilium, et dans Aulu-Gelle, 5, 16, 5. Pline, N. H. proemium 18, attribuée à Varron musinor : dum ista, ut ait Varro, musinamur (mussinamur, musinamur var.).

Pas d'autre exemple, semble-t-il. L'explication de Nonius provient d'un rapprochement, sans doute imaginaire, avec mūgiō. Mot populaire, qui a pu subir diverses altérations. Cf. bouīnor, nātinor.

mūgiō, -is, -iū (-iū), -itum, -ire : mugir, beugler. Se dit des bœufs et, par extension, de tout bruit sourd et profond (son de la trompette, Enn., Inc. 7, bruit du



tonnerre, de la tempête, etc.). Onomatopée tirée de *mū* qui exprime le mugissement du taureau; Quintilien, 12, 10, 31, qualifie l'M de *mugiens littera*. Ancien, usuel. M. L. 5719. Certaines formes romanes supposent aussi *mūgilāre*, \**mūgilāre*, M. L. 5718; cf. *mūgillātus* « μωγιλᾶτος » (Ital.).

Substantif dérivé : *mūgītus*, -ūs m., M. L. 5720. Les autres dérivés et composés sont rares et poétiques : *mūgītor* (*Vesuvius*, Val. Flacc.), *admūgiō*; *dēmūgītus* « rempli de mugissements » (δ. λ., Ov., cf. ἀπομυκῶσαι Anth.); *ē*, *im-* (cf. ἐπιμύζω), *re-mūgiō*. La glose de P. F. 57, 21, *commugento*, *convocanto*, semble s'y rattacher; mais la forme en *-ē* ne s'explique pas en latin. Est-ce une forme dialectale? Cf. peut-être *Mūgius* (-giō?), *Mūgiōnia porta*, P. F. 131, 15.

L'ombrien a *magatu* « muttito » avec le participe *muito*. Le gr. μύζω, de \**μωγ-γω*, signifie « je gronde, je grogne »; le hittite a *mugā(i)-* « se lamenter, implorer ». Les formations faites sur *mū* diffèrent d'une langue à l'autre.

**mulceō**, -ēs, **mulsi**, **mulcere** (le supin et le participe passé du simple ne semblent pas attestés); les exemples de *mulsus* que citent les dictionnaires proviennent non de *mulgeō*, mais de l'adjectif dérivé de *mel*; quant à *multus*, il a peut-être été évité en raison de sa double homonymie avec *multus* « abondant » et *mul(c)tus* « trait », de *mulgeō*; les formes de composés sont soit en *-to*, soit en *-so*, cette dernière analogue du parfait en *-si* : *permulsus*, Varr., Cic., Cés., B. G. 4, 6, 5; *permul(c)tus* dans Salluste (cf. Priscien, GLK II 487, 6; *dēmulsus* dans Aulu-Gelle 3, 13, 5); *toucher doucement*, caresser, palper, lécher, flatter de la main; d'où, au sens moral, « adoucir, apaiser, calmer ». Ancien, classique, mais de couleur poétique, en raison de son caractère affectif. A peine représenté en roman; cf. M. L. 5725.

Dérivés et composés : *mulcēdō* : agrément, charme (époque impériale; cf. *dulcēdō*); *mulcetra* (μωλγῆ-θροου, Diosc.) : héliotrope, tournesol; plante ainsi nommée parce qu'elle passait pour avoir des vertus calmantes; pour la formation, cf. *fulgetra* et *excetra* (Ps.-Apol. 49, 11); *mulcēbris* (Chalcid.); *Mulciber* : *Volcanus a molliendo scilicet ferro dictus. Mulcere enim molliere siue lenire est*, P. F. 129, 5 (doublet tardif *Mulcifer*, d'après les autres composés en *-fer*); *mulcificō* (Gloss.).

*admulceō* (Pall.); *commulceō* (époque impériale); *dē*, *ē*, *per-*, *prō-*, *re-mulceō*; et *ēmulcō*, -ās (Greg. Tur.). Le seul qui soit d'usage courant est *permulceō*. Pas de dérivés en *mul-* ou en *mult-*.

Cf. skr. *mṛcāti* « il touche », dont le vocalisme à degré radical zéro indique un ancien présent athématique non attesté. Et peut-être aussi cf. *mulgeō* avec le flottement *k/g* à la fin d'une racine qui fournissait un présent athématique.

**Mulciber** : v. *mulcēō*.

**muleō**, -ās, -āui (forme de futur *mulcassitis* dans Plt., Mi. 163), -āsum, -āre : battre, maltraiter. Ancien, classique, mais assez rare, quoique attesté jusque dans Ausone. Dérivés et composés tardifs : *mulcātio*, -tor; *com-*, *dē-mulcō*. Non roman.

Pas d'étymologie sûre.

**mulgeō**, -ēs, -si, **muletum** (le *-c-* de *mulctum*, purement graphique, a été maintenu ou rétabli pour différencier la forme de son homonyme *multus*; un doublet *mulsum* est dans *ēmulsus* et dans *mulsiura*); -ēre : traire (s'emploie seul ou avec un complément). Ancien, technique. On trouve dans les gloses des formes de *mulgere* (comme *mordēre*), e. g. CGL IV 121, 43, *mulgītur*; cf. fr. ancien et dialectal « moudre » au sens de « traire ». Les autres langues romanes ont des représentants de *mulgere*. M. L. 5729.

Dérivés et composés : *mulctus*, -ūs m. (Varr.); *mulsiura* (Calp.) « traite », ce dernier conservé en roumain M. L. 5737; certaines formes romanes supposent aussi \**mulcta*, M. L. 5726, et *mulsiō*, 5735 : *multrum* n., et *mulctra* f., M. L. 5727; *mulctrale* n., M. L. 5728; *mulctrarium*; *mulgāre* n., tous signifiant « vase à traire »; cf. aussi \**mulsiarium*; \**mulsiorium*, M. L. 5734, 5736; *ēmulgeō* : traire jusqu'au bout, tarir, M. L. 2864 (ē et *ex-mulgere*, \**exmulgia*); *immulgeō* : traire dedans, verser en traçant (rare). Cf. aussi *capri-mulgus* « qui traite les chèvres », qui désigne soit un « chevrier » (Catulle 20, 10), soit un oiseau « engoulévent, tette-chèvre » (Plin. 10, 115), sans doute calqué dans ce sens du gr. αλγο-θήλας, qui rappelle le type gr. ἰππηρ, βοο-μολγός et *equimulgus*. En français, le verbe « moudre » conservé dans certains dialectes a été remplacé par « traire », de *trahere* (et aussi par « tirer »), sans doute pour éviter l'homonymie de « moudre » de *molere*; cf. B. W. sous *trahere*.

Au sens de « traire », on trouve un présent thématique de \**mēlg-*, \**mīlg-* dans un grand nombre de langues : lit *mēlžu* (supposant \**mēlg-*), v. sl. *mlžō*, gr. ἀμείλω « je traie », v. angl. *melcan* « traire ». Mais le celtique a le vocalisme à degré zéro dans m. irl. *bligim* « je traie » (de \**mīlgim*; cf. le prétérit v. irl. *do-om-malgg*). Ce contraste indique un ancien présent athématique qui rend compte du vocalisme radical zéro de l'irlandais et du vocalisme à degré long supposé par l'intonation de la forme lituanienne. — En sanskrit, on a la forme ancienne du présent athématique et un sens général : *mārṣti* « il enlève en frottant », 3<sup>e</sup> plur. *mārṣanti*. Un sens général apparaît aussi dans v. irl. *du-r-inmalle gl* « *prōmulgāuit* », ce qui conduit à rapprocher lat. *prōmulgāre* (v. ce mot). — Le type de *monēō* est l'un de ceux auxquels recourent les langues qui ne gardent pas les anciens présents athématiques.

**mulier**, -eris f. (ancien \**mulies*, comme l'indique le dérivé *muliebris*; cf. *fūnus/fūnebris*): femme, au sens général du mot : *mulieres omnes dicuntur quaecumque sexus feminini sunt*, Dig. 34, 2, 26, distinct de *uxor*, qui désigne la condition sociale et légale de l'épouse, cf. Tér., Hec. 643, *sed quid mulieris | uxorem habes*; et spécialement « femme » (qui a connu l'homme), par opposition à *uirgō*, e. g. Quint. 6, 3, 75, *Cicero obiurgantibus quod sexagenaria Publiliam uirginem dixisset* : « *Cras mulier erit*, inquit; femme (symbole de faiblesse et de timidité); cf. Plt., Ba. 845), et en couple avec *uir*. — A la différence de *fēmīna*, n'est jamais employé comme adjectif et ne s'applique pas aux femmes. Correspond pour le sens à γυνή. Attesté depuis les XII Tables, usuel, et plus fréquent à date ancienne que *fēmīna*; cf. B. Axelson, *Unpoetische Wörter*, p. 53. Part.

roman. M. L. 5730, *mulier*, *muliere*; B. W. sous *femme*.

Dérivés : *muliebris* : de femme; *muliebrīa* n. pl. : euphémisme pour désigner soit le « sexe » de la femme (*putenda muliebrīa*), soit les « règles » (= *mēstrua*), soit le « coït » (*muliebrīa pati*, Tac.); *muliebrīter*; *muliebrītās* (à côté de *mulierītās*, tous deux dans Tertullien d'après *uirginitās*); *mulierīarius* (classique, mais rare) et *muliebrīarius* « *καταρῳαίος* »; *muliercula* : petite femme (souvent employé dans le vocabulaire galant de la comédie, avec nuance péjorative); d'où *mulierculārius* (cod. Théod.); *mulierō*, -ās : efféminer (Varr.); *mulierōsus* « mulierum adpetēs », γυναιμα-φής, adjectif de Plaute, Poe. 1303 (où les manuscrits se partagent entre *mulierōsus*, leçon de A, et *muliebrōsus*, leçon des palatins BCD) et d'Aranius, cf. Non. 28, 25, sur lequel Cicéron a bâti *mulierōsiūs* pour traduire le gr. φειδολύτα, Tu. 4, 25; cf. Non. 142, 19; cf. *uirōsus*.

Le latin n'a rien gardé du nom indo-européen de la « femme » avec valeur noble, souvent religieuse : irl. *ben*, gr. γυνή, etc. *Mulier* est un nom nouveau, d'origine inconnue.

L'explication des anciens *molliata... uelut mollier* n'est qu'une fantaisie et n'autorise pas à voir dans *mulier* un ancien comparatif — dont la forme, du reste, serait sans exemple en latin.

**mūlleus**, -a, -um : de couleur rouge ou pourpre. Adjectif appliqué spécialement aux brodequins (*calcei*) de cette couleur portés d'abord par les rois d'Albe, puis par les sénateurs qui avaient exercé une magistrature curule. Caton, Orig. VII 7, dit encore *calceos mulleos* et, après lui, *mullei* est employé seul dans le même sens. L'étymologie de Festus 128, 10, « *quos* (scil. *mulleos*) *putant a mullando dictos, i. e. a suendo* », est donc à rejeter; et l'existence du verbe *mullāre*, non autrement attesté, n'est peut-être qu'une création des grammairiens pour expliquer *mullei*. — Rare et technique, conservé en macédonien et logoudorien, M. L. 5731; faut-il y rattacher le germ. *mula* « pantoufle »? Les anciens établissent un rapport entre *mulleus* et *mullus*, -i m., nom du « rouget » ou « surmulet de mer », *barbātus* m.; cf. Plin. 9, 65, *nomen his* (scil. *mullis*) *Fenestella a colore mulleorum calceamentorum datum putat*; et l'on pourrait considérer *mulleus* comme dérivé de *mullus*. Mais, si la glose de Festus est exacte, *mulleus* appartiendrait au vieux fonds du vocabulaire latin et serait plus ancien que *mullus*, qui n'est pas attesté avant Varr., R. R. 3, 17, 6, et qui est vraisemblablement emprunté au gr. μύλλος, μύλλος. *Mulleus* et μύλλος seraient des représentants indépendants d'une racine \**mel-* « tacher, souiller », dont les dérivés ont servi à désigner des couleurs dans diverses langues indo-européennes; cf. skr. *malindh* « sale, impur, noir », gr. μέλας; μύλλος « ocre ou vermillon », gaul. (?) *melinus* « color nigrus » (sic), CGL V 371, 11; gall. *melyn* « jaune »; lit. *mulvas* « rougâtre, jaunâtre », *mėlynas* « bleu », lett. *mēlns* « noir », lat. *Mulvius*?, etc.; cf. Muller, s. u. *molloyes*; Boisacq, s. u. μέλας. — Mais la plupart des mots en *-eus* du latin ne comportent pas d'étymologie indo-européenne. Il peut s'agir d'un terme technique emprunté, comme *calceus*.

\***mullō** : v. le précédent.

**mullus**, -i m. : surmulet (poisson); *m. barbātus* : rouget barbet. V. *mulleus*. Sur le sens, v. Préchac, Rev. Ét. lat. 14 (1936), p. 102 sqq. M. L. 5732; B. W. *mulet*.

**mulsus**; **mulsa**; **mulsum**; **mulseus** : v. *mel*.

**mūlta**, -ae (ancien *molta*, CIL I<sup>2</sup> 366; les graphies *mulcta* sont dépourvues d'autorité, sans doute dues à un rapprochement avec *mulcō*, imaginé fausement par les grammairiens) f. : amende (= ζήμια), payable d'abord en bestiaux, moutons et bœufs (cf. Varr., L. L. 5, 95; Gell., 14, 1), auxquels la loi Aternia substitua un équivalent en monnaie; de là dans Festus 128, 1, *-m Varro ait poenam esse, sed pecuniariam*. Puis, en général, « punition ». Cf. aussi Varr., L. L. 5, 177, *cum <in> dolium aut culleum uinum addunt rustici, prima urna addita dicunt etiam nunc* (scil. *multa*). Conservé seulement dans le dialecte de l'Engadine; cf. M. L. 5738.

Dérivés : *multō*, -ās (et *mutiō*, Cat.) : frapper d'une amende; puis, dans la langue commune, priver quelqu'un de quelque chose par punition; et généralement « punir, condamner à »; *multātio* (Cic.); *multāticus* (*molt-*), -ticius (cf. *empticius*) : *-a pecūnia, -um aes*; cf. *uīaticus*.

Mot italique, sannite d'après Varron ap. Gell. 14, 1, 5, osque au témoignage de Festus, P. F. 127, 14; cf., *molta* gén., Spolète, CIL I<sup>2</sup> 366; *moltare* inf., Lucérie, CIL I<sup>2</sup> 401; *moltaicod* abl., Firmum Picenum, CIL I<sup>2</sup> 383; osq. *molam* « *multam* », *moltaum* « *multāre* », *mūltasikad* « *multatīciā* », omb. *motar* gén. sing. « *multae* ». Sans correspondant hors de l'italique.

**multicius**, -a, -um : épithète appliquée aux étoffes, non attestée avant Juvénal et qui semble correspondre pour le sens au gr. πολύμτος. Le neutre pluriel *multicia* est substantivé et *multus uestis pluribus coloribus confectae*, CGL V 653, 5, ou *genus uestis quae multa licia habet*, CGL V 524, 7 (cf. la leçon *multicicias* dans Valerian. Aug. ap. Vop. Ar. 12). Peut-être de \**multicius*, cf. Plin. 8, 196, *plurimis licis texere, quae polymita appellant, Alexandria instituit*, corrompu en *multicius* sous l'influence des adjectifs en *-icius* du type *emptus/empticius, nouus/nouicius*; etc.

**multilāgō** (*mutilāgō*), -inis f. : autre nom de l'euphorbe ou τῆθύμαλος; ainsi nommée en latin à cause de son suc laiteux : *m. caprāria*, dans Ps.-Apol., Herb. 109, 18, dite aussi *caprāgō*. Appartient au groupe des noms de plantes en *-āgō*, *-ilāgō*, cf. *lappāgō*, *tussilāgō*, etc.; v. Ernout, Philologica, I, p. 171. Ces formes, populaires et mal fixées, sont le plus souvent sans étymologie.

**multus**, -a, -um : abondant, nombreux : *cum auro et argento multo*, Plt., Ru. 1295. Le neutre *multum* s'emploie substantivement au nominatif et à l'accusatif avec un complément déterminatif : *m. aurī* « beaucoup d'or »; le pluriel *multī*, -ae, -a signifie « nombreux », *multī hominēs*; substantivé, il désigne le grand nombre, la foule (cf. gr. οἱ πολλοί), d'où l'expression *ūnus ē multus*; le neutre *multa* s'emploie dans des idiotismes, comme *nē multa* (scil. *dīcam*), *nē multus* « pour abrégé ». *Multus* se dit également du temps, *ad multum diem, multā nocte*, etc.; ou de l'espace dans le sens de « qui se trouve en de nombreux endroits »; de là le sens

de « qui se multiplie, qui se prodigue » (cf. l'emploi de *πολύς* en grec, notamment dans Polybe) : *in operibus, in agmine atque ad uigilias multus adesse*, Sall., Jug. 96, 3 ; et parfois avec une nuance péjorative *heu, hercle hominem multum et odiosum*, Plt., Men. 316 (de même dans Catulle 112, 1) ; il est faux d'expliquer ce *multus* par \**multus* ou par *molius* (Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*<sup>5</sup>, p. 342). A quelquefois aussi le sens de « excessif » ; cf. Corn. Nep., Att. 13, 5, *supellea modica, non multa* ; Cic., N. D. 2, 46, 119, *nolo in stellarum ratione multus uobis uideri*. Mais il est impossible de décider lequel de ces deux sens : « abondant » ou « excessif » est le plus ancien. Adverbes : *multum* (sur l'emploi avec un adjectif, v. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 77) et *multō* (cf. πολύ et πολλῶ). *Multus* est demeuré dans les langues romanes, M. L. 5740. Le comparatif et le superlatif sont fournis par un autre mot : *plūs, plūrēs, plurimus*, q. u., tandis que *melior* sert de comparatif à *bonus*.

Dérivés : *multiūdō* : grand nombre ; foule, multitude ; en grammaire, *numerus multitudinis*, où *multiūdō* désigne le « pluriel » ; *multisimus* (adjectif formé par Lucrèce sur le modèle de *centēsimus*) : un entre plusieurs, -a *pars* : partie prise entre beaucoup ; *multotiēns* (tardif, d'après *totiēns*, etc.).

Nombreux composés en *multi-*, *mult-* ; cf. *multanimis* ; *multannus* (Gl.) ; *multibibus* (Plt.) ; *multicaulis* ; *multifārius* ; *multifidus* ; *multiformis* ; *multigenus* (-*generis*, -*generus*) ; *multiingus* ; *multimodis* adv., et tardif *multimodus*, -a, -um (Aplul.) ; *multinodus* ; *multiplēs* et *multiplēda* « scolopendre » ; *multiplēx* et ses dérivés *multiplēō*, etc. Beaucoup de ces formes reproduisent des composés grecs en πολύ-, πολλ-, e. g. *multannus* = πολυαννης, *multangulus* = πολύγωνος, *multiplēctus* = πολύπλεκτος, *multiplēs* = πολύπλευρος, *multiplēx* = πολλὰ πλάτος, etc.

Cf. gr. μάλα « beaucoup » et, peut-être, le mot lette à peine attesté *mīlns* « abondant ». V. *melior*.

L'I de *multimodis* s'explique difficilement en partant de *multiis modis* ; mieux vaut y voir l'ablatif d'un composé, comme dans *omnimodis, mīrimodis* (scil. *modis*).

**muluiānum** (*cotōneum*) n. : genre de coing hybride. De *Muluis*.

**mūlus, -i m., mūla, -ae f.** (dat. abl. pl. *mūlabus*) : mulet et mule. Comme *asinus*, sert de terme d'injure. Ancien (Cat.). M. L. 5742. Germanique : v. h. a. *mūl*, etc. ; celtique : irl., britt. *mul* ; gr. mod. μούλαρι ; bulg. *mūle*.

Dérivés et composés : *mūlinus* ; *mūliō, -ōnis m.* : muletier ; *mūliōnicus* et *mūliōnius* ; *mūlāris, -e* : m. *herba* ; *mūlicūrius* ; *mūlomedicus, -cina* (Vég.) ; *mūlocisārius* (Gloss.). Cf. *mūscella* et *mūsmō*.

L'âne n'étant pas indo-européen, le nom du « mulet » doit être méditerranéen, comme celui de l'âne ; sans doute asiatique. L'albanais a *mušk* « mulet ». V. Nierdermann, *Mél. Meillet*, p. 101 sqq.

**mundus, -a, -um** : propre, d'où soigné, coquet, élégant. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 5748. Le neutre *mundum* est employé dans l'expression (archaïque, Plt., Enn.) *in mundō habēre* ou *in mundō esse* « avoir à sa disposition », « être à la disposition de », équivalent de *in promptū habēre* ou *esse*,

où *mundus* a le sens de « équipé » (comme *ornātus*), sens qu'on retrouve, par exemple, dans Enn., A. 146, *Ostia munita est : idem loca nauibus pulcris | munda facit*. Cf. l'expression de Serv., Aen. 3, 204, *extra paginam in mundo* « dans l'espace libre (la marge) hors de la page ».

Dérivés et composés : *munditia* et *munditiēs* (archaïque), M. L. 5747 a ; *mundō, -ās* (latin impérial) : nettoyer, M. L. 5744, et \**mundiārē, 5747* ; *mundātor, -trix, -tōrius, -tō* (Ital.) ; *mundulū, -a, -um* (archaïque) ; *mundulē* ; *mundē* adv., M. L. 5746 ; *munditer, com-, ē-mundō* : nettoyer, purifier (langue rustique, Colum., Vulg.), M. L. 2865 ; *circum-, per-mundō* (Ital., d'après le gr. δια-, περι-καθαίρω) ; *praemundō* (tardif) ; *immundus* : sale, impur, immonde, conservé en logoudorien avec le sens de « diable », M. L. 4289 (cf. l'emploi de *mundus* dans la langue de l'Église, notamment dans l'expression *cor mundum*, d'où *mundicors*, Aug., καθαρός τῆ καρδίας) et ses dérivés ; *mundicina* : dentifrice (Aplul.), d'après *medicina* ; *mundificō* (bas latin) ; *remundō* (bas latin, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 7203).

*Mundus* et ses dérivés sont fréquents dans la langue écrite comme dans la langue parlée. Dans la langue rustique, ils ont été employés en des acceptions spéciales (cf. *mundus ager*, Gell. 19, 12, 8) que reflètent les dérivés romans du type fr. *monder, émonder*, etc., B. W. s. u. Beaucoup de composés tardifs sont des traductions du grec dues à la langue de l'Église : *immundābilis* (Tert.) = ἀκαθάριστος.

**mundus, -i m.** (forme accessoire *mundum*, neutre dans Lucil. ap. Non. 214, 15 et Gell. 4, 1, 3) : toilette, parure de la femme. *Mundus muliebrius est, quo mulier mundior fit : continentur eo specula, matulae, unguenta, uasa unguentaria, et si qua similia dici possunt, ueluti lauitio, riscus...*, Dig. 34, 2, 5. *Munditia* est *ornatus* et *cultus, haec feminarum insignia sunt ; hunc mundum muliebrem appellatur maiores nostri*, T.-L. 34, 7, 9. Joint à *penum* dans Lucilius, l. I., pour désigner l'ensemble des objets mobiliers d'une maison : *legauit quidam uxori mundum omne penumque*. Il est possible que le mot ait désigné à l'origine « un coffre, une cassette » ; cf. dans Aplul., M. 6, 1, *operae messoriae mundus*, et spécialement le coffre de la mariée, dans lequel elle apportait son trousseau. De là le sens de « toilette, parure », favorisé par l'existence de l'adjectif *mundus*, auquel le substantif a été identifié par les anciens. Seul Festus identifie *mundus* « parure » et *mundus* « monde » en les rattachant tous deux à *mouēre*, P. F. 125, 21 : *mundus appellatur caelum, terra, mare et aer. Mundus etiam dicitur ornatus mulieris, quia non alius est quam quod moueri potest. Mundus quoque appellatur lauitus et purus*. En réalité, il semble qu'il y ait eu deux (ou trois) mots différents, un adjectif *mundus* et un substantif *mundus* « parure » et « monde ». V. le suivant.

**mundus, -i m.** : ensemble des corps célestes, lieux, univers lumineux. Semble bien être le même mot que *mundus* « parure », qui a été choisi pour désigner le « monde », sans doute à l'imitation du gr. κόσμος ; cf. Varr., Men., Riese, p. 199, 4, *appellatur a caelatura caelum, graece ab ornatu κόσμος, latine a puritia mundus*,

et Cic. Un. 10 ; Plin. 2, 8. Cette équivalence de gr. κόσμος et de lat. *mundus* a été contestée par M. Vendryes, MSL 18, 305 sqq., qui, se fondant sur un emploi spécial dans lequel *mundus* désigne une cavité hémisphérique dans le sol par où on communiquait avec le monde souterrain (cf. Caton ap. Fest. 144, 14 sqq., et 126, 3), voit dans *mundus* un mot apparenté à *fundus* et identique au celtique *duбно-*. Mais, d'après Caton lui-même (ap. Fest. 144, 18 sqq.), ce *mundus* infernal, *mundus Cereris*, avait été creusé à l'imitation du *mundus* qui est sur nos têtes : *mundo nomen impositum est ab eo mundo qui supra nos est*. Tout au plus peut-on admettre une contamination du groupe trouble de *fundus* et du mot *mundus*, indépendant, pour désigner une entrée du monde infernal. Et, pour les Latins, *mundus* dans son acception ordinaire n'a jamais désigné que la voûte céleste en mouvement : *a motu eorum qui toto caelo conuinctus mundus*, Varr., L. L. 6, 3 (cf. F. 124, 20 sqq. ; Isid., Or. 13, 11) ; *coelum enim apud ueteres mundum significat*, Diom. 365, 16, et les corps lumineux qui la peuplent ; l'univers lumineux : *lucentem mundum*, dit Cic., Un. 10 ; *concussit micantia sidera mundus*, Cat. 64, 206 ; *m. arduus* (comme *arduus aethēr*), Yg., G. 1, 240 ; *m. aetherius*, Tib. 3, 4, 17. Ennius emploie l'expression *mundus caeli*, Sat. 6 sqq., ap. Macr. 6, 2, 26 : -- *mundus caeli uastus constitit silentio* | *Et Neptunus saeuus undis asperis pauisam dedit*. Ce sens est inconciliable avec celui de « fond » et il est possible que le *mundus* infernal n'ait rien de commun avec le *mundus* céleste et soit d'origine étrusque, comme *puteus*.<sup>1</sup>

Désignant d'abord le « monde » en général, l'ensemble des corps peuplant le ciel, *mundus* se restreint, à l'époque impériale, à l'acception de « monde terrestre, terre, habitants de la terre, humanité », e. g. Hor., S. 1, 3, 112, *fastos euoluere mundi* ; Luc. 5, 469, *spes miseri mundi*. Dans la langue de l'Église, il subit, à l'imitation du gr. κόσμος, une nouvelle restriction et désigne le « monde » par opposition au ciel : *regnum meum non est de hoc mundo*, Vulg. Joh. 18, 36 ; cf. Aug., Serm. 46, 12, 28, *auctores mundi* « les écrivains profanes ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5749. Irl. *munnda*?

Dérivés : *mundānus*, adjectif créé par Cic., Tusc. 5, 3, 108, pour traduire κόσμος et repris seulement à basse époque (Marc., Avien.) ; *mundiālis* (latin ecclésiastique), *mundālis* et *super-mundiālis*.

Composés poétiques, à l'imitation des composés grecs en κοσμο- : *mundiger* (Anthol.) ; *mundi-potēns, -tenēs* (Tert.) ; *mundiuagus* (tardif) ; *intermundia, -ōrum n. pl.* : création de Cicéron traduisant le gr. μετακόσμια.

Pas d'étymologie claire. L'hypothèse d'une origine étrusque a été avancée (une déesse *munthx, munthx, munthx*, dont le rôle est de parer et d'orner, figure sur plusieurs miroirs étrusques ; v. Deecke, dans Roscher, Lexicon II 2, p. 3231). Sur le groupe de *mundus, v. Kroll, Festschr. Kretschmer*, p. 120 sqq., qui conclut par un « non liquet ».

\***mungō, -is, -xi, -ctum, -gere** : moucher. Attesté seulement dans les gloses, où il est traduit par μύσσω, et sans doute tiré de *ēmungō*. Dérivé tardif : *munctiō* (Arn.), d'après *ēmunctiō*.

Plus ancien est le composé : *ēmungō* : moucher et, dans la langue argotique, « nettoyer, dépouiller » : me

*emunxisti mucidum*, Plt., Ep. 494 ; *emunxi argento senes*, Tér., Ph. 682 ; cf. gr. ἀπομύσσω, dont c'est le calque, et notre « faire cracher ». Le participe *ēmunctus* « bien mouché, qui a le nez propre » prend le sens de « qui a du flair » (par opposition à *mucidus, mūcōsus*) : [Lucilius] *emunctae naris*, Hor., S. 1, 4, 8 ; cf. l'emploi de ἀπομύσσω dans Plat., Rep. 343 a (1, 16).

Dérivés : *ēmunctiō* (Quint.) ; *ēmunctōrium*, au pluriel « mouchettes » (Vulg.).

V. *mūcus* et *mūgil*. Pour le flottement entre *c* et *g*, cf. le cas de *pingō* (v. ce mot). Outre ἀπομύσσω cf., avec un sens général, skr. *muñcati* « le lâche », v. russe *mūknuti sja* « passer », lit. *mūkti* « échapper » ; avec \**sm-* initial : lit. *smunkū, smūkti* « tomber en glissant », *smaukiū, smaukti* « mettre en faisant glisser », v. sl. *smykati se* « s'éprouver », pol. *smykac' sie* « se glisser », pol. *smukac'* « enlever en frottant », v. angl. *smūgan* « se glisser ». Le grec a trace de σμ- à côté de μ- dans les gloses σμύσεται, σμυκτήρ = μωκτήρ « groin », σμύξων = μύξων. Ce détail vient à l'appui du rapprochement de *ēmungō, ἀπομύσσω* avec lit. *mūkti*, etc.

**mūniō** : v. *moene*.

**1<sup>o</sup> mūnis, -e** (ancien \**moinis, moenis*) : qui accomplit sa charge ou son devoir, cf. P. F. 127, 7, *munem significare certum est officiosum ; unde e contrario immunis dicitur qui nullo fungitur officio* ; Plt., Mer. 105, *dico eius pro meritis gratum me et munem fore*. Adjectif rare et refait secondairement sur les composés du type normal *immūnis, commūnis* (de *mūnis*, cf. *barba/imberbis*).

**1<sup>o</sup> immūnis, -e** (noté *inmoenis* dans Plt., Tri. 24) : exempt de charge ; quelquefois synonyme de *ingrātus* (à cause du double sens de *mūnis* « charge » et « présent », v. le mot ; de là le sens de *mūnis* dans Mer. 105) ; cf. Plt., l. I., *amicum castigare ob meritam noziam | inmoene est facinus* ; et la glose du P. F. 97, 18, *inmunis, uacans munere aliquotiens pro improbo ponitur ut apud Plautum*, et de la scolaste de Cic., Sest. 57, *o immunes Grai. Et haec uerba sunt de tragoedia, in qua uerbum istud « immunes » ingratos significat quemadmodum munificos dicebant esse eos qui grati et liberales existerent*. Par dérivation « exempt de, exempté de » ; traduit en poésie le gr. ἀμφορος (Ov., M. 13, 292). De là *immūnitās*.

**2<sup>o</sup> commūnis, -e** (graphie étymologique *comoinem* acc. sg. dans le SC. Bacc.) : le sens ancien devait être « qui partage les charges », mais ce sens n'est pas attesté, et *commūnis* ne signifie que « commun » (par opposition à *proprius*) et correspond au gr. κοινός, e. g. Tér., Ad. 804, *communia esse amicorum inter se omnia*. De ce sens général sont dérivés des sens spéciaux : **1<sup>o</sup>** dans la langue grammaticale : *genus commūne, syllaba commūnis* (= *anceps*), *uerbum commūne* ; **2<sup>o</sup>** dans la langue de rhétorique : *locus commūnis* = τόπος κοινός.

Du sens de « commun, qui est partagé entre tous » sont issus les sens de « bienveillant » ; *commūnis infimis, par principibus*, Corn. Nep., Att. 3, 1 ; et aussi de « médiocre, vulgaire », et même, dans la langue ecclésiastique, de « sale, impur » (traduisant ἀκαθαρός, κοινός). Le neutre *commūne* traduit τὸ κοινόν. M. L. 2091.

Dérivés : *commūniter* ; *commūnitās* (= κοινότης) ; *commūniō, -ōnis*, mot de Cicéron au sens de « commu-



nauté » repris par la langue ecclésiastique au sens de « communion », d'où *excommūnis*, *-niō*, *-ōnis*, synonymes de *excommūnicātus*, *-cātio*; celtique : irl. *commam*, britt. *cymmun*.

Il a dû exister aussi un adjectif dérivé \**mūnicus* (\**moenicus*), cf. *ciuius/ciuius, hostis/hosticus, amnis/amnicus, classis/classicus*, attesté en osque *mūnikū*. Du reste, l'abrégé de Festus, P. F. 141, 1, a la glose *municas pro communicas dicebant*, qui semble attester l'existence d'un dénomination *mūnicō*; et l'on trouve dans le Gloss. de Plac., CGL V 33, 13, *moenicare, communicare, dictum a moeni(i)s i. e. operibus*, qui a encore l'ancienne diphtongue. C'est de \**com-mūnicus* (et non de *commūnis*, qui aurait donné \**commūniō*) qu'a été dérivé *commūnicō* (sans doute pour éviter une confusion avec *commūniō* de *mūniō*) « communiquer » (sens absolu et transitif) adopté par la langue de l'Église, demeuré dans les langues romanes sous la forme \**commūnicāre* (*commū*), qui y a le sens de « donner le repas du soir » (pris en commun). M. L. 2090. De là : *commūnicābilis*, *-tiō*, *-tiuus*, *-tō*, *-tōrius*; *excommūnicō* (langue ecclésiastique), d'où irl. *escoimne*, britt. *escymmun*.

2° *mūnia*, *-ium* (arch. *moenia*) pl. n. : même sens que *mūnera* « fonctions officielles, devoirs, charges d'un magistrat ». La langue classique n'emploie le mot qu'au nominatif-accusatif; les formes de génitif et de datif-ablatif sont fournies par *mūnera*. Sur *mūnia* a été bâti un nominatif singulier *mūnium* qu'on trouve dans les gloses, traduit par *λετρουργία*, CGL II 504, 37; 361, 40. Ce n'est qu'à basse époque (III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles de l'empire) que l'on trouve des génitifs *mūnium* et *mūniōrum*, des datifs-ablatifs *mūnibus* et *mūniis*. *Mūnia* est un archaïsme de la langue officielle; la forme vivante est *mūnus*, *-eris*. Conservé en logodorien et campidien. M. L. 5751.

3° *mūnus*, *-eris* (pl. arch. *moenera* dans Lucr. 1, 29) n. : *significat officium cum dicitur quis munere fungi. Item donum quod officii causa datur*, P. F. 125, 18. Le sens de « présent que l'on fait » (et non que l'on reçoit) est secondaire, mais très fréquent; de là : *mūnerālis* (*lēs*); *mūnerō*, *-ās* (et *mūneror*) « faire présent de »; *rēmūnerō* (*-ror*) « récompenser, gratifier » et leurs dérivés, M. L. 5750 a; *mūnisculum* (Cic.). Sur cette double valeur de *mūnus*, v. Benveniste, *Don et échange dans le voc. i.-e.*, An. Sociol., 1951, p. 15.

Les devoirs d'un magistrat consistant notamment dans les spectacles offerts au peuple, *mūnus* a souvent le sens de « représentation, jeux offerts, combat de gladiateurs ». De là, à l'époque impériale, *mūnerārius* : relatif aux spectacles de gladiateurs; *mūnerātor* : celui qui donne des spectacles de gladiateurs; *-tiō*.

Composés en *mūni-* : *mūniceps* m. : proprement « celui qui prend part aux charges »; cf. P. F. 117, 8, *item mūnicipes erant, qui ex aliis ciuitatibus Romam uenisent, quibus non licebat magistratum capere, sed tantum muneris partem, ut fuerunt Cumani Aecranni, Atellani, qui et ciues Romani erant, et in legione merabant, sed dignitates non habebant*. Par extension, « habitant d'un municeps », *mūnicipium*. Autres dérivés : *mūnicipālis*; et (tardiifs) *mūnicipātus* (= *πολιτευμα*), *-pātium*, *-pātio*; *mūnicipiolum*.

*mūnidator* (CE 511); *mūnifex*; 1° *-es*, *mūlites* qui mu-

*nera facere coguntur* (Vég., Mil. 2, 6), sens auquel se rattache *mūnificium*; 2° synonyme de *mūnificus*; *mūnificus* : qui accomplit les devoirs de sa charge, généreux (cf. *beneficus*); d'où *mūnificō*, *-ās*; *-ficentia*; *immūnificus* (Plt.).

D'une racine \**mei-* « changer, échanger », attestée par lettre *miju*, *mīt* « échanger », skr. *ni-mayate* « il échange », l'indo-européen a eu des dérivés en *-n-* qui sont largement représentés; ces mots ont servi à désigner des échanges réglés par l'usage, et plusieurs ont une valeur juridique. A lat. *mānia* « fonctions officielles d'un magistrat », cf. v. irl. *móin* « objet précieux », *móini* « dons, bienfaits » et gâth. *maēniš* « punition » (?). L'élargissement par \**-es-* dans *mūnus* est propre au latin; \**-nes-* figure souvent dans des substantifs de la même classe sémantique que *mūnus*, ainsi *fēnus*, *faci-nus*, *pignus*. Lat. *com-mūnis* est fait comme got. *gamains* « commun »; autre composé : *im-mūnis*. Le lituanien a *maĩnas* « échange » et le slave *mēna* « changement ». La racine est souvent élargie : v. *migrō* et *mutō*.

\**mūnitiō* : *morsicātiō cibōrum*, P. F. 127, 3 L. Sans autre exemple et inexpliqué.

*murcus*, *-a*, *-um*; subst. *murcus*, *-i* m. (Amm. Marc. 15, 12, 13) : mutilé; cf. la glose *murcus, curtus*, CGL V 371, 9; d'où « lâche » (qui se coupait le pouce pour ne pas servir) et « paresseux » : *mur(c)e* : *μαρκε* (Gloss.). Attesté seulement à basse époque, mais sans doute ancien; apparaît comme cognomen dans Cic., Phil. 11, 12, 30. — Une forme *Murcus* est donnée aussi comme ancien nom de l'Aventin (T.-L. 1, 33, 5; P. F. 135, 15). C'est à cette forme que se rattache le dérivé *Murcius*, *-a*, *-um*, conservé dans *Murcia dea*, *Murcia uallis*, *Murciae mētae*. On ne sait s'il y a un rapport entre le nom commun et le nom propre.

Dérivés : *murcidus* (avec *ū* d'après Meyer-Lübke, ou plutôt *u* fermé; cf. la fermeture de *e* en *i* dans les formes dialectales *stircus*, *Mircurios*, etc.) : indolent, paresseux. Mot de Pomponius, cité par Aug., Ciu. D. 4, 16, *dea Murcia quae praeter modum non mouret, ac faceret hominem, ut ait Pomponius, murcidum, i. e. desidiosum et inactuosum*; repris par Arn. 4, 9. Conservé en piémontais, portugais et galicien, M. L. 5752; *murcinārius* (Gl., Isid.). — *Murcidus* est à *murcus* comme *gravidus* à *gravis*. Y a-t-il eu un verbe \**murceō*?

Mot populaire sans étymologie (got. *ga-maurgjan* est parent de gr. *βραχός*, etc.). Même terminaison en *-cus* que dans certains adjectifs marquant des défauts physiques, *broc(c)us*, *caecus*, *mancus*, etc. Le sens de gr. *μαρῖνω* « je consume, j'épuise » et de v. h. a. *maro* « tendre, mûr », *marwi* « tendre, mince, trop mûr » est loin de celui de lat. *murcus*; v. *friō*. Le « sicilien » *μάρκος*; *δ καθόλου μὴ δυνάμενος λαλεῖν, Συρακοῦστοι* (Hés.) semble emprunté au latin.

*mūrēna* (*mūraena*), *-ae* f. : murène. Emprunt ancien (déjà dans Plt.) au gr. *μύρανα*, latinisé; de là *mūrēnula*. M. L. 5754. Semble sans rapport avec le cognomen fréquent dans la gens Licinia, dont la transcription grecque est *Μουρήνας* et qui semble étrusque. Sur le sens de « collier », v. Isid., Or. 12, 6, 43; 19, 34, 14.

*mūrex*, *-icis* m. : 1° coquillage d'où l'on tirait la

pourpre, puis la pourpre elle-même (Enn., Heduph. 11; Vg., Ae. 4, 262); 2° toute espèce d'objet qui par sa forme rappelait le murex : rocher dentelé (Vg., Ae. 3, reux (cf. *beneficus*); d'où *mūnificō*, *-ās*; *-ficentia*; *immūnificus* (Plt.).

D'une racine \**mei-* « changer, échanger », attestée par lettre *miju*, *mīt* « échanger », skr. *ni-mayate* « il échange », l'indo-européen a eu des dérivés en *-n-* qui sont largement représentés; ces mots ont servi à désigner des échanges réglés par l'usage, et plusieurs ont une valeur juridique. A lat. *mānia* « fonctions officielles d'un magistrat », cf. v. irl. *móin* « objet précieux », *móini* « dons, bienfaits » et gâth. *maēniš* « punition » (?). L'élargissement par \**-es-* dans *mūnus* est propre au latin; \**-nes-* figure souvent dans des substantifs de la même classe sémantique que *mūnus*, ainsi *fēnus*, *faci-nus*, *pignus*. Lat. *com-mūnis* est fait comme got. *gamains* « commun »; autre composé : *im-mūnis*. Le lituanien a *maĩnas* « échange » et le slave *mēna* « changement ». La racine est souvent élargie : v. *migrō* et *mutō*.

\**murgisōnem* : *dixerunt a mora et decisione*, P. F. 131, 4. A passé de là dans les gloses, où il est traduit par *irrisor, lusor* (Plac. V 33, 5), ou par *callidus, murmurator*, ou par *ueterator, fallax*. — Pas d'exemple dans les textes. Forme et sens obscurs.

\**mūricidus*, *-a*, *-um* (*murri-* dans Festus) : adjectif qu'on trouve dans Plt., Ep. 333, *uae tibi muricide homo*, et qui est glôse par l'abrégé de Festus, P. F. 112, 18, *ignauus, stultus, iners*. Sans autre exemple. L'étymologie \**mūri-cidus* « qui tue les rats » a toutes chances d'être une étymologie populaire. Peut-être traduction plaisante et équivoque du gr. *τοξωφόρος* « perceur de murs (voleur) », comme le suggère M. Leumann, *Lat. Gr.*, p. 249.

*muriēs* *-ei* (*muria*, *-ae*) f. : saumure; *dicebatur sal in pila tunsum et in ollam ficilem coniectum et in furno percoctum, quo dehinc in aquam misso Vestales uirgines utebantur in sacrificio*, P. F. 153, 5. Ancien (Plt., Cat.). M. L. 5756, *mūria* (avec *ū*).

Dérivés : *muriaticus* : confit dans la saumure; *muriaticum* : poisson confit dans la saumure; *muriarius* « vendeur de saumure ». Composé : *salimuria* « saumure » (Orib.); *salemoria* (Anthimus, De obs. cib. 29 et 43, Liechtenhan).

Mot technique, sans étymologie. Peut-être en rapport avec gr. *ἀμυρῆς*, de même sens.

*muriola* (*moriola*), *-ae* f. : sorte de piquette (Varr.). De *muria*?

*murmillo*, *-ōnis* (var. *myrmillo*, *mirmillo*) m. : sorte de gladiateurs généralement opposée aux rétiaires; cf. Festus 358, 8, *retiario pugnant aduersus murmillonem cantatur : « non te peto, piscem peto. Quid me iugis, Calle? » quia murmillonem genus armaturae est* (cf. P. F. 131, 5, *murmillonica scuta dicebant cum quibus de muro pugnant. Erant siquidem ad hoc ipsum apta*), *ipsique murmillones ante Galli appellabantur; in quorum galeis piscis effigies inerat*... Terme technique. Peut-être dérivé de *μορμύλος*, autre forme de *μορμύρος* « mormo, spare », cf. *murmur*; v. Rich. s. u.; Daremberg et Saglio II 2, 1587. Cf. *histriō*, *subulō*, etc.

Dérivés : *mirmillōnium* : sorte d'armure gauloise, Schol. Iuv. 8, 199; *mirmillōneus*.

*murmur*, *-uris* n. (masculin dans Varr. ap. Non. 214, 14; cf. *guttur*) : grondement, bruit sourd (l'emprunt à la langue écrite fr. *murmure* a pris une nuance de sens différente de lat. *murmur* par suite de la prononciation de l'u français). Ancien, usuel. Celtique : irl. *monmhar*.

Dérivés et composés : *murmurō*, *-ās* (*murmuror* dans Varr. et Claud. Quadrig., cf. Non. 478, 3; *commur-*

*muror*, Varr. ap. Non. 178, 9; *commurmuratus* sit, Cic., in Pis. 25, 61) « gronder, murmurer »; panroman, M. L. 5761; *murmuratiō* (époque impériale, rare), *-tor* (bas latin); *murmurillō*, *-ās*; *murmurillum* (tous deux plautiniens); *murmurābundus* (Apul.); *murmuriōsus* (Gloss.); *com-*, *dē-* (ξ. λ. Ov., M. 14, 58), *im-* (poétique, époque impériale), *ob-* (époque impériale), *rē-*, *sub-* (*murmurō* (poétique, époque impériale); *murmurium* (bas latin).

Ce mot expressif, qui sert à désigner un bruit sourd, est indo-européen; cf. arm. *mirmam* « je grogne » (de \**murmram*), gr. *μορμύρος*, *μορμύρος*, *μορμύλος* « mormo », poisson de mer qui émet une sorte de grondement, et, avec simplification, lit. *murmēti*, *murmēnti* « murmur ». Le sanskrit a *marmarāḥ* « bruyant ». Pour le redoublement, cf. *susurrus*, *turtur*. V. *fremō*.

*murra*, *-ae* f. : myrrhe, emprunt latinisé au gr. *μύρρα* (ancien, Plt.).

Dérivés : *murrātus*; *murreus*; *murrācius*, mots de l'époque impériale.

*murrina* f. de l'adjectif *murrinus* de *μύρρινος* : — *genus potionis quae Graece dicitur νέκταρ. Hanc mulieres uocabant muriolam; quidam murratum uinum; quidam dici putant ex uuae genere murrinae nomine*, P. F. 131, 1. Mais il est probable que *muriola* n'a rien à faire avec *murra*.

*murra*, *-ae* f. : sorte de terre fine dont on faisait les vases précieux dits myrrhènes, *murrina* ou *murrea*. N'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot sans doute iranien : *murrina apud Parthos gignitur*, Isid. 16, 12, 6.

\**murriō*, *-is*, *-ire* : *ire, clamare proprie murium*, CGL (Scal.) V 604, 33. On trouve aussi IV 366, 47, *muriuit*, *significauit*, qu'il faut peut-être y rattacher.

*murtus*, *-ī* (*murtus*, *-ūs*, *murta*, *-ae*) f. : myrte. Emprunt ancien (Cat., Plt.) latinisé au gr. *μύρτος* (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans les langues romanes, M. L. 5801, et en irl. *mirt*; *murtium* = *μύρτον*, baie du myrte.

Dérivés : *murtāceus* (Celse); *murtātus* : assaisonné de myrtes, d'où *murtatum* (sc. *facimen*); *murteolus*; *mūrteus*; *martinus* (= *μύρτινος*), M. L. 5803; *murtētum*, *-ī* n.

Les langues romanes supposent aussi un diminutif *murtella* (*myr-*); cf. M. L. 5802.

*mūrus*, *-ī* (ancien *moiros*, *moerus*, Enn., A. 419; Varr., L. L. 5, 141; cf. *moenia*) m. : mur (d'une ville, par opposition à *pariēs*, mur d'une maison), mur de défense; cf. *corōna mūrālis*. Par suite, au figuré, « rempart, défense ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5764. Germanique : v. h. a. *mūra*; celtique : irl., britt. *mūr*.

Dérivés et composés : *mūrālis*; *mūrō*, *-ās* (bas latin); *mūrātus* (Vég.); *mūrāna*, *-ae* f. (latin ecclésiastique); *promūrālis*, *-e* (latin ecclésiastique); *extrā*, *intrā-mūrānus* (Script. Hist. Aug.); *infrā*, *intrā*, *forās-mūrāneus* (Greg. Tur.). M. L. 5758, \**mūricārium*.

On rattache généralement à *mūrus*, *pomoerium*, *-ī* (*promērium*) n. « espace consacré en dedans et en dehors de l'enceinte de Rome », puis « boulevard d'une ville »; cf. Varr., L. L. 5, 143, *oppida condebant in Latio Etrusco*

rītu multi, i. e. iunctis bobus, tauro et uacca, interiore aratro circumagebant sulcum... ut fossa et muro essent muniti. Terram unde exculpserant, fossam uocabant et introrsum iactam, murum. Post ea qui fiebat urbis principium; qui, quod erat post murum, postmoerium dictum. Une forme *posimīrium* (lire *postmerium*?) est dans l'abrégé de Festus, P. F. 295, 4, *posimīrium, pontificale pomerium ubi pontifices auspicabantur. Dictum autem pomerium, quasi promurium, i. e. proximum muro*. Mais la forme fait difficulté. Les rites de la fondation d'une ville sont étrusques.

V. *moena, moenia*. *Mūs* a remplacé le mot indo-européen tiré de la racine \**dheigh-* (cf. *fungō*), qu'on trouve dans gr. *τεῖχος* et dans osque *feihūss* « mūrōs ».

**mūs, mūrīs** (gén. pl. *mūrum* et *mūrīum*) m. : souris, rat. S'emploie aussi comme terme de tendresse ou d'injure et comme cognomen. Joint à différentes épithètes, désigne divers animaux : *mūs domesticus, agrestis, arāneus* (-*nea*, cf. fr. *musaraigne*, M. L. 5765), *m. Ponticus* (= *μῦς ποντικός*), *Lilybus, marinus* (cf. de Saint-Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u.), *Africanus, odoratus*, *m. montānus*, M. L. 5776 b. Le terme spécifique pour désigner la souris est *sōres*. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes, où ce sont les formes de *sōres, sōricius* qui désignent la souris, et un mot récent \**ratta* d'origine inconnue qui désigne le « rat ». M. L. 5764 a; irl. *mūr*.

Dérivés et composés : *mūrīnus* : de souris, de rat, M. L. 5760 a.

**mūsculus** : petite souris, puis tout objet rappelant l'animal par sa forme ou son allure : sorte de poisson inconnu (de Saint-Denis, *ibid.*); mantelet (machine de guerre, cf. *testūdō*); barque (Rich compare l'emploi du mot *topo* « souris » chez les Vénitiens dans le même sens); muscle (cf. gr. *μῦς*, etc., *Iacertus* et l'emploi du fr. *souris* pour désigner un muscle du gigot), de là *mūsculōsus* « musclé ». Cf. peut-être les gloses *geni[s]culae, muscellae*, CGL V 313, 19; *genesco, musscel*, *ibid.* V 298, 26. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 5772.

**mūscellus** : *μῦς*, CGL III 205, 28; *mūscellārium* (Gloss.) : *uierrārium, γαλεάγρα*.

**mūscerda** : crotte de souris (cf. *sucerda*), cf. P. F. 132, 7, *mūscerda prima syllaba producta dicebant antiqui stercus murum*; cf. *stercus*.

**mūscipulum** et **mūscipula** = *μῦς* γαλεάγρα : piège à souris, puis « piège » (sens propre et figuré = *παγίς*, langue de l'Église), M. L. 5770?; *mūscipulātor* (Gloss.) : aigrefin; *mūrilegus, -ceps* (bas latin).

Cf. aussi M. L. 5757, \**mūrīca*; 5760, \**mūrīculus*; *mūscūs* « couleur souris », 5773 a.

**mūsia, -ae** (Gloss.) : -*ae nidi soricium*; **mūsio** (*ū*?) ; **mūssio** (Gloss.) : chat; cf. CGL V 621, 6, *mūssio est cattus eo quod muribus sū infestus*, et Isid., Or. 12, 2, 38. M. L. 5776 a.

Mot indo-européen : skr. *mūḥ* avec dérivés *mūṣaḥ, mūsikā*, etc., pers. *mūs*, v. sl. *mūši* (d'où *mūšica* « βραχίον »), alb. *mī*, gr. *μῦς* (l'u bref du génitif *μῦός* est analogique), v. h. a. *mūs*. Le dérivé arm. *mukn* signifie à la fois « souris » et « musclé » comme *mūsculus*.

Il ne semble pas que les Latins aient distingué net-

tement la *souris* et le *rat* (du reste, le *rat* proprement dit est sans doute d'importation récente; les représentants de *ratta* désignent tantôt le rat, tantôt la souris); v. M. L. 7089 a; et B. W. sous *rat*.

**Mūsae, -ārum** f. pl. (singulier plus rare) : Muses. Emprunt au gr. *Μοῦσα(ι)*, déjà dans Ennius, qui remplace *Camēnae*. Latinisé, employé au sens de « activité littéraire ou artistique » et même « chant, poème », usité comme surnom. Hybride tardif *mūsigena*. Cf. *mūsica, mūsīus*.

**mūsca, -ae** f. : mouche. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5766.

Dérivés : **mūscārius** : qui concerne les mouches; substantif **mūscārium** : émochoir, chasse-mouches (fait d'une queue de paon ou de cheval); feuillage de certaines plantes; **mūscula, mūscella** : petite mouche; \***mūsciō** : « gobe-mouches », nom d'oiseau attesté dans les langues romanes, cf. M. L. 5769. Le germanique a des représentants de **mūsca** : v. angl. *mūsc-fleoge*; et de **mūsciō** : m. b. all. *mūsch*.

Dérivé à forme de diminutif en *-co/-ca-* d'un thème racine dont on a une série d'autres dérivés ayant le même sens : lit. *mūšē* et gr. *μῦα*, et, avec un autre vocalisme radical, v. sl. *mūxa* (s. *mūha*, tch. *maucha*, r. *mūxa*) à côté de *mūsica* « moucheron » et de v. russe *mūšica*, supposant *ū*; cf. lette *mūsca* « mouche ». — Forme sans *s* dans v. isl. *mj* « mouche », v. sax. *muggia*, alb. *mūze, mīze*. — Arm. *mun* « mouche » peut reposer sur \**muno-* ou sur \**musno-*. Cf. aussi **mūstiō**.

**mūscella, -ae** f. : *μουλάριον*, CGL II 373 29. Rare; cf. CIL IV 2016, *mulus hic muscellas docuit*; un doublet *muscellus* traduisant *θνος* est dans l'Itala (cod. Legionensis, an 890). M. Leumann y voit un diminutif de *mūlus*, qui remonterait à \**muklō-s*. M. L. 5767.

Dérivé : **mūscellārium** n. : écurie à mulets.

**mūscerda** : v. *mūs*.

**mūsculus, -i** m. : moule (mollusque). Depuis Plt., Ru. 298. L'*ū* attesté par les langues romanes, cf. M. L. 5773, semble le différencier de *mūsculus* (v. *mūs*), avec lequel on le confond généralement. Toutefois, *mūs* signifie « rat » et « moule », et peut-être y a-t-il une variation de quantité, de type « populaire », comme dans *pūsus* et *pūtus*.

Pas d'étymologie. Certaines formes romanes représentent le mot grec \**mytilus*, M. L. 5803 b. Germ. *muschel*, britt. *musgl*.

**mūscus, -i** m. : mousse (*ū* au témoignage des langues romanes). Ancien (Cat., Agr. 6, 2). Esp.-port. *musco*, etc. M. L. 5774; le fr. *mousse* vient du francique; v. B. W. s. u.

Dérivés et composés : **mūscōsus** (Catul.); **mūscidus** (Sid.). Certaines formes romanes remontent à un diminutif *mūsculus*, M. L. 5771; de même le gr. moderne *μουσκούλα*; *ēmūscō, -ās* « enlever la mousse » (Col.).

Dérivé d'un thème indo-européen que supposent également lit. *mūsai* « moisissure » et *mūsos* (même sens), v. russe *mūzū* « mousse », v. h. a. *mos* « mousse » (d'où provient le diminutif *mussula* dans Greg. Tur.) et, avec

un autre vocalisme, v. angl. *mēos* (même sens). — Pour le flottement entre *ū* et *ū*, v. Vendryes, dans *Mélanges Chlumsky* (*Časopis p. mod. fil.*, 17), p. 148.

**mūscus, -i** m. : musc. Emprunt au gr. *μύσχος* (lui-même emprunté au persan), attesté depuis St Jérôme. Dérivé : **mūscātus**. Roman. M. L. 5775.

**mūscius, -a, -um** : adjectif emprunté au gr. *μυσικός*, comme *mūsica* = *μουσική*. Latinisé; de là, l'adverbe *mūscicē* (= *μυσικῶς*), déjà dans Plaute; et les dérivés tardifs **mūscārius, -i** : faiseur d'instruments de musique; **mūscātus**; **immūscicus** (Tert.).

**mūsiō** : v. *mūs*.

**mūsius, -a, -um** : adjectif de l'époque impériale usité dans l'expression *mūsiuum opus*; ou simplement *mūsiuum*. Semble une adaptation de gr. *μουσίων* « mosaïque » (transcrit en latin par *mūsaeum, -seum*), bien que le mot grec dans ce sens soit tardif; v. Baehrens, *Sprachl. Komm. z. vulgärl. App. Probi*, p. 64; de là **mūsiuārius, -i** m. : mosaïste. Pour la forme, cf. *archiuium* en face de *ἀρχαίων*, d'après *Achiui* = Ἀχαιοί?

**mūsmō** (*musimō*), **-ōnis** m. : = *μουσμων*; désigne dans Pline, 8, 199, le même animal que *mūfrō*. Autre sens dans Non. 137, 22 sqq. : *musimones asini, muli aut equi breues. Lucilius lib. sexto : pretium emi qui uendit equum musimone. Cato Deletorio : asinum aut musimoneum aut arietem. Cf. Isid., Orig. 12, 1, 60; CGL V 507, 35 et 573, 5, musmo dux gregis* (cf. Servius ad Geo. 3, 446) *ex capra et ariete natus*; V 664, 13, *musimones breues muli equis similes*. Sur le double sens, v. Graur, *Mél. ling.*, p. 20; Marx, *Lucilius* 256.

**mūssirō, -ōnis** m. : sorte de champignon, mousse-ron (Anthim.). M. L. 5777 \**mūssiro*; B. W. s. u.

**mūssō** (*musor*, Varr., Men. 102), **-ās, -āui, -ātum, -āre** : *are, murmurare. Ennius* (A. 182) : *in occulto musabat. Vulgo uero pro tacere dicitur, ut idem Ennius* (A. 446) : *non decet musare bonos*, P. F. 131, 9. Une forme du parler enfantin, *mūssiat*, est dans Gloss. Philox.; cf. *sissiat, κάθηται ἐπὶ βρέφους*, *ibid.*; on a aussi **mūssitius** : grognement (Charis.). Du sens de « parler bas, chuchoter, murmurer, se parler à soi-même », on est passé à celui de « ne pas ouvrir la bouche, rester silencieux ». Virgile écrira même, Ae. 11, 345, *cuncti se scire fatentur | quid fortuna ferat populi, sed dicere mussant*.

Dérivés et composés : **mūssātio** (Amm.); **mūssitō, -ās** : même sens que **mūssō**; **mūssitātio, -tor** (tardifs). **Mūssō, mūssitō** sont rares; Virgile n'emploie **mūssō** que par archaïsme, à l'imitation d'Ennius; **obmūssō, -mūssitō** (Tert.); **summūssus** : -i, *murmuratores. Naenius* (Trag. 63) : *odi, inquit, summūssos, proinde aperte dice quid sū*, P. F. 385, 1. **Mūssāre** est conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 5776 d. **mūssitūs** (Exc. Bob., GLK I 535) est une forme artificielle faite sur *mūgitus*, etc.

Cf. aussi \***rēmūssicāre**, M. L. 7205. D'après Varr., L. L. 7, 1, *musare dictum quod muti non amplius quam MV dicitur, a quo idem* (sc. *Ennius*) *id quod minimum est* (Inc. 10 V<sup>2</sup>) : « *neque, ut aiunt, mō facere audent* ». **Mūssō** serait donc une onomatopée (ana-

logue à **mugiō, muttiō**) formée sur *mū* (comme **mūtus**) ou sur *mut*; cf. GLK 1, 240, 8, *mutmut non facere audent*. Toutefois, la forme indique au moins une influence du gr. *μύζα*, de même sens, qu'on trouve dans Esch., Arist., et **summūssus** rappelle *ὑπομύζω* (Diph.).

**mūstāx, -ācis** m. : variété de laurier, ainsi nommée, dit Pline 15, 127, par Pompeius Lenaeus, *quoniam mustaceis subiceretur*. V. **Mustus**.

**mūstēla, -ae** f. (*mustella*) : 1° belette, fouine; 2° poisson mal déterminé, lotte selon certains. Ancien (Enn., Plt.). M. L. 5778.

Dérivés : **mūstēl(l)ula, -ae** f.; **mūstēlinus, mūstēlātus, -a, -um** : [couleur] de belette; **mūstēllārium** : *γαλεάγρα* (Gl.); **mūstēlopardus**.

Pas d'étymologie claire. Cf. *nūēla* (et *mūs*?) I.

**mūstēlāgō, -inis** f. : lauréole, arbrisseau. Correspond au gr. *χαμαιδάφνη*. Figure dans Ps.-Apul., Herb. 27, qui a la variante **mūtilagō** (58). Cf. **mūtilāgō**. V. Ernout, *Philologica* I, p. 171.

**mūstiō, -ōnis** m. : petite mouche. Cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bibiones sunt qui in uino nascuntur, quos uolgo mustiones* (*musc- var.*) *a musto appellans* (étymologie populaire?). M. L. 5781.

Cf. *musca*. V. Sofer, 104, 175.

**mūstricula, -ae** f. : est *machinula ex regulis, in qua calceus nouus suitur*, P. F. 131, 18, qui cite un exemple (obscur) d'Alfranius, Com. 419. La glose de Scaliger, CGL V 604, 14 : *mūstricola : machina ad stringendos mures*, confond le mot avec *mūscipula*.

**mūstus, -a, -um** : nouveau; *musta uirgo* (Naev.); *musta agna* : agnelle nouveau-née (Caton). Terme de la langue rustique; usité surtout au neutre substantivé **mustum** « vin nouveau, vin doux, moût »; sens conservé dans les langues romanes. Ovide, M. 14, 146, emploie même *mustā, -ōrum* au sens de « vendanges, automnes », *tercentum musta uidere*. Ancien, technique. Panroman. M. L. 5783; et germanique : v. h. a. *most*, etc.

Dérivés : **mūstārius** : *m. urceus* (Caton); **musteus** : 1° nouveau, frais (**musteus caseus**); 2° doux comme le vin nouveau, **musteum mālum** « pomme douce », M. L. 5779; **mūstulentus** : abondant en vin doux (*m. uentus*, Plt., Ci. 382); **mūstāceum** n. : gâteau de mariage, fait de farine pétrée avec du vin doux, du fromage et de l'anis et cuit sur des feuilles de laurier (Cat., Agr. 121); cf. *testāceus*, etc. Certaines formes romanes remontent à \***mūstidus** et \***mūstōsus**. M. L. 5780, 5782.

Pas d'étymologie claire.

**mūtilāgō, -inis** f. : fragon non piquant. De **mutilus** (?) ; v. André, *Lex.*, s. u., et Ernout, *Philol.*, cité sous **mūstēlāgō**.

**mutilus, -a, -um** : écorné; *m. bōs, -a capella*; cf. Don., Hec. 65, et logod. **modulu** « chèvre sans cornes », M. L. 5791; cf. irl. *molt* « mutilus (> *mutilus*?) uerueux », et britt. *mollt* (de \**mūlto*) « mouton ». M. L. 5739; plus généralement « mutilé, tronqué, écourté ». S'emploie des personnes et des choses, au propre et au figuré.

S'y rattachent : **muticus** : usité dans *mutica spica*, Varr., R. R. 1, 48, 3, M. L. 5787; **mutilō, -ās** (déjà dans



Tér.); M. L. 5789 et *admutilō*; *mutilātō*, *mutilitās* (tar-difs); *inmutilitās* (Sall. ap. Non. 366, 14) = *integer*, Cod. Theod. 4, 22, 1.

Certaines formes romanes remontent à \**mutidus*, M. L. 5788. Cf. peut-être aussi M. L. 5793, \**mūt-*, et 5792, \**mutius*.

Pas d'étymologie certaine. L'adjectif qui sert aussi de nom propre se retrouve en osq. Mutif, Mutillieis « Mutilis, Mutillili ».

**mutmut** : v. *muṣṣō*.

**mūtō**, **-ās**, **-āul**, **-ātum**, **-āre** : changer, échanger et « changer de lieu, déplacer » (et « se déplacer »). Transitif et absolu, e. g. T.-L. 9, 12, 2, *adeo animi mutauerant, ut...* Sur le sens péjoratif, v. Löfstedt, *Syntactica* II, p. 381. L'idée de changement est inséparable de celle de mouvement et les sujets parlants ont souvent associé *mūtō* à *moueō*; de là des emplois comme ceux qu'on rencontre dans Plaute, Am. 274, *nam neque se Septemtriones quoquam in caelo commouent* | *neque se Luna quoquam mutat*; Lucilius 674, *mutes aliquo te* (sens conservé en latin vulgaire, cf. Compennass, *Vulgararia*, Glotta 8 (1917), p. 109, et dans les langues romanes; cf. v. ital. *mutare* « voyager », fr. *remuer*, etc., à côté de *muer* « changer [de peau] », etc.); cf. aussi le sens de *commoetācula*, *uirgae*, *quas flamines portant pergentes ad sacrificium, ut a se homines amoueant*, P. F. 56, 29; de \**com-moūtā-clom*, avec suffixe d'instrument \**c(o)lo-*. Ces emplois et ce sens ont donné lieu à l'étymologie \**mouūtāre* > *mūtāre* « mouvoir fréquemment, déplacer », puis « changer ». Mais, d'une part, le fréquentatif de *mouēre* est *mōtāre* et, d'autre part, le sens premier de *mūtāre* est bien « changer », comme le prouvent le dérivé *mūtius* et les composés *commūtāre*, *permūtāre*; et la forme *commoetācula* enseigne que l'*ū* de *mūtāre* est issu d'un ancien *oi*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5785; B. W. *muer* (évincé par *changer*); germanique : v. h. a. *muzzōn*, etc.; britt. *muḍo*.

Dérivés et composés : *mūtātō* : change, changement, échange; *relai* (où l'on change les chevaux); en rhétorique, traduit le gr. ὑπαλλαγή; écoss. *mūth*; *mūtātor* (époque impériale); *mūtātōrius* (id.); *mūtātus*, *-ūs* (Tert.); *mūtātūra* (bas latin); *mūtābilis*, *-biliter*, *-bilītās* (rare, mais classique); et *immūtābilis* (= ἀνάλωτος), *-bilītās*, tous termes de la langue écrite; *immūtātus* : non changé; *mūtītō*, *-ās* (Gell.); *commūtō* « échanger », e. g. Plt., Tri. 59, *uin commutemus? tuam ego ducam et tu meam?*, puis simplement « changer »; *dēmūtō* : abandonner en changeant. Transitif et absolu (rare; archaïque [Plt., Cat.] et post-classique), souvent simple synonyme renforcé de *mūtō*, employé par la langue familière et repris par la prose tardive; *ēmūtō*; *immūtō* : changer (en), transformer. En rhétorique, *immūtāta orātō* = ἀλλογορία, *immūtātō* = ἀλλολωσις, μετανομία; *permūtō* : *permutatur, id proprie dici uidetur, quod ex alio loco in alium transfertur, ut commutatur, cum aliud pro alio substituitur. Sed ea iam confuse in usu sunt*, F. 234, 20; *inter-, sub-mūtō* (britt. *symud*); *trāsmūtō* (rare, mais classique), *-tūtō*, M. L. 8855 d.

*mūtius* : qui se fait par voie d'échange, mutuel, réciproque. Spécialisé dans l'emploi de *mūtium argentum*,

d'où *mūtium* n. : argent emprunté (à charge de revanche) et à rendre sans intérêt, différent en cela de *fenus* « emprunt » (à peine attesté dans les langues romanes; M. L. 5799); sens dont dérivent *mūtior*, *-āris* (M. L. 5799); *mūtūtō*, *mūtūtārius*, *mūtūtārius* (M. L. 5799); *prōmūtius* « payé d'avance, avancé »; *mūtūtior*, *-āris* (Plt., Merc. Prol. 58); *mūtūtior* (adv.). De *prōmūtius* est dérivé *prōmūtior*, attesté dans les gloses, où il est traduit par *προδωκεζομαι* (Gloss. Philox.); de là *imprōmūtior* (Gloss.; Lex Visig.), auquel remontent les formes romanes du type *emprunter*. M. L. 4319; B. W. s. u.

Il y a ici un ancien élargissement par *-i-* (*-ih-*) de la racine \**mei-* de *mūnia*, *migrō* (?), etc. Cf. Iskr. *mūhdh* « en alternance avec », v. sl. *mitě* (même sens), got. *maidjan* « *καταλέγειν* », *in-maidjan* « *ἀλλοτρεθεῖν* »; lettre *mietuōi* « échanger », *mūtē* « changer »; got. *maipma* « *δῶρον* » et v. isl. *meiðmar* « bijoux »; v. angl. *māpum*; v. sl. *misit* « compensation (d'un attentat), vengeance ». Hors du latin, il y a des formes en *-u-* : skr. *mūhndh* « paire », en face de av. *miθwarəm* « paire », v. sl. *misit* « alternativement », lettre *miētus* « échange ». Cf. aussi le suivant.

**mūtō** (*mutto*), **-ōnis** m. : = Priapus, membrum uirile (rare, Lucil., Hor.). Surnom romain.

Dérivés : *mūtōnium* (et *muttōnium*; *mūtūnium*, ap. Gloss.) : *πέος*; *mūtūniātus* : *magno pene praedius* (Mart. 3, 73, 1).

Cf. le nom de dieu *Mūtūnus Tutūnus* (*Mūtūnus Tutūnus*, ap. Fest.), divinité priapique, symbolisant l'union des sexes dans le mariage, *cui mulieres uelatae togis praetactatis solebant sacrificare*, P. F. 143, 10.

*Mūtō* semble un nom en *-ō*, *-ōnis* du type *frontō*, *nāsō*, *buccō*, etc., qui marque un défaut ou une difformité physique; il ne figure que dans les satiriques; pour la forme en *-ō*, cf. *colō*. *Mūtūnus* rappelle pour la formation *Neptūnus*, *Portūnus*, *Fortūna*, et est sans doute le dérivé d'un thème en *-u-*, \**mūtū-*, et, avec gémée caractéristique, \**muttu-*.

On a rapproché irl. *moth* « membrum uirile » et, de *Tutūnus*, *toth* « membrum muliebre »; cf. Mich. O'Briain, *Z. f. kelt. Phil.* 14 (1923), 325, et Thurneysen, *Rh. Mus.* 77 (1928), 335. V. aussi Herter, *Rh. Mus.* 76 (1927), 418.

Si le *moetino signo* de Lucil. 78, dont le sens est obscur, se rattache à ce groupe, on rapprocherait skr. *maithunam* « accouplement », et il s'agirait d'un mot du groupe de *mūtāre*.

Une troisième hypothèse considère le groupe divin *Mūtūnus Tutūnus* (*Tūnus*, cf. les *sōdāles Titii*) comme d'origine étrusque, de même que *Picumnus*, *Pilumnus*, qui étaient aussi des dieux de la fécondité dans le mariage; l'étrusque a des gentilices *Mutu*, *Muthuna*. V. Bertoldi, *Questioni di metodo*, p. 259. Tout ceci incertain.

**muttiō**, **-is**, **-iui**, **-ire** : *loqui*. Ennius in *Telepho* (286) « *palam muttire plebeio piaculum est* », F. 128, 24. Terme de la langue parlée qui apparaît seulement chez les écrivains archaïques pour reparaître dans la Vulgate, et qui est représenté en roman, M. L. 5794. Le sens propre est « dire *mu*, souffler mot »; cf. Plt., Bacch. 800, *impinge pugnum, si muttuerit*,

Dérivés et composés : *muttiō* f. (Plt.); *dē-*, *ē-mut-tiō* (tardifs).

Se rattache sans doute au groupe des onomatopées commençant par *mu*; et plus spécialement à *mūtus*, défini par Non. 9, 17, « *sonus est proprie qui intellectum non habet* »; *muttum*, glosé γρό, qu'on trouve dans la langue familière; cf. Schol. Pers. 1, 119, *dicimus, « mut-tum nullum »*, i. e. *nullum emiseris uerbum*. M. L. 5795; B. W. sous *mot*.

Cf. sous *mūtus*, gr. *μυττός*.

**mūtulus**, **-ī** (ū, cf. M. L. s. u.) m. : toute espèce de saillie de pierre ou de bois s'avancant au delà de l'alignement d'un mur; mutule, modillon, corbeau. Terme technique d'architecture (Varr., Vitr.), et comme tel suspect d'être emprunté, sans doute à l'étrusque; cf. *titulus*, *tutulus* et *Tutūnus*? M. L. 5797; et 5790, \**mutilio*.

**Mūtūnus** : v. *mūtō*, *-ōnis*.

**mutus**, **muttum** : v. *muttiō*.

**mūtus**, **-a**, **-um** : muet. S'est dit sans doute d'abord des animaux qui ne savent que faire « *mu* » : *mūtae pecudes*; s'est ensuite appliqué aux hommes (cf. le développement de sens comparable de *mussāre*) : *uere dici*

*potest magistratum legem esse loquentem, legem autem mutum magistratum*, Cic., Leg. 3, 1, 2; puis aux choses : *mutum forum, elinguem curiam... uidemus*, Cic., post Red. 1, 3. Ancien, usuel; panroman. M. L. 5798; B. W. s. u. Irl. *mūt*; britt. *mud*.

Dérivés : *mūtītās* (Gloss.); *mūtēscō*, *-is* : devenir muet, M. L. 5786, tardif et peut-être tiré des composés plus anciens *im-* et *ob-mūtēscō* (Cic.).

Certaines formes romanes supposent *mūtulus* (cf. Audolent, *Tab. deut.* 219 A 10). M. L. 5796.

Des mots analogues se trouvent ailleurs : skr. *mūkah*, arm. *munj*, gr. *μυνδός* et les formes d'Hésychius : *μυδός*, *μυκός*, *μυνκός*, *μύτης*, *μύτις*, *μυττός*. V. *mū*.

**mūtus** : v. *mūtō*.

**myrtus** : v. *murtus*.

**myxa**, **-ae** f. : sébaste (Plin. 13, 51), v. *nixa*.

**myxa**, **-ae** f. : bec de lampe, lumignon. Emprunt (Martial) au gr. *μύξα*, latinisé et passé sous des formes altérées dans les langues romanes (fr. *mèche*, etc.). V. M. L. 5804 et B. W. s. u. Sans rapport avec le précédent.